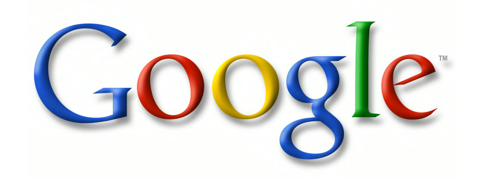






JOURNAL ET IMPRESSIONS

DU MAIRE ET DU CURÉ

DE SAINT-PRIX

PENDANT LA GUERRE



Héliog. J. Heuse

LE MAIRE

NOTES SUR MON VILLAGE

JOURNAL ET IMPRESSIONS

DU MAIRE ET DU CURÉ

DE

SAINT-PRIX

PENDANT LA GUERRE

RECUEILLIS & MIS EN ORDRE

PAR

AUGUSTE REY

A PARIS
CHEZ CHAMPION, LIBRAIRE
9, QUAI VOLTAIRE, 9

1899

PRÉFACE

Saint-Prix, le village de la vallée de Montmorency dont il sera question dans ces pages, n'a pas été, en 1870, un des points dangereux de l'échiquier de la guerre. Sa situation, les circonstances l'ont favorisé. Distant du fort de la Briche d'une dizaine de kilomètres, il s'est trouvé un peu en arrière des lignes d'investissement de Paris. Aucune sortie n'a été dirigée de ce côté ; il n'a eu que l'écho des engagements qui se sont déroulés sous le canon des défenses de Saint-Denis. Tout autre eût été son sort, si l'occasion avait permis au général Trochu de réaliser le plan fameux qui consistait à s'emparer des hauteurs d'Orgemont, de Sannois et de Cormeilles, faiblement gardées, croyait-il, et à protéger de là l'écoulement d'une armée vers Pontoise et la basse Seine. Nul doute que, au cours d'une telle entreprise, la vallée de Montmorency, bordée au Sud par ces collines, ne fût devenue le théâtre d'une violente action militaire.

De fait, la région de Saint-Prix fut relativement peu troublée. Le prince royal de Saxe avait son quartier général à Margency. Au delà, s'installèrent des ambulances et des troupes d'administration : ambulances à Montlignon, au Plessis-Bouchard, à

Saint-Leu ; troupes d'administration, notamment à Saint-Prix. Un détachement des 3e et 4e colonnes d'approvisionnement de la IVe armée prit là ses cantonnements, pendant la plus grande partie du siège[1]. Cette première occupation, aussi bien que le difficile accès du village, bâti à mi-côte, le mirent à peu près à l'abri du fléau des troupes de passage, et lui firent une situation à quelques égards privilégiée. Il échappa, en définitive, au drame sanglant et à l'écrasement de la guerre.

Cependant les alertes, les rapines, les exactions, les brutalités et tant de causes d'inquiétude et de tristesse qu'on peut imaginer ne lui ont pas été épargnées. Elles furent vivement ressenties par les deux hommes de cœur et de devoir qui, pour protéger les restes d'une population consternée, attendirent à leur poste le choc de l'invasion. Le maire et le curé ont écrit, pendant ces heures sombres, une sorte de journal que je me propose de mettre sous les yeux du lecteur, après lui avoir dit des auteurs ce qu'il est intéressant et nécessaire d'en savoir.

M. François-Denis Carlin et M. l'abbé Pierre-Henri de Gesne[2], — deux Parisiens, — l'un maire de 1846 à 1884, l'autre curé de 1856 à 1895, remplirent ainsi leurs fonctions durant quarante années environ, et se partagèrent, pendant près de trente, le soin des intérêts et des âmes de la même communauté.

1. Exactement du 11 octobre au 10 février.
2. J'adopte l'orthographe de sa famille, en faisant observer que le curé de Saint-Prix signait : « Degesne. »

Le voisinage, les fins communes de leur ministère, la sympathie surtout les lièrent intimement. Côte à côte et s'entr'aidant, ils poursuivirent leur tâche avec un dévouement de toutes les heures, avec une bonté rare, et dont il est surprenant de trouver deux exemples ainsi réunis. Ils aimèrent leur village, ils en furent aimés ; c'est là presque toute leur histoire.

Les bonnes vies ont un parfum qui les décèle. Ces deux hommes, malgré leur simplicité, leur désir d'effacement, leur vie à l'écart, avaient fini par être connus dans la vallée de Montmorency, et, quelque peu d'inclination que notre temps ait au respect, on ne les abordait ni ne les nommait sans témoignages de considération. Ils personnifièrent alors Saint-Prix, et d'une façon qui lui fit honneur. Le successeur de M. Carlin, dans la première visite qu'il fit à la sous-préfecture après son élection, se vit accueillir par ces mots : « Oh ! le bon pays que vous allez administrer ! C'est le séjour de la paix. » Notons, en passant, que les choses ont changé depuis. Paris, qui déborde, souffle sur la banlieue où tendent ses faubourgs l'esprit de spéculation et de combativité ; la politique s'en empare. Le calme de la vie agricole et traditionnelle a cessé, où se berça l'administration patriarcale de nos bonnes gens ; la houlette est de moins en moins un instrument de règne. Mais il ne s'agit ici que d'autrefois. Approchons de plus près et successivement le maire et le curé, avec lesquels le lecteur restera tout à l'heure en tête à tête.

I. — Le Maire.

Quand les lignes de chemin de fer commencèrent à s'ouvrir, les faiseurs d'itinéraires se lancèrent par ces nouvelles voies, pour y accommoder leurs descriptions de la France. L'un d'eux poussa vers la vallée de Montmorency, — c'était au déclin du romantisme, — des *Promenades sentimentales*, auxquelles il y a lieu d'emprunter une page.

« Je me dirigeai, dit-il [venant de Saint-Leu], par une rampe assez escarpée, vers les hauteurs de Saint-Prix. Je connais peu de situations plus magnifiques que celle de cette route et de ce village... Je marchai plus d'une demi-heure sur cette rampe, qui longe le mur du jardin de M. Carlin, maire de Saint-Prix. Chaque pas me découvrait une merveille, et je m'arrêtais à chaque pas; ce ne fut pas sans peine que je m'arrachai à ce spectacle pour entrer dans le village.

» Au bout de la première rue que je pris, je trouvai une petite place, au milieu de laquelle s'élève une colonnette en pierre d'un seul morceau, que surmonte une croix de fer: ce monolithe est assez finement tourné. Sur la même place, se trouve une petite maison qui a été bâtie et habitée par Sedaine... Vis-à-vis de cette maison, est l'entrée de la propriété de M. Carlin, illustrée par le séjour qu'y ont fait le plus grand prosateur et l'un des poètes les plus éminents de notre siècle, Paul-Louis Courier, qui,

en 1815, a daté de là quelques lettres, et M. Victor Hugo qui y passa une saison en 1843...

» Après avoir interrogé quelques habitants du pays, lesquels parurent à peine comprendre mes questions, je me décidai à entrer chez M. Carlin. Il me reçut avec une affabilité charmante, me fit visiter l'appartement habité par Paul-Louis Courier et par Victor Hugo, m'offrit de me servir de guide et de cicerone dans sa commune, et m'invita à prendre, pour réparer mes forces, un petit verre de rhum que je trouvai excellent...

» Mon complaisant guide, — le village visité, — voulut descendre avec moi presque jusqu'à l'entrée de Montlignon, le long d'un chemin aussi beau que celui de Saint-Leu à Saint-Prix. Nous fîmes plusieurs temps d'arrêt devant les panoramas que la vallée déroulait sous nos yeux, et, pendant ce temps-là, M. Carlin m'indiqua du doigt les choses les plus remarquables que j'avais à voir à Montlignon. Je le quittai en le remerciant[1]... »

Cette « promenade sentimentale » date de 1846. M. Carlin venait à peine d'être nommé maire; il avait aussitôt rangé l'hospitalité parmi les devoirs de sa fonction. Il y eut d'autant plus de mérite que la nature lui avait refusé les dons qui facilitent l'exercice de cette vertu : l'aisance de l'accueil, la bonne humeur à fleur de visage. Petit, d'aspect chétif, avec

1. Julien Lemer, *la Vallée de Montmorency. — Promenades sentimentales*. Paris, s. d., p. 66.

une tête un peu trop forte, il était affligé de l'infirmité connue sous le nom de bec-de-lièvre, qui rendait sa parole peu compréhensible aux étrangers, obscure parfois même à ses amis. Enfant, il avait été, pour cette disgrâce, raillé par d'autres enfants, c'est-à-dire impitoyablement. Années de collège, années de martyre, répétait-il ; et ce souvenir, ineffaçable, remplit son cœur d'amertume, de défiance de lui-même et des autres. Il en demeura gêné, silencieux, timide, pour ne pas dire farouche.

A la fin de ses études, il se déroba au choix si difficile d'une carrière, et suivit ses parents à la campagne. Il commençait sa vie par la retraite ; héritier d'un petit domaine qu'il aimait, il s'y cantonna pour toujours. C'était la maison qu'on a entrevue tout à l'heure, place de la Croix, et qui subsiste encore, avec son fronton classique, décoration banale du siècle passé ; elle est séparée par la grille d'entrée d'un autre corps de bâtiment, logis personnel et plus modeste du maître. Par derrière, s'ouvre un beau terrain, démembrement de l'ancien parc seigneurial de Saint-Leu, développant ses pelouses sur le tournant du coteau, et dominant à la fois la vallée de Montmorency et les lointaines perspectives de l'Oise. On verra les Allemands y faire évoluer des cavaliers, paître leurs troupeaux et méditer l'installation de batteries.

M. Carlin s'occupait à lire et à peindre, fumant et rêvant, non sans tristesse, quand les honneurs municipaux vinrent le trouver : de vrais honneurs, car ils

s'adressaient spontanément au dévouement et au caractère. Nommé maire, il se consacra dès lors aux affaires de Saint-Prix, comme au seul devoir qu'il eût au monde, et il y fut fidèle pendant la paix et pendant la guerre. Surmontant l'embarras que lui causait toute démarche publique, il adapta son existance au cadre de ses fonctions, de telle sorte que, si elles lui eussent manqué, il eût perdu du même coup toute occasion d'agir et, pour ainsi dire, toute raison de vivre.

Il ne cessa pas, cependant, de se considérer comme un exilé, restant sur la limite d'un monde d'où il se croyait banni, en vue de biens à la perte desquels il ne se résigna jamais. Ainsi, tandis qu'il laissait l'accès de son parc toujours libre, afin que ses voisins et même les passants y vinssent jouir de la beauté des ombrages et des points de vue, lui-même, content d'apercevoir les groupes lointains, se dérobait aux rencontres, fuyait par les chemins isolés, poursuivait à la façon de Jean-Jacques les rêveries du promeneur solitaire. Parfois, il reprenait ses courses la nuit, cherchant à se rasséréner au spectacle d'un beau clair de lune et de l'espace silencieux; l'âme en peine veillait sur les âmes endormies. Il souffrait d'autant plus de n'être pas comme tout le monde, ainsi qu'il disait, que le ciel l'avait doué non seulement de bonté, mais d'un caractère sociable, aimable même, de goûts d'art et de poésie, qui ne se peuvent satisfaire que dans le commerce des hommes, et témoignent, au fond, du désir de plaire.

Le talent lui fit défaut, et il n'eut en toutes choses que des aspirations et des velléités ; nouveau sujet d'amertume pour une âme sensible, toujours refoulée par une expérience désenchantée.

Quelques amitiés lui furent en aide. Il s'y donna avec confiance ; il y attachait un grand prix. Les plus obscures ne lui furent pas les moins douces. Parmi les autres, je ne retiendrai que la famille de Victor Hugo, dont le souvenir charma son cœur, puis son imagination le reste de sa vie. Le poète l'avait installée à Saint-Prix, en 1840[1], pendant son voyage aux bords du Rhin. Elle y revint les deux années suivantes ; elle habita successivement une propriété dite « la Terrasse », et la grande maison de M. Carlin, comme celui-ci l'apprit à l'auteur des *Promenades sentimentales*. Les deux garçons, Charles et François-Victor Hugo, se prirent pour leur hôte de belle amitié, et les parents lui furent reconnaissants du bon accueil de frère aîné qu'il fit à ces avances ingénues. Le père lui écrivait le 3 septembre 1842 :

« J'aurais vivement désiré, Monsieur, qu'il vous eût été possible d'accepter mon invitation. Je m'arrête devant votre motif, si respectable et si touchant. Permettez-moi de vous dire qu'il ajoute encore à l'estime particulière que vous m'avez inspirée.

1. Le même été, à quelques centaines de mètres de Saint-Prix, Alfred de Musset, hôte de Bury, la propriété de ses amis Tattet, y écrivait le beau sonnet intitulé *Tristesse*.

» Je vous renouvelle tous mes remerciements pour les excellents soins que vous prodiguez si gracieusement à ma famille. Croyez que nous en sommes bien reconnaissants, et agréez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus distingués.

» Victor HUGO. »

On se sépara sur ces agréables impressions. Le temps des longs séjours à Saint-Prix était passé, mais non l'envie d'y revenir ; ce désir ne fut plus satisfait que de loin en loin, par de courtes visites. L'année suivante, Léopoldine Hugo se mariait, et son plus jeune frère en apprenait la nouvelle, le 2 février 1843, au compagnon du précédent été, avec lequel il était resté en correspondance :

« Mon cher Monsieur Carlin,

» Votre lettre et votre charmant dessin, qui va figurer fort bien dans mon album, sont arrivés à bon port, avec les livres. Dans ma dernière lettre, je vous annonçais une bien mauvaise nouvelle. Dans celle-ci, je vous annonce une nouvelle bien heureuse pour moi. Maman me permet d'aller passer plusieurs jours chez vous, puisque vous voulez bien me recevoir. J'amènerai avec moi mon frère Charles, qui est déjà bien content. Nous sommes dans ce moment au milieu d'une grande joie et d'une grande peine. Nous marions Didine avec le frère de M. Vacquerie. Nous sommes heureux de la voir heureuse, malheureux de la voir partir loin de nous, car c'est au Havre qu'elle

va désormais fixer sa résidence. Nous irons la retrouver cet été... Le mariage est fixé au 15.

» Papa, à qui j'ai annoncé que vous vouliez bien être de ses applaudisseurs à la première représentation des *Burgraves*, me charge de vous remercier. La pièce est ajournée au 1er mars... En attendant, tâchez de compenser votre absence en m'écrivant, si cela ne vous dérange pas trop. C'est un si grand plaisir pour moi que de causer avec vous ! Faites vos lettres les plus longues possible, et permettez-moi d'être assez banal pour vous dire qu'elles ne seront toujours que trop courtes....

» Victor HUGO fils. »

Le 8 du mois d'août suivant, le frère aîné envoie au même correspondant ce souvenir :

« Mon cher Ami,

» Je comptais tous les jours vous aller visiter à Saint-Prix; mais je n'ai pu trouver une seule journée de liberté, tant on vous tient emprisonné pour ce diable de concours, que je maudis de tout mon cœur...

» Et vous, que faites-vous ? Avez-vous un ami gai près de vous, qui vous passe un peu de sa joie? Car vous n'avez provision que de tristesse. Vous êtes triste, mon pauvre ami, vous avez droit d'en vouloir au sort, qui vous a donné tant de cœur et tant de malheur. Vous avez, cependant, une amie qui vous console, j'en suis sûr : c'est la nature. Il n'est rien pour calmer la douleur comme un ciel bleu.

» Et puis, écrivez-moi. Vous voyez, c'est toujours moi qui prends l'initiative.. Moi, je suis très gai, trop gai même. Eh bien ! écrivez-moi pour me donner un peu de votre tristesse ; moi, je vous rendrai le même service, en vous envoyant dans mes lettres un peu de ma gaieté.

» Je désire et je ferai tout mon possible pour aller vous rendre une dernière petite visite avant de partir pour le Havre, où, vous savez, je vais passer mes vacances...

» Sans adieu toujours,

» Votre ami de cœur,

» Charles Hugo. »

Il ne prévoyait pas, le pauvre enfant, la catastrophe qui allait bouleverser cet automne, la mort de Léopoldine et de son mari, noyés à Villequier le 4 septembre. En voici l'écho dans une lettre de Mme Victor Hugo, la dernière de ce petit dossier :

« Mon cher Monsieur Carlin,

» Voulez-vous et pouvez-vous recevoir mes deux fils, quelques jours, chez vous ? Je vais, comme d'habitude, trouver ce qui me reste de ma fille bien-aimée. Ce voyage est trop triste pour que je condamne mes fils à le subir. Je compte partir dimanche prochain. Dimanche donc, ils seraient libres et heureux de vous voir, si vous n'en étiez gêné en aucune façon. La manière avec laquelle j'agis, Monsieur, dicte la vôtre à mon égard. Ainsi parlez-moi aussi franchement que possible.

» Mon fils aîné vient d'être malade; la pensée de vous voir achève de le guérir.

» Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments affectueux.

» La V^{sse} Victor Hugo.

» Ce 23 août [1844?]. »

M. Carlin est peint dans ces lettres aussi bien que ceux qui les ont écrites ; c'est pourquoi j'ai cru devoir en donner des citations aussi longues. Je franchirai maintenant toute une série d'années monotones, pour arriver à la guerre.

Le maire de Saint-Prix n'eut pas un seul instant la pensée de se joindre à l'exode des gens de son village. Il resta à son poste, sans se demander comment il ferait front à l'ennemi, et avec quelles ressources de persuasion et de langage. Il ne savait pas un mot d'allemand, et qu'à peine se faire entendre dans sa propre langue. Son dévouement et un sang-froid inattendu le tirèrent de tous les mauvais pas, le mirent en toute circonstance à la hauteur de ses fonctions. Il préserva les maisons abandonnées, fit rentrer les récoltes, prit en dépôt les objets précieux provenant des cachettes découvertes, abrita, un jour, une petite conspiration des maires du canton pour résister aux exactions prussiennes. Il paya de sa personne autant qu'il le fallut, et, sans exagérer son rôle, on peut dire qu'il fit preuve de courage. Le 21 décembre 1870, des soldats de la landwehr, quittant une maison de la place de la Croix, — l'ancienne maison de Sedaine, — où ils avaient passé la

nuit, y mirent le feu. M. Carlin, le premier prévenu, puisqu'il demeurait en face, s'y précipita seul, et vit la flamme de si près qu'il avait la barbe et les cheveux brûlés et suffoquait, quand d'autres secours arrivèrent et conjurèrent avec lui ce commencement d'incendie. Le lendemain, « une espèce de gendarme prussien », venu en réquisition, fonça sur lui avec son cheval et le sabre levé, et faillit lui briser les jambes. Lui ne broncha pas, et, devant cette contenance, la brute s'adoucit.

Ces incidents sont relatés dans son journal avec une simplicité qui ne laisse guère soupçonner à quel point ils lui font honneur; des témoins, heureusement, lui ont rendu meilleure justice. En quelques passages, les faits et les chiffres, si sèchement qu'ils soient donnés, trahissent la modestie de l'auteur: ainsi lorsqu'il raconte l'arrivée d'une colonne de trois cents Poméraniens, par un soir glacial de décembre, réclamant des logements sur l'heure: « J'en prends, dit-il, quatre-vingts chez moi, et trente dans ma maison de Rubelle. — Je loge, en outre, deux officiers, leurs brosseurs et trois chevaux. Il gèle à huit degrés. On me brûle une corde de bois et un paquet de bougies... Au point du jour, je me lève pour la troisième fois. »

C'était l'hospitalité du genre héroïque, exceptionnelle évidemment, et qu'il assumait pour diminuer les périls et les risques de son village; mais il ouvrait chaque jour sa maison sous la seule inspiration d'un sentiment cordial ou généreux. Il note çà

et là : « L'agent-voyer de Montmorency, chassé de chez lui, vient me demander à dîner et à coucher... » « Un garde-barrière et sa femme, trop exposés dans leur maison, se réfugient chez moi. » Puis la table est toujours mise pour les allants et venants, pour les étrangers eux-mêmes; pas une fête ne se passe sans réunir dans un dîner, réconfortant malgré sa tristesse, souvenir et avant-goût de la paix, le maire, le curé et l'instituteur, et les hôtes imprévus. Le journal que nous copions porte sous la date du 13 décembre : « Un médecin d'ambulance, qui vient de passer deux jours et deux nuits chez moi, part pour Gonesse. Je le devine sans argent. Je lui prête quinze francs. Le reverrai-je ? »

L'excellent homme rentra, après les événements, dans le cercle étroit de son ancienne vie, à demi cachée, et continua les labeurs apaisés de la mairie. Il se plut à mettre en ordre les notes qui ont formé le mémorial aujourd'hui offert au public par une main amie. On n'y cherchera pas le mérite littéraire, auquel il n'a nullement visé; il est certain que, sans avoir du talent, il pouvait mieux conter ; ce ne sont que détails et menus faits, exposés brièvement. Il se défend visiblement de l'émotion qui inspirait, aux mêmes heures, les plaintes touchantes, les supplications ardentes où s'est répandue l'âme pieuse et navrée du pasteur. Les deux auteurs ne sont pas à comparer : l'un regarde un coin de terre, l'autre le ciel, et chacun semble proportionner son effort à son sujet. Outre la raison de sentiment, il y avait,

cependant, intérêt à rapprocher et à faire alterner leurs témoignages : la chronique de l'administrateur est, en plus d'une occasion, le thème sous-entendu des méditations du prêtre. Ils se complètent et s'expliquent l'un par l'autre.

M. Carlin éprouve, après tout, pour son œuvre le même détachement qu'à l'égard des hommes, et voici comment on peut le comprendre par son manuscrit même. A la fin, il récapitule les peines qu'il a prises pour mettre à l'abri le bien des absents, les transports de mobiliers, les rentrées de récoltes, les précautions furtives, puis les services rendus dans les mêmes circonstances par quelques travailleurs dévoués qui l'entouraient, et sans s'être assurés d'un dédommagement quelconque. Et il termine par ces lignes mélancoliques, injustes peut-être : « Nous doutons que les propriétaires, à leur retour, aient été très sensibles à ces soins désintéressés. » On sent aussi bien qu'il n'attend pas plus de succès pour les pages où il en a consigné le souvenir. Il y a mis, en somme, peu de chose de lui-même.

Vers la fin de sa vie, cependant, sa tristesse s'était un peu détendue. On amenait plus facilement le sourire, semblait-il, parmi les cicatrices de sa lèvre et celles de son cœur. Les rides brouillèrent son visage ; il n'avait pas ressemblé aux autres jeunes gens, il ressembla à beaucoup de vieillards. La vie passée atténua les regrets de la vie perdue. Tout s'apaisa dans les brumes du déclin, où il se sentit voilé et l'âme plus confiante. Ceux qui l'ont connu

le revoient dans son pavillon de la place de la Croix: il était là, souvent, derrière la vitre, à l'arrivée et au départ de l'omnibus du chemin de fer, prêt à vous dire, comme au nom du village, le bonjour ou l'adieu. Il ne lui déplaisait point qu'on vînt, isolément ou à deux au plus, s'asseoir dans ce petit salon où, fidèle au goût d'autrefois et devançant celui d'aujourd'hui, il avait réuni meubles et objets d'art, non pas d'une très grande valeur, mais choisis avec une intelligente curiosité. L'acquisition d'un portrait qu'il croyait être celui de Mlle de Blois, et qu'il attribuait à Mignard, l'avait enchanté; il paraît que les Prussiens l'admirèrent et voulurent le lui acheter. Il contait volontiers les occasions du même genre qu'il avait rencontrées. Et, tout en causant, il roulait une cigarette, tandis que la précédente s'éteignait sous sa moustache roussie.

Comme il arrive à tous les vieillards, sa conversation aimait à remonter vers le passé, non le sien, mais celui du village. Il avait réuni des notes sur maint sujet, entre autres sur un pèlerinage à Saint-Prix, jadis célèbre et fréquenté par les Parisiens mêmes; Boileau fut de ceux-là. Il était fier que son parc eût une histoire, et que Louis-Philippe, Napoléon III et les fils de Victor Hugo y eussent joué dans leur enfance.

Pourtant il avait eu du côté de la famille du poète quelque déception. Sa correspondance avec les jeunes gens s'éteignit assez promptement. Il comprenait, à la vérité, que la divergence de leurs voies

ait fini par mettre entre eux et lui un grand intervalle, il s'en consolait en relisant leurs lettres. Mais voici un point qui lui fut plus sensible. Regrettant pour son village que Victor Hugo ne l'eût jamais nommé, et qu'il eût simplement daté de « la Terrasse », ou de « la Terrasse-sous-Enghien » les pièces qu'il y avait composées, notre homme lui demanda d'inscrire dans les éditions de l'avenir le nom de Saint-Prix. Le poète ne lui accorda pas de réponse, ni l'objet de sa requête. Il crut, sans doute, avoir assez désigné son ancien séjour en écrivant :

« Connaissez-vous, sur la colline
Qui joint Montlignon à Saint-Leu,
Une terrasse qui s'incline
Entre un bois sombre et le ciel bleu ?
C'est là que nous vivions.... »

Ceux qui connaissent la vallée de Montmorency savent que la colline située entre Montlignon et Saint-Leu est celle de Saint-Prix. Mais les autres ?

Quand M. Carlin était en très grande confiance avec son visiteur, il tirait, pour la lui montrer, quelque pièce d'un petit dossier qu'il avait toujours devant lui, sur son bureau, et qui portait ce titre : *Babioles poétiques*, et cette épigraphe : *Dulces ante omnia Musæ !* Élève docile et faible des maîtres, il les avait imités dans tous les genres : élégies, ballades, satires, à-propos, petits vers et chansons. Un feuillet du même dossier, qui indiquait des préoccupations d'un tout autre ordre, portait ces

seuls mots : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum!* (*Luc.*, XXIII, 46.) Le jour où il copia ce verset, la pensée de la mort l'avait-elle visité ? Voici quelques titres qui suffiront à montrer la mobilité de son esprit et la variété de ses inspirations : « Adieux. » — « Au pauvre Besson de la petite Fadette. » — « La Chasse du roi Henri ou la Légende du Chêne-creux. » — « Le Chemin de fer des morts. » — « A ma Cigarette. » — « Envoi d'un magot de Chine à Mlle X. » — « Étrennes du maire d'Eaubonne. »

Ainsi M. Carlin, la plume à la main, trompait parfois sa peine. Par une contradiction qui fut celle du siècle dernier finissant, il aimait Rousseau et les petits poètes : il avait ses heures de bonhomie malicieuse. Puis il lui arrivait de ruminer des vers mélancoliques aux étoiles, car le solitaire était tôt levé, quand l'insomnie le tourmentait. Le soir, il se jetait, pour dormir, sur le canapé de son salon, comme sur un lit de camp. Cette habitude remontait au temps où il avait soigné sa mère, dans une très longue et très douloureuse maladie. Avec un sentiment ascétique, mêlé à sa piété filiale, il avait voulu ne plus se donner de bien-être, après avoir été témoin de tant de souffrances ; il renonça à son lit, pour ne le reprendre qu'à l'extrême vieillesse.

La maladie, aggravant la fatigue de l'âge, interrompit, après environ quarante ans, les fonctions de ce vétéran de la mairie. Quand il les résigna, le 20 avril 1884, le conseil municipal de Saint-Prix,

obéissant au vœu unanime de l'opinion, demanda pour son respectable doyen la croix de la Légion d'honneur. La requête fut appuyée d'un grand nombre de signatures et, entre autres, de celle du curé, vivement désireux, comme il l'écrivit, de voir récompenser « l'homme de bon vouloir, l'homme qui a payé l'honneur de sa longue mairie par plus d'un genre d'épreuves, et qui, durant les sombres jours de l'occupation étrangère, s'est montré ferme et digne, gardien soucieux des intérêts du village ». La démarche n'eut pas de succès. L'intervalle fut assez court, il est vrai, entre la démission de M. Carlin et sa mort, arrivée le 22 octobre 1885[1]. D'ailleurs on le soupçonnait d'être bonapartiste ; le fait est qu'il avait appris le libéralisme à l'école de Béranger, et que, après une élégie de Millevoye, on l'entendait parfois murmurer :

« On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps. »

La reconnaissance des gens de Saint-Prix fut douce et suffit à notre ami ; il pensait avoir la meilleure part.

Le souci de la bienfaisance, jusqu'au bout, remplit sa pensée. Il avait légué une maison à la commune et divers objets à de proches amis. L'impatience le prit de voir ses libéralités réalisées, et il transforma, légalement ou de fait, ses dispositions testamen-

1. Il était né à Paris, le 30 novembre 1809, fils de Jacques Carlin et d'Adélaïde Monnier.

taires en donations. Il voulut que l'école des filles s'installât tout de suite dans sa maison, et, vidant plus d'à moitié son salon, il envoya à ses amis les cadeaux qu'il leur avait destinés. Il se reprochait de les faire attendre; les choses léguées, pensait-il, ne lui appartenaient plus ; il ouvrit sa succession.

Nous l'avons enterré par un beau dimanche d'octobre, et tout le village était là, qui le regrettait. Sa tombe, pendant l'adieu, reçut, avec les feuilles de l'automne, les larmes de ses amis, et les bénédictions du prêtre qui l'avait doucement détaché des Muses, pour le remettre *in manus patris*. On a joint à ses restes ceux de sa mère. Il avait composé pour elle cette touchante épitaphe, qu'il ne fit jamais graver : « Roses qu'elle aimait, fleurissez sur sa tombe, et répandez autour d'elle un parfum aussi doux que son souvenir. » La terre de Saint-Prix doit aussi bien ses parfums à la mémoire du fils, pour ce qu'il lui a donné, pendant quarante ans, de paix et de bonne renommée.

II. — Le Curé.

La figure de l'abbé de Gesne a tenté peintres et écrivains du voisinage. Deux beaux portraits, d'attitude et d'expression différentes, et qu'on a vus aux Expositions, en ont été donnés par M. Albert Maignan, paroissien de Saint-Prix l'été ; Larivière, son beau-père, qui jadis exprima le désir de peindre le même modèle, avait dû s'incliner devant je ne sais

quel scrupule, dissipé depuis. Dans l'ordre littéraire, un roman d'Alfred de Courcy: *Trop tard*, offre au lecteur une esquisse un peu sommaire de notre personnage. Une étude plus achevée a paru dans le *Magasin Pittoresque* de 1879 ; on la doit à la plume délicate de M. Lesbazeilles, qui usa dans une collaboration anonyme à cette revue le meilleur de son talent. C'était aussi un voisin de la belle saison, ami du presbytère, mais que le pasteur appelait un frère séparé. Son hommage a ce prix particulier qu'il n'y entre aucun tribut de la piété catholique. Le début de son article, que je citerai tout d'abord, place bien le pasteur dans son cadre:

« L'abbé D*** était curé d'un village des environs de Paris où je passais chaque année une partie de l'été. Je l'avais rencontré souvent dans les allées d'une forêt sur la lisière de laquelle s'alignaient les maisons du village, à mi-côte d'une colline, et qui était le lieu habituel de mes promenades; l'abbé D*** allait presque tous les jours y lire son bréviaire. Lorsqu'il était plongé dans sa lecture, marchant à pas lents, la tête penchée sur son livre, nous échangions seulement un salut; quand il avait fini et remis sous son bras le volume enfermé dans un étui d'étoffe noire, je l'abordais et nous causions quelques instants.

» Nous n'étions sans doute pas du même avis sur plus d'un sujet; mais nous n'eûmes jamais l'occasion de le constater. L'abbé ne tenta jamais de discuter ou même de connaître mes opinions:

je respectais les siennes. Le sujet de nos entretiens, que je lui laissais toujours choisir, était généralement la beauté du pays que nous habitions, le charme inépuisable de la forêt, l'admirable spectacle des plaines cultivées qui s'étendaient sous nos yeux, les promesses de la saison prochaine... »

Je m'arrête. Le morceau tout entier a été écrit avec une réserve qui s'imposait à l'auteur. Il est permis aujourd'hui de parler de l'abbé de Gesne moins discrètement qu'autrefois de l'abbé D***; nous commencerons par recueillir le peu qu'il eut d'histoire.

Oh! la simple histoire, en vérité, si l'on s'en tient aux faits extérieurs ! L'abbé Pierre-Henri de Gesne, né à Paris le 7 septembre 1816, est mort à Saint-Prix le 20 juin 1895, dans la 79ᵉ année de son âge et la 54ᵉ de son sacerdoce. Le séminaire de Versailles l'avait préparé au saint ministère, qu'il exerça à Ablon de 1842 à 1850, à Saint-Martin-du-Tertre de 1850 à 1851, à Raizeux de 1851 à 1856, enfin à Saint-Prix le reste de sa vie.

Il n'a jamais donné de détails sur sa famille ; sans doute, il entretenait peu de rapports avec elle. Ses préférences, jusqu'à la fin, allèrent à sa famille spirituelle, à ses ouailles, ainsi qu'il l'avait promis à Dieu. Il est inutile et il ne conviendrait pas, ce semble, de chercher sur ce sujet plus de clartés qu'il n'en a voulu donner; notre réserve imitera son détachement. Pourtant, il a laissé voir qu'il retenait, dans cet ordre de sentiments, un souvenir et une

espérance. Il se ressouvenait avec une gratitude infinie d'une tante qui lui avait facilité l'entrée dans le sacerdoce. Son espoir, qu'il ne réalisa pas le moment venu, rêve caressé peut-être en vue des joies supérieures du renoncement, fut d'aller goûter le repos des derniers jours auprès d'une vieille cousine, qui voulait l'attirer dans le coin paisible de sa province.

Il eût été d'autant plus naturel qu'il cédât à cet attrait qu'il fut toujours d'une santé délicate. Enfant, il avait été sujet à des syncopes qui effrayaient ses condisciples. Le climat un peu rude de Saint-Martin-du-Tertre l'éprouva au point qu'il n'y put demeurer plus d'un an. Il se plaignait fréquemment de vivre sous le poids d'un accablement qui le portait au sommeil ou à la tristesse, et paralysait son activité. Une déception de sa jeunesse fut de n'avoir pas la force de se consacrer aux lointaines missions que rêvait son zèle apostolique. Deux amis de ce temps-là, dont l'un avait reçu en même temps que lui l'onction sacerdotale, avaient été, disait-il, plus heureux : l'un était mort en débarquant au Japon, l'autre, tombé victime de brigands chinois, tous deux sur le chemin du ciel.

A Saint-Prix, il ne trouva pas de ces occasions d'héroïsme : il n'eut à lutter que contre l'intempérie des saisons, la tiédeur des âmes et le démérite, qui l'inquiétait surtout, d'une vie sans épreuves. L'auteur de l'étude déjà citée l'a dit en des termes excellents, et qu'il m'est agréable de reproduire :

« Cet homme pâle et débile aimait les tâches rudes; aucune difficulté, ni le mauvais temps ni la distance ne l'arrêtait dans l'accomplissement de ce qu'il considérait comme un devoir spécial de sa profession ; au contraire, la peine excitait son zèle.

» Un jour d'hiver, que j'avais eu la curiosité d'aller voir la campagne revêtue de son blanc manteau de frimas, la voiture qui me transportait de la station du chemin de fer au village n'avançait que lentement; les chevaux enfonçaient dans la neige presque jusqu'au poitrail, les roues jusqu'à l'essieu. J'aperçus sur la route la noire silhouette d'un homme qui cheminait à pied. Je reconnus bientôt l'abbé D***, qui, sans doute, allait visiter un malade dans quelque ferme isolée. Il louvoyait, cherchant les meilleurs passages, penché en avant, fouetté par une brise aiguë, retenant d'une main son chapeau à larges ailes, de l'autre pressant sa soutane contre sa poitrine. Il était tout seul dans cette immense plaine déserte et glacée. Quelquefois, il disparaissait dans les tourbillons de poussière blanche que soulevait le vent. Tranquille, résolu, il allait, il luttait. Le froid, la fatigue, le péril ne le troublaient pas; il se sentait en plein dans sa vocation, et il trouvait des forces...

» L'abbé D*** parlait très peu de lui-même. Une fois cependant, en causant avec moi, il fut plus expansif et laissa échapper des paroles qui me firent pénétrer en lui, et me donnèrent la clef de sa manière de vivre. Je lui reprochais, vu la faiblesse de sa

santé, de se traiter trop durement, de s'imposer trop de privations : « Oh ! ne dites pas cela, me répondit-» il avec vivacité. Je suis heureux, trop heureux. » Quand je pense à ce que j'aurais eu à endurer, si » j'étais resté dans le monde ! Ce que je vois dans la » plupart des familles me fait frissonner. Être uni » à une femme que l'on aime et que l'on peut voir » souffrir, que l'on peut perdre ; avoir des enfants » qui peuvent mourir avant vous, ou qui, s'ils vivent, » trop souvent vous crucifient par leurs péchés que » peut-être on doit s'imputer à soi-même, faute d'avoir » su les bien élever et d'avoir donné le bon exemple, » quelle responsabilité ! J'en aurais été accablé. Quelles » douleurs ! Elles m'auraient brisé. Et, quand je suis » exempté de ces fardeaux, j'irais encore me bien » traiter ; aux privilèges de mon état, j'irais ajouter » les égoïstes jouissances du bien-être ! Je me ferais » horreur. Comment supporterais-je les reproches » de ma conscience ? Comment soutiendrais-je le » regard de Dieu ? Non, je veux au contraire me priver, » m'humilier ; je veux rentrer dans la justice, dans » l'égalité. Il me faut ma part de la misère humaine. » Toute ma crainte est de me la faire trop petite. »

Cependant la vie du curé de Saint-Prix, malgré la vaillance de sa vocation, s'enferma forcément dans un cercle assez étroit de devoirs et d'habitudes. En dehors des fonctions de son ministère et des œuvres de sa charité, il cultiva les vertus d'un religieux, se ressouvenant constamment de la règle : « Lisez, priez, méditez et travaillez. » Il fit de longues sta-

tions à l'église; il chemina par la forêt, lisant assidûment son bréviaire, l'Imitation, la Vie des Saints; enfin il écrivit.

L'église fut son séjour de prédilection. Le matin, avant et après sa messe, il y vaquait aux soins les plus humbles; il préparait le luminaire, il arrangeait, ornait et raccommodait; il sonnait l'angelus. Il y retournait dans la journée souvent, pour entendre les pénitents qui venaient se confesser à lui des villages voisins, et ses confrères eux-mêmes. Le soir, il y priait et rêvait, éclairé seulement par la petite lampe du sanctuaire, à moins que la lune n'y vînt jeter la blancheur de ses rayons, qui le ravissait. Il suffisait seul à l'adoration perpétuelle. Et quel précieux asile par des temps désolés! « Ce soir écrit-il en décembre 1870, j'éprouvais le besoin de me réfugier dans le cœur du Consolateur, et là, en effet, je me sentais plus rassuré et moins triste. Quelle différence, si je vais chercher le repos auprès des hommes! Jusqu'à leur silence m'importune et parfois m'effraye. Qu'est-ce de leur indiscrétion, de leur bizarrerie, de la témérité de leurs idées, de l'absolu de leurs jugements? Aussi que de fois j'ai regretté de n'avoir pas eu le courage de garder une austère clôture, si triste, si froide, si muette que soit ma cellule! » Ce passage semble un écho du chapitre de l'Imitation : *De la solitude et du silence.*

En plus d'une circonstance, comme on le verra plus loin, s'exprime son désir de la fuite du monde. La forêt, que le presbytère touchait presque, lui

donnait l'illusion de la vie solitaire, et lui semblait pour cela délicieuse. Il l'appelait « ma forêt », et il fallait, en effet, pour qu'il en jouît à son gré, qu'il n'y fît aucune rencontre et n'entendît aucun bruit humain, qu'il y fût tout entier à ses pensées, à ses prières, à son admiration pour la nature, à ses élévations vers Dieu. On trouve dans le récit de ses promenades des observations de ce genre : « J'ai eu beau me jeter dans les sentiers détournés ; des hommes travaillaient dans le voisinage et j'entendais leurs voix. La forêt n'était plus à moi, ma promenade en a été gâtée. » Alors il reprenait le chemin du presbytère, et il se rabattait sur son travail favori, qui était d'écrire.

Personne ne savait que l'abbé de Gesne écrivît, ou du moins avec une pareille continuité et à une œuvre unique. Chez lui, pourtant, il ne quittait guère la plume ; il a tenu, pendant de longues années et jusqu'à ce que la force lui manquât, une sorte de journal, divisé en cahiers mensuels, et où il mettait la main plusieurs fois par jour, sans beaucoup d'ordre ni de méthode ni de correction souvent. Les faits y tiennent en général peu de place ; sa vie ne lui en fournissait guère ; l'auteur y consigne les impressions de l'heure présente, des réminiscences de sa correspondance et de ses prônes, et enfin de longues méditations ou dissertations, le plus souvent sous forme de sermons, qu'il ne prononça jamais. Pendant la guerre, les événements l'occupèrent davantage, sans nuire à l'abondance de ses ordinaires

épanchements. Il en résulta des écritures plus copieuses, où j'ai dû faire un choix, laissant tomber, pour être franc, le plus grand nombre des pages. Les dissertations surtout présentent de fréquentes redites et, si j'ose dire, quelque confusion; elles ne pouvaient avoir aucune place ici. Beaucoup de fleurs me restaient à cueillir dans les feuillets réservés; je l'ai fait, en élaguant et émondant avec toute sorte de respects.

J'espère que le lecteur sera frappé des beautés que je crois avoir mises au jour. Il verra quels trésors de pieuses et éloquentes pensées, quels élans de charité la guerre a suscités dans cette âme d'essence si rare. Rien ne l'a pu distraire des douleurs de la défaite; elle en demeurait en tout temps accablée; elle était obsédée « de l'éternelle présence du fantôme de nos malheurs ». A peine un allègement, parfois, lui venait de ses effusions au pied de l'autel, de ses entretiens avec elle-même, de l'admiration de la nature et du ciel. Tout l'espoir du prêtre fut que la terrible signification du fléau, si évidente à ses yeux, serait universellement comprise, et que la France se relèverait, d'autant plus sûre de l'avenir qu'elle aurait été plus abaissée. Sa croyance était profonde à la vertu de l'expiation et à la purification par le malheur accepté.

Certes, ce bon Français plaçait haut dans son cœur, avec un peu d'orgueil, la patrie qui était en même temps la fille aînée de l'Église; mais il ne détestait pas l'Allemagne. Il plaignait également les deux na-

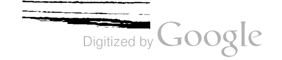
tions, les deux armées, et, pourquoi ne pas le dire ? il avait une nuance de sévérité douloureuse pour le peuple dont il avait vu les fautes de plus près, et qu'il était humilié et scandalisé de ne pas trouver le plus parfait, en raison des lumières supérieures de sa foi. La France était châtiée, et son ennemi, qui n'était pas exempt de péchés, se blessait cruellement à manier l'instrument de la justice divine. Que parlé-je d'ennemi ? Notre curé obéissait à l'Évangile dans le fond de son cœur et jusque dans les formes de son langage. Non seulement il ne haïssait pas l'ennemi, mais il ne l'appelait pas de ce nom, qu'il n'a pas écrit une seule fois, qu'il a rayé de sa langue. L'Allemagne est pour lui « l'adversaire » ; l'Allemand, « l'étranger », comme s'il voulait, après le combat, lui réserver un titre à la pitié, à l'hospitalité et à la réconciliation.

Revenons à l'église, car c'est là que l'homme de Dieu nous ramène sans cesse. Nous l'y avons vu seul, dans la méditation et la prière, ou occupé de l'humble devoir de chaque jour. Le dimanche environne son ministère de plus d'éclat, les cérémonies l'invitent à se montrer et à parler aux fidèles assemblés. Ceux qui l'ont vu ne sauraient oublier ce visage émacié et pâle, dont les grands traits, empreints de noblesse, rappelaient à quelques-uns le profil du Premier Consul. Avec un peu plus d'assurance et une dignité plus fière, il se fût donné figure de prélat et, comme on dit, un grand air. Mais Dieu sait combien il a peu cherché ses attitudes, ce prêtre

si pénétré de sa faiblesse, si dépouillé de lui-même, si sincèrement prosterné. Il était tout au rêve intérieur dont ses yeux s'éclairaient dès qu'il apparaissait en chaire.

Il n'y semblait pas intimidé, tandis que partout ailleurs le discours public lui causait une gêne extrême ; on l'a vu plein de trouble devant un auditoire de distribution de prix. Sa voix était faible, son débit net et lent, sa parole distinguée et pénétrante. Il ne cherchait pas les longues périodes dont sa phrase écrite est quelquefois embarrassée. Une inspiration, tranquille en apparence, le tirait des hasards de l'improvisation, où il se livrait plus qu'il n'aurait voulu. Son peu de mémoire, dont il se plaignait, l'empêchait de retenir un morceau préparé ; aussi ne faisait-il guère de longs sermons étudiés ni dogmatiques. Il prêchait d'habitude sur l'évangile, sur la vie des saints dont la fête tombait ce jour-là ou dans la semaine suivante ; il en déduisait quelque sujet d'exhortation à la piété, et son discours s'achevait souvent en un *Sursum corda*, par où l'on sentait qu'il cherchait à soutenir aussi bien son propre courage. L'orateur, c'était l'homme, et il respirait une bonté grave et souriante, très éloignée de la vulgaire bonhomie ; il touchait par sa simplicité, par son émotion, par la confiance qu'inspirait sa vertu, et parce qu'enfin « la bouche parlait de l'abondance du cœur ».

Tel on le vit dans les deux belles journées qui illuminèrent la fin de son sacerdoce. Le 12 juin 1881, on célébra les noces d'argent de son ministère pas-



toral à Saint-Prix ; le 3 juillet 1892, le cinquantenaire de son ordination. A ces deux cérémonies, ses paroissiens, le clergé et de nombreux amis des villages voisins se réunirent en un concours empressé. Il reçut, avec des cadeaux pour son église, le témoignage de l'affection et du respect de toute une foule. Nul des assistants n'oubliera l'accent pénétré de reconnaissance et de confusion avec lequel il y répondit, alléguant tout d'abord son indignité : « Voilà bien des honneurs ! à qui s'adressent-ils !... » Rarement il fut mieux inspiré. Plus d'un fidèle sentit un sursaut d'émotion et une larme gonfler sa paupière, à ces derniers mots que le châtelain de Boiscorbon, écrivain à ses heures, a recueillis et imprimés déjà : « Quant à mes chers paroissiens, ils savent combien je les aime, et que je donnerais mon sang pour eux. Mon sang, dira-t-on, est peu de chose. Il est vrai ; mais le pauvre n'a rien autre à donner. »

Peu à peu, la vieillesse est venue, affaiblissant toutes les énergies ; le corps s'est voûté, la démarche ralentie. Le temps n'est plus des visites aux presbytères voisins, ni des courses dans la belle forêt, dont la montée est rude et le parcours accidenté. Un mal de jambe incurable rend douloureux au septuagénaire de franchir le peu de distance qu'il y a du presbytère à l'église, et même de l'autel à la chaire. Il lui faut se ménager, réserver tout ce qu'il peut donner d'efforts aux strictes exigences du devoir sacerdotal. Conçoit-on quelle peine, quel supplice d'aller chercher un cercueil au bas du village,

de remonter à l'église, de gagner enfin le cimetière, la plus haute demeure de Saint-Prix ? Dans sa voie douloureuse, il lutte contre la fatigue, la faiblesse et l'émotion ; il ne peut se défendre de prêter l'oreille à un sanglot qui éclate à travers les psaumes, et souvent il mêle ses larmes à celles qu'il voit répandre.

C'était bien le moment de songer à l'appel que, peu après la guerre, — quand il n'avait pas encore soixante ans, — lui adressait sa vieille parente de province. Nous avons vu qu'elle le pressait de venir partager sa retraite. Et lui de répondre : « J'aimerais à aller vivre près de vous. Les années commencent à s'entasser et à peser sur mes débiles épaules. Mais l'heure n'a pas sonné. Pauvre laboureur de Dieu, je me dois encore au champ qu'il m'a confié. » Il revenait un peu plus tard sur cette pensée, et son dernier mot était : « Je ne m'arrêterai qu'épuisé. » L'heure de la retraite ne vint jamais. Souvent, quand ils le voyaient près de succomber à l'épreuve d'un rigoureux hiver, ses amis de « la Terrasse », — la maison de campagne à Saint-Prix de l'infirmerie Marie-Thérèse, — l'engagèrent à venir se réconforter, au moins quelques semaines, dans l'asile de Paris. Ils l'y décidèrent une fois, à grand peine ; par la suite, on n'y réussit plus. Lui peut-être avait la fierté du prophète disant : « Je suis seul et pauvre ! » Il lui importait surtout de joindre l'exemple à ce conseil si souvent répété de son admirable foi : « Si tu souffres, prie ; si tu continues de souffrir, adore. »

Finalement, le laboureur de Dieu était résolu à mourir en vue de son clocher, à tomber sur son sillon ; il voulait les prières et la terre de son village.

Il eut, dans les derniers temps, plus d'une parole où perçait le ton mélancolique et attendri de l'adieu. On l'a entendu dire après une cérémonie de première communion : « Mes enfants, un des plus grands personnages de l'ancienne France, le chancelier Gerson, réunissait chez lui, pour les préparer à la première communion, les petits pauvres de son quartier. Quand, leur instruction achevée, il les avait conduits à la sainte table, il les congédiait avec ces mots : « Allez et souvenez-vous du pauvre Gerson ! » Moi aussi, mes enfants, j'ai bien besoin de vos prières. Allez ! Souvenez-vous du pauvre curé ! »

Quelques lignes de son journal vont nous conduire à l'heure extrême ; brèves notes, pleines d'angoisses, où sa pensée, en montant vers Dieu, ne cesse d'admirer le ciel.

« Mercredi 1er mai 1895. — Vent du Sud, vraie journée de printemps, avec son doux et beau soleil.. Je me sentais poursuivi par la fièvre, qui ne me quitte plus guère. Aussi quel état de somnolence, paralysant en quelque sorte le corps et l'âme ! A onze heures, le catéchisme des garçons. Qu'ils ont bien le sentiment de ma débilité et qu'ils sont difficiles à discipliner ! C'est une épine ajoutée à tant d'autres. J'ai reçu, après, les soins de la chère sœur...

» Lundi 6 mai. — Journée admirable de calme et de sérénité, avec des instants de vraie chaleur... Malgré la somnolence et la fièvre, j'ai réglé les comptes de mon personnel d'église et tracé au crayon un acte de mariage... Après mon dîner, en dépit de mes pieds, j'ai dit mon rosaire au dehors, le long de la maison de Dieu. Que l'atmosphère était douce et la lune admirable dans son placide rayonnement! Saint-Prix s'éteignait dans sa muette solitude. A-t-il compris les belles âmes que, depuis quarante ans, j'ai vues passer dans son sein ?

» Jeudi 9 mai. — La fièvre ne m'a laissé aucun repos... Mon Dieu, vous voulez que les moindres occupations, le moindre va-et-vient m'accablent, me trouvent exténué, haletant! Que votre volonté soit faite !

» Dimanche 12 mai. — Qu'est-ce qu'un pasteur qui ne peut plus se dépenser à visiter ses brebis? Comment ai-je pu parler, encourager à la confession, en citant saint Jean-Népomucène, montrer le Christ divin consolant les siens dans la personne de ses apôtres ?...

» Dimanche 19 ma i.— A dix heures, messe basse. Je n'avais que mon premier chantre, qui, lui aussi, en se retirant, m'a déclaré vouloir me quitter... Que j'étais faible, avec la fièvre qui me mine! Et j'ai annoncé les Rogations, et pour jeudi l'Ascension, et pour dimanche l'Adoration! *Deus providebit!*

» Lundi 20 mai. — La fièvre se déchaîne sur le

corps et les soucis torturent l'âme. Combien me portent intérêt! Cependant je me trouve comme si tout le monde se tournait contre moi, et que je fusse seul sur la terre. *Ego solus contra omnes*, est-il écrit du divin Maître. Bois un peu de son calice, ma pauvre âme...

» Dimanche 26 mai.— Combien j'éprouve toujours d'une manière plus sensible que Dieu seul est toute ma force! A peine pouvais-je gagner l'église, et, à dix heures, à l'autel, j'ai pu chanter sans faiblir notre messe d'Adoration. Et le sanctuaire n'était pas sans éclat... Je rentre anéanti, et je ne ressors plus que pour réciter mon bréviaire le long de l'église...

» Lundi 27 mai. — Que dire de cette journée? Durant la matinée, je me sentais plus agonisant que jamais...

» Mercredi 29 mai. — Vent d'Est, journée de soleil caniculaire et nuit étoilée. Deux communions et une confession. Auparavant, récitation des petites heures. Reçu les soins de la chère sœur. A onze heures, catéchisme, que j'ai divisé en deux séries successives. A la suite, soins donnés à l'église. Après une heure, reçu le garde Dangoisse, qui venait m'apporter la date de la bénédiction de la chapelle du château de Boiscorbon... »

La précédente journée est intégralement rapportée ; ce furent les dernières lignes du mourant. On ne devait plus revoir, par le village, le passant grave et doux qui était salué par tous d'un regard sérieux,

d'une pensée relevée soudain vers l'idéal, qui enseignait par sa vie et touchait par son exemple ceux qui se dérobaient à sa parole. Le 20 juin 1895, il rendit à Dieu ce qui appartenait à Dieu, une âme fidèle. Il lui avait demandé si souvent « les ailes de la colombe, pour voler vers le lieu de son repos » !

Les regrets furent unanimes dans Saint-Prix ; le deuil s'étendit au voisinage. Le conseil municipal donna pour sa sépulture un beau terrain, à côté de la tombe de l'ancien maire. Ses paroissiens, ses amis se cotisèrent pour lui élever un monument au au cimetière et un autre dans l'église. Le trésorier de la fabrique, chargé de la collecte, frappa à toutes les portes, et partout fut bien accueilli. Le pauvre donna son denier. Dans un ménage presque indigent, le père, ayant tâté inutilement ses poches, dit à sa femme : « Regarde donc dans la bourse de la petite. » Ailleurs, quelques sous furent offerts avec cette effusion : « Le pauvre cher homme, je peux bien lui rendre un peu de ce qu'il m'a donné. »

Le monument érigé dans l'église est un beau profil de bronze, modelé par M. Carlès d'après un des portraits peints par M. Albert Maignan. Il est placé dans une chapelle voisine du chœur, éclairé la nuit par la lampe du sanctuaire. Le prêtre lui-même, jadis, veillait souvent près d'elle ; par un prestige de l'art et du souvenir, il semble veiller encore.

La mort, comme la vie, a rapproché les deux hommes dont je viens de ranimer le souvenir. Dix ans s'étaient passés depuis que le maire y reposait,

quand le curé a été couché à son tour dans le champ du sommeil qu'il appelait son cher cimetière. Leurs tombes se joignent ; ce livre voudrait les rapprocher davantage, leur être un monument commun, construit avec des matériaux qu'il leur a empruntés et n'a fait qu'assembler, et plus durables que la pierre. Sans doute leurs vies et leurs mérites ont été inégaux : l'un fut bon, l'autre fut saint. Mais, par les chemins où ils s'étaient rencontrés, à l'écart du monde et fuyant ses joies, ils avaient noué une société que les âmes pieuses croiront n'avoir pas été rompue, car le pasteur a pu invoquer, pour son compagnon comme pour lui-même, la parole évangélique : « Celui qui aime sa vie la perdra ; mais celui qui hait sa vie en ce monde la sauvera pour l'éternité. »

J'ai essayé de les louer tous deux en termes affectueux et justes, et qu'ils eussent agréés. Je leur ai donné une seconde sépulture, et je convie alentour, avec les amis anciens, des amis nouveaux, pour rendre un peu plus d'honneurs à leurs vies mieux connues, à leurs mérites tirés de l'ombre.

1870-1871

Dimanche 17 juillet.

Le Curé[1]. — La fête du pèlerinage de Saint-Prix[2], — en même temps la fête du village, — ne paraît pas devoir être très brillante. Que nous pronostique ce matin, avec sa chaleur lourde, ses grands nuages, les rayons ardents de son soleil? S'il n'y avait que les inquiétudes de l'atmosphère! Mais les maladies sévissent, l'hiver peut être dur pour les pauvres gens. Et les Prussiens, dit-on, ont eu la hardiesse de passer la frontière[3]. Voilà donc la guerre bel et bien engagée, un nouveau fléau!

La journée a passé belle et sereine, presque fraîche à son soir. Quelque chose de morne a pesé sur cette fête. Les jeunes gens n'étaient pas en nombre à

1. Le journal du maire, dont je donnerai plus loin, sous chaque date, des citations alternées avec le journal du curé, n'a été tenu régulièrement qu'à partir du 9 septembre. Nous n'en aurons, avant cela, que quelques lignes, — sur les journées des 19 juillet, 15 août, 6 septembre, — et ainsi le curé aura presque seul la parole jusqu'à la veille du siège de Paris.

2. Cette fête, qui tombe le 12 juillet, se célèbre ce jour-là, si c'est un dimanche, ou se reporte au dimanche suivant.

3. La nouvelle était prématurée. La guerre fut déclarée par la France le 17 juillet, à la date même où s'ouvre ce journal.

l'offrande. La pompe religieuse a été aussi grande que possible. Qu'ai-je dit à mon troupeau ? Ceci en substance : « Les justes parlent du fond de leur tombe ; leur poussière a je ne sais quelle éloquence sacrée... Pourquoi environne-t-on de respect la poussière des saints ? C'est non seulement parce qu'une âme belle de foi l'a animée, et qu'au dernier jour Dieu doit la faire revivre dans la gloire, mais encore parce qu'elle nous instruit.

» Les jouissances, la gloire terrestres, au fond, ne sont rien ; la vertu seule a du prix. Il y a eu des hommes honorés, redoutés, enviés dans tous les siècles, et qui ont fait du bruit dans la traversée de ce monde. Qu'en reste-t-il ? qu'ont-ils emporté ? Le suaire s'est enroulé autour de leur dépouille. Ce qui a fait leur joie dans le temps est peut-être ce qui les désespère dans l'éternité...

» Voyez, au contraire, le saint patron de cette paroisse, dont les reliques sont exposées au milieu de vous. Nous vénérons cette poussière mortelle parce qu'elle nous rappelle que, voilà douze siècles, un juste a passé sur cette terre, et qu'il fut grand par la sainteté. Saint Prix a sacrifié pour Dieu jeunesse, fortune, noblesse ; il s'est fait pauvre, il s'est fait prêtre et, pour obéir à la voix de l'Église, il s'est résigné à s'asseoir sur le siège de l'antique église de Clermont. Par une de ces révélations que le ciel accorde parfois à ses élus, il avait eu le pressentiment de sa fin ; il accepta avec l'évêché le présage du martyre.

» On le plaignait sans doute, autrefois, à cause de ce qu'il sacrifiait à Dieu. Nous le vénérons aujourd'hui ; ce qui fit son martyre ici-bas a formé la cou-

ronne de sa félicité éternelle. Croyez-moi, considérez avec un sage détachement toutes les satisfactions de ce monde. Tournez votre ambition vers les biens non périssables. Voilà ce que nous disent les reliques. Elles évoquent ainsi les justes; elles les font pour ainsi dire apparaître à nos yeux, et nous parler des rives de l'éternité bienheureuse. »

Mardi 19 juillet.

Le Maire. — Ayant obtenu de l'obligeance de M. Alfred Le Roux une carte d'entrée pour le Corps législatif, je pus assister à la séance où fut connue la déclaration de guerre. Cette nouvelle électrisa l'assemblée et fut saluée d'unanimes acclamations.

Comme je causais avec le curé de Montlignon, qui se trouvait dans la même tribune que moi, M. X*** vint nous serrer la main et nous dit : « Vous venez voir comment se comporte votre député. Eh bien! vous allez l'entendre dans la discussion du budget. » Quelques instants après, effectivement, nous le vîmes, debout à sa place, la main droite dans son gilet blanc, parlant avec la facilité qu'on lui connaît. On l'écouta assez complaisamment jusqu'au moment où il demanda la réduction du traitement des sénateurs. Alors les murmures couvrirent sa voix, et j'allai faire un tour dans les couloirs.

La séance se prolongea assez tard. Mon voisin manifesta le désir de dîner avant de partir, et m'emmena dans un restaurant de la place du Havre où l'on dîne bien, mais combien cher pour des gens de la campagne!

Le Curé. — Le vent, tourné au Nord, semble

vouloir effacer les bienfaits de la dernière pluie. Je suis descendu à Saint-Leu à dix heures, avec mon maire, pour assister à la messe dite en faveur de notre Société de secours mutuels. Le pasteur du lieu a dit quelques bonnes paroles.

La fête d'ici a joui d'un temps superbe; elle va finir. Que laissera-t-elle après elle? La fatigue, le germe de maladies qui pèsent sur tout le reste de l'existence, le souvenir de chants abominables et quelques remords peut-être. Telles sont, trop souvent, les suites des plaisirs d'où Dieu est banni.

Vendredi 22 juillet.

Le Curé. — La chaleur est dévorante; les lointains, voilés par les vapeurs qui s'élèvent d'une terre haletante. J'ai visité des malades dans la soirée; il y a trois nouveaux cas de petite vérole. M. Petit, le secrétaire de l'archevêché de Paris, est venu, dit-on, à la Terrasse[1].

Dimanche 24 juillet.

Le Curé. — Il n'y avait pas beaucoup de monde à la sainte messe. Nombre de familles sont absentes; on commence à se ressentir des inquiétudes du temps. J'ai dit peu de chose en chaire : quelques mots sur saint Ignace, sur saint Jacques-le-Majeur et sur sainte Anne. J'ai ajouté quelques réflexions à

1. La nue propriété du domaine qui porte ce nom venait d'être léguée à l'Infirmerie Marie-Thérèse, dont l'archevêque de Paris est l'administrateur. Le vieillard qui en était l'usufruitier, M. Villet, recevait assez souvent la visite de M. l'abbé Petit, chancelier de l'archevêque, mort à Jérusalem en 1888.

propos des dernières paroles de l'évangile : « Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur! Seigneur! qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de mon Père. » C'est peu, en effet, que les belles prières, si on n'y joint les bonnes actions. La vertu ne doit pas être un sujet de discours. Ne la vantons pas magnifiquement; pratiquons-la humblement. L'auteur de l'Imitation disait: « J'aime mieux ressentir la componction que de savoir la définir. »

Après vêpres, tandis que je récitais paisiblement mon bréviaire, on est venu me dire que le feu était dans le bois de M. Carlin, notre maire, en me priant de courir l'en avertir; ce que j'ai fait avec toute la prudence possible. Il était près du tir au fusil, sur la place de la Croix-Jacques[1]. Grâces au ciel, le dégât n'a pas été trop considérable. C'est égal, l'alerte n'en a pas été moins vive pour l'impressionnable propriétaire. Cette âme faible peut s'en assombrir.

Lundi 25 juillet.

Le Curé. — Atmosphère lourde, sous un ciel

1. Il sera souvent question de cette place dans ce qui va suivre. C'est la haute et belle terrasse qui borde le plateau dominant Saint-Prix, à la lisière de la forêt de Montmorency. Le village s'aligne au-dessous, sur une rue à mi-côte, par où l'on va, — dans la direction de l'Est à l'Ouest, — de Montlignon à Saint-Leu-Taverny. Une rue transversale descend au Midi vers Rubelle, hameau de Saint-Prix qui confine à la plaine, à la région des labours. Cette dernière voie est prolongée par le chemin d'Ermont, qui rencontre à la croisée de la route de Paris à Saint-Leu, l'écart dit le « Gros-Noyer ». C'est à peu près tout ce qu'il est nécessaire de connaître de la topographie locale pour bien situer les événements.

orageux. Un soupçon de pluie. Puis, hélas! la sérénité est revenue avec l'aridité brûlante d'hier.

J'ai assisté au service du roi de Hollande, à Saint-Leu, avec mes collègues de Taverny et du Plessis-Bouchard. Le soir, dans une excursion au ruisseau de Corbon, à travers la forêt, j'ai éprouvé une impression de fraîcheur délicieuse et de solitude magnifique.

Je viens d'apprendre la mort de la femme d'un de nos anciens instituteurs. Il me semble la voir encore arriver, toute jeune, tout intimidée et inexpérimentée. Étaient-ils faits l'un pour l'autre? Faible arbuste à côté de ce haut peuplier sombre. J'en ai toujours douté; j'étais inquiet de leur disparité, sans trop pouvoir m'en rendre compte. Quel regard de tristesse elle a dû laisser tomber, au départ, sur quatre petits êtres bien-aimés! Puissent les espérances éternelles avoir consolé et fortifié son âme à l'heure dernière !

Le décret d'infaillibilité à été rendu lundi 18 juillet. Tout est terminé. Ce concile me pesait.

Le temps nous apprendra quel genre de bien la Providence peut en tirer à notre égard. Ah! si la guerre engagée avec la Prusse pouvait finir aussi!

Mercredi 27 juillet.

Le Curé. — Par un ciel très chargé, aux horizons voilés, je suis parti pour Frépillon. Je voulais assister au service d'anniversaire du vénérable curé D***. Un an déjà passé depuis qu'il est allé rendre compte à Dieu de son long ministère! Hélas! je me suis égaré dans les sentiers de la forêt, de sorte que je ne suis arrivé qu'après la messe. Deux prêtres seulement

y assistaient : le curé de Villiers-Adam et celui de Taverny. Comme on est vite oublié, surtout quand l'âge vous a isolé au milieu des autres hommes ! J'ai revu ce village, cette pauvre église, ce misérable presbytère dénudé (que du reste on va raser), et la chambre où expira le dernier pasteur. L'instituteur a paru heureux de me revoir.

De retour à Saint-Prix, j'ai visité mes convalescents.

Vendredi 29 juillet.

Le Curé. — A ma messe, communion d'une mère avec son fils et sa fille, personnes étrangères à cette paroisse. Salut à ces messagers d'un pays de foi !

Oh ! combien les sacrements sont nécessaires à la jeunesse ! A l'heure où elle s'aperçoit que le monde lui sourit, et où elle sent bouillonner dans son sein le désir de lui plaire, que de défections ! Que de barques vont se briser à l'écueil, après avoir vogué dans le calme de la candeur ! Heureux qui mûrit armé de force et de prévoyance, et se dit : « La vie est un songe, la jeunesse une vapeur légère : demain, je serai vieux ; après-demain, je ne serai plus. »

J'ai écrit dans la journée à une de mes anciennes paroissiennes. Saint-Prix est en travail, en période de transition. Des morts, des revers, des lassitudes me le rendent autre et quelque peu morne, et m'isolent. Vainement on veut être philosophe chrétien et détaché. Ces changements assombrissent le cœur et attristent ces pages. Il faut se rappeler la parole du

prophète : « Tous les mortels, vieilliront comme un vêtement. Comme on change un manteau, Dieu les changera.» Mais vous, Seigneur, vous êtes toujours le même, et vos années n'auront pas de déclin.

Samedi 30 juillet.

Le Curé. — J'ai dit à Saint-Roch la messe de mariage de M. le docteur L*** et de Mlle V***. C'est M. l'abbé Galet qui leur a donné la bénédiction nuptiale. Après cela, j'ai été me réconcilier chez les Pères de la rue de Sèvres. Quelle journée, quelle fatigue ! Quel bien-être de rentrer et d'être un peu à soi !

Je cherche à saisir l'enchaînement, que je n'ai pas bien compris, de l'instruction de l'abbé Galet : il faut s'aimer purement, chrétiennement, patiemment.

Dimanche 31 juillet.

Le Curé. — Quoi ! le mois finit déjà ! Comme fuient les jours ! A la messe, j'ai lu la lettre de Monseigneur, recommandant, selon le désir de l'Empereur, des prières pour le succès de nos armes en Prusse. J'ai dit un mot sur ce grand fléau de la guerre, sur le sang, les larmes, les scandales qui rendent si onéreuse la victoire, si cruelle la défaite, inconsolable enfin le cœur de tant de pères, de mères, de veuves et d'orphelins. Prions pour que cette guerre soit la moins sanglante possible, pour que son terme soit prochain, son effet une paix durable. Trois fois pitié, mon Dieu, pour les âmes des morts !

Je me suis décidé ensuite à donner quelques conseils sur l'élection des conseillers municipaux, qui aura lieu dimanche prochain, 7 août.

En revenant de dire ma première messe à Saint-Leu, j'ai rencontré une grande voiture, qui transportait notre fanfare à un concours à l'Isle-Adam; nos pompiers se disposaient, d'autre part, à se rendre à un concours à Domont. C'est ainsi que nos jeunes clercs nous sont enlevés. Ne dirait-on pas qu'il y a comme une entente mystérieuse pour abolir la sanctification du dimanche? Oh! le glaive de Dieu est tiré, et peut-être ne sera pas remis de longtemps au fourreau.

Dans la nuit, on est venu frapper à ma porte, pour demander ma gouvernante. Le buraliste venait de rendre son âme à Dieu. Cet homme de foi n'a pas reçu les derniers sacrements; mais le Seigneur prendra en pitié une aussi droite et pacifique nature.

Mardi 2 août.

Le Curé. — La chaleur est pesante et orageuse. A dix heures, a eu lieu l'enterrement de mon cher paroissien. Office grave dans sa simplicité solennelle. Un calme lourd pesait sur une assistance recueillie et attristée. Je n'ai pas vu sans émotion descendre dans la fosse ce grand cercueil. Le colosse a été vite renversé; l'ancien beau soldat appartient aux vers du tombeau.

J'ai été faire une visite à un paralytique. Le soir, j'ai poussé jusqu'à la maison X***, séjour de paix, habité par des hôtes pleins de cordialité et de générosité. Mon retour est illuminé, de temps à autre, par le feu des éclairs et rafraîchi par un commencement de pluie. Je songe combien septembre va venir vite,

et la fin des vrais beaux jours, et les longs soirs Oh! l'homme n'est pas fait pour cette vie fuyante, mais pour les heures éternelles.

Jeudi 4 août.

Le Curé. — Belle journée, brouillée de nuées par intervalles, avec quelques vestiges de pluie. J'ai dîné à la Terrasse, chez le solitaire M. Villet. Grave épreuve de s'avancer seul, oh ! si seul et si loin, à travers des générations où on devient de plus en plus étranger ! Elles voient sans pitié les rides de votre visage et vos débilités d'esprit. Triste condition, celle des attardés dans la vie ! Si encore ils gardaient toujours l'espérance du printemps dont les fleurs auront une éternelle fraîcheur!...

Qu'est-ce que ce premier succès de notre armée à Sarrebruck[1].

Vendredi 5 août.

Le Curé. — Les Prussiens auraient surpris une division française[2]...

Samedi 6 août.

Le Curé. — Ciel du matin couvert. Les âmes sont pensives ; il y a tant de sérieux dans le présent et d'incertitude dans l'avenir! Et Dieu est si méconnu et abandonné ! Combien peu songeront que c'est aujourd'hui la Transfiguration! Image de notre

1. Cet engagement inutile, le premier de la guerre, eut lieu le 2 août.

2. Le 4 août, la division Abel Douay, du 1er corps, avait été écrasée à Wissembourg par la IIIe armée allemande, sous les ordres du prince royal de Prusse.

transfiguration future, où l'âme sera confirmée dans la grâce, et notre corps dépouillé de ses caducités, où nous pourrons dire, avec plus de vérité encore que les trois apôtres privilégiés du Thabor, Pierre Jacques et Jean : *Bonum est hic nos esse.* Car nous serons dans le ciel glorieux et plein de délices, en sécurité sous l'ineffable regard de l'Éternel, ne songeant plus à la terre que pour en dédaigner les joies et en bénir les épreuves, qui auront servi à notre sanctification.

Oh ! mon Dieu, d'où vient que, pénétré de ces hautes et importantes vérités, j'en profite si peu, et mène une vie si inquiète, si lâche et si stérile ? J'invite ceux qui souffrent à contempler le Christ sur la croix, ne reposant que sur des plaies qu'agrandit chaque mouvement, n'ayant, pour se désaltérer, que du fiel et du vinaigre, et, pour se consoler, que les clameurs d'un peuple cruel, railleur et ingrat. Je dis cela, je le dis souvent, et j'y crois de toute mon âme, et je reste toujours aussi insoumis, aussi faible devant la douleur que le premier jour, et peut-être plus lâche encore !

Toute ma journée s'est passée en va-et-vient. Un beau soir la termine, illuminé par la lune. Il fait frais et bon. Pourquoi le sommeil m'empêche-t-il d'en profiter, pour méditer gravement, délicieusement ?

Dimanche 7 août.

Le Curé. — Par un vent du Sud, le ciel se couvre et l'après-midi est pluvieux. Beaucoup d'absents à la sainte messe. J'ai invité mes paroissiens à se préparer à fêter dignement l'Assomption de la sainte

Vierge, leur rappelant que la reine du ciel, après avoir été la plus affligée des mères, est allée se reposer dans le sein de Dieu, et y occupe la première place, due à son humilité, à sa soumission, à sa pureté. J'ai dit ensuite un mot de saint Laurent, ce diacre de l'Église romaine qui laissa à l'univers catholique l'exemple d'un si prodigieux courage. Méritons la grâce comme lui ; elle rend capable de tous les efforts.

J'ai dîné chez les jeunes époux G***. Tout le monde est consterné d'une espèce d'émeute qui a eu lieu à la Bourse, tandis que les nouvelles d'un désastre arrivaient du théâtre de la guerre. On s'en prend à toute sorte de circonstances ; mais qui songe à Dieu ? La morale est outragée, le dimanche profané ; qu'on voie nos fêtes, nos musées, qu'on écoute les chansons de la rue, qu'on réfléchisse à la contagion qui gagne l'enfance même ! Comment s'étonner que nous soyons châtiés, humiliés, brisés ?

Mercredi 10 août.

Le Curé. — Hier, le ministère Olivier a été changé. Aucune nouvelle du théâtre de la guerre. Ce silence est sinistre. Soumission, mon Dieu, aux décrets de votre justice ! Ma tête est brisée, mon cœur aspire au repos des grands bois, à l'éloignement des hommes, de leurs conversations, de leurs frayeurs.

Je viens de voir monter à son jardin, avec l'aide de sa femme, un vieillard atteint, il y a peu de jours, de paralysie. C'est innocent en soi d'aller dans un jardin ; mais, au fond, c'est une pensée de la terre.

Cependant il lui a fallu, chemin faisant, longer l'église et le cimetière. Ne lui en est-il pas venu une pensée de Dieu et le souci de son âme ?

Le beau temps, la fatigue d'esprit m'ont décidé à descendre à Montlignon, tout en disant mon bréviaire. J'y ai jeté une lettre à la poste pour V***. Quel effet aura-t-elle pour son salut ? Vous le savez, Seigneur ! Chez le pasteur du lieu, j'ai rencontré le nouveau curé de Domont ; il m'a paru digne de continuer le bien opéré par ses prédécesseurs.

Cette journée se termine par un soir où la lune brille splendide. Comment n'être pas impressionné par ce calme grandiose, enveloppant toutes choses ? La terre et les cieux sont inondés de silence et de clarté, tandis que les deux armées les plus puissantes qui soient au monde s'épient pour un choc terrible, et préparent peut-être à l'histoire de ces pages sanglantes qui apprennent aux siècles comment l'Éternel rajeunit les nations dans le sang.

Jeudi 11 août.

Le Curé : — Cette journée commence par une pluie abondante. Vers midi, le ciel reste chargé. Je dois répondre à une lettre qui m'invite à aller au bord de la mer. Non, en face de la gravité redoutable des circonstances, de justes craintes pour l'avenir du pays, tandis que soldats et aumôniers jouent leur vie à toute heure, et que l'hiver s'annonce cruel, je ne veux pas m'accorder cette satisfaction. Les cœurs sont tristes, sinon déjà en deuil ; ce n'est pas le moment pour le pasteur de s'éloigner, si faible que puisse être l'influence de sa présence et de ses pa-

roles. Si une heure terrible doit sonner pour la France, c'est au milieu de ma paroisse que je dois l'attendre. Le sacrifice est léger, comparé à celui qui sera demandé au cœur de tant de mères. Je voudrais qu'il fût plus digne d'être offert au Maître de nos destinées.

Fasse le ciel que des temps moins soucieux me permettent de revoir encore la mer ! Quel repos on goûte en face des grands calmes de l'Océan! Ses tempêtes mêmes ont la vertu de délasser les fibres fatiguées. A cette heure, prions, prions beaucoup ! Je crains moins les balles ennemies que nos péchés.

Vendredi 12 août.

Le Curé. — A cause de la proximité de l'Assomption, j'ai été entendre plusieurs personnes au Plessis-Bouchard. Le cher confrère m'a retenu à dîner. Au retour, que la lune était belle, se levant derrière les coteaux de Montmorency, étincelant à travers la cime chevelue des grands arbres !

Samedi 13 août.

Le Curé.—Ciel couvert. On dirait une gaze jetée sur les lointains. Les hirondelles volent affolées, comme aux approches d'un orage. Quelque chose de terne et de monotone convient à la gravité des événements. Quelle leçon nous est donnée! Qu'est devenue notre confiance dans la rectitude infaillible de nos engins de guerre, la superbe que nous inspirait la réputation de valeur de nos soldats? On dit Strasbourg investi. Que le Dieu qui nous châtie ne nous abandonne pas !

Le grand-père du jeune H*** sort de chez moi, emportant l'espoir que cet enfant pourra être admis au séminaire de Versailles.

J'ai une lettre à écrire à un ancien ami. Il se souvient toujours du pauvre prêtre qu'il a connu à Ablon. C'était dans les premières années de mon ministère ; temps d'inexpérience, d'enthousiasme, de sensibles déceptions. Tout cela est déjà lointain, se fondant peu à peu, et chaque jour plus perdu dans le passé. Quel néant que la vie humaine ! Pauvre terre d'ici-bas, combien doit sembler dure la traversée à qui ne se dirige pas vers une autre patrie ! La mobilité des hommes et des choses se succédant sans trêve m'accable d'une lassitude étrange. Et combien plus poignante, quand je vois les fils d'Adam s'entre-déchirer pour quelques lambeaux de ce sol sépulcral ! Cependant Dieu a fait, dit l'Esprit-Saint les nations guérissables, et il y a encore immensément de bien chez nous. Un peuple peut espérer, quand il voit s'épanouir tant de fleurs d'héroïsme chrétien.

J'écris à mon ami sous l'influence de ces pensées. Il a une jeune sœur qu'il voulait marier ; mais comment y songer à cette heure ? Il y a trop de larmes au cœur des vieillards, et celui des jeunes hommes ne doit s'emplir que d'enthousiasme sacré pour le grand devoir de la défense de la patrie.

Dimanche 14 août.

Le Curé. — Journée superbe, suivie d'un soir au clair de lune limpide. Rien de notre armée, qui, dit-

on, recule[1]. Veut-on attirer l'ennemi jusqu'aux plaines de Châlons?

Le temps est à la tristesse. Néanmoins, la messe a été d'une pompe à distraire quelque peu les esprits. J'ai dit un mot sur l'évangile, en concluant qu'il faut être humble. Nos revers ne viennent-ils pas de ce que nous l'avions trop oublié ? Nous portions haut la tête devant le ciel et la terre ; nous apprenons qu'il faut compter avec l'un et avec l'autre.

Après vêpres, étant sorti pour dire mon bréviaire, j'ai été attristé de voir un terrassier et un tailleur de pierre travailler. Le besoin les pressait sans doute ; mais quel peu de respect de la loi divine dans des temps si critiques !

On songe sérieusement à convertir en ambulance la maison de Mme T***[2]. Je suis allé à Saint-Leu pour lui en demander l'autorisation; mais, parti trop tard, je n'ai pu la voir.

Lundi 15 août.

Le Maire. — Sur l'initiative de MM. R*** et G***, une souscription est ouverte pour l'établissement d'une ambulance à Saint-Prix, et chacun s'empresse d'envoyer des meubles et du linge et tous objets pouvant servir à soulager les blessés. La collecte pour le même objet a déjà produit quinze cents francs.

1. Elle se retirait en effet sur Verdun. Ce jour-là même, les Allemands l'assaillirent sur ses derrières, à Borny, pour retarder sa marche.

2. C'est le presbytère actuel, et qui fut aussi bien le presbytère au siècle dernier; sous la Révolution, il fut vendu comme bien national. Il a été donné à la fabrique, le 11 janvier 1872, par l'héritière de ceux qui l'avaient acheté en 1794.

M. le Préfet approuve notre projet. Mme T*** met à la disposition de la Commission le bâtiment de l'ancien presbytère. Chaque soir les dames se réunissent et font de la charpie.

M. Lefèvre-Pontalis se met à la tête d'un Comité cantonal de secours aux blessés. Il demande notre participation ; mais nous l'avons déjà promise au Comité central à Paris. Le 9 août, nous avons remis à M. Laferté, le percepteur, la somme de 280 francs, produit d'une souscription pour l'armée du Rhin[1].

Le Curé. — La cérémonie de ce jour a été rehaussée par la présence des pompiers et de la fanfare. L'*Exaudiat te* a remplacé le *Te Deum*. Les nouvelles sont un peu moins mauvaises, mais l'armée adverse n'en avance pas moins. Comment sortirons-nous de cette lutte terrible ?

Après vêpres, j'ai été trouver à Saint-Leu, Mme T***, souffrante de corps, brisée de cœur. Que sa charité reçoive récompense de Dieu ! Sa maison est toute aux blessés.

Qu'ai-je dit ce matin à mon soucieux auditoire ? Nous célébrons aujourd'hui l'heure triomphante de la mort de la très immaculée Vierge Marie. Jamais

1. « Dès le commencement de la guerre, la Société de secours aux blessés avait fait un appel aux personnes charitables, qui avaient répondu avec empressement. A côté d'elle, s'était établi un Comité départemental, qui étendait sa sollicitude aux familles des militaires. Un grand nombre de châteaux et de maisons se transformaient en ambulances. A l'instigation de Mme Cornuau (femme du préfet de Seine-et-Oise), les Dames de Versailles s'étaient constituées en atelier, pour la confection des bandes et charpie. » Gustave Desjardins, *Tableau de la guerre des Allemands dans le département de Seine-et-Oise*, p. 4.

mort plus glorieuse, parce que jamais créature n'avait autant souffert; jamais fin plus heureuse, parce que jamais femme n'avait été plus humble, plus soumise et plus pure...

Oh! qu'il est tard et que la nuit est belle, après cette journée douce et affligeante!

Mercredi 17 août.

Le Curé. — J'ai été donner l'absolution à une malade de mon voisinage. Pauvre femme, mourant si jeune! Quelle existence traversée!

Je suis parti ensuite pour Paris. Impossible d'avoir une Sœur de Charité ou de Bon-Secours pour notre ambulanee. Je n'ai rien gagné que de voir le vénérable abbé Maton, une ruine, un saint. Le ciel achève de le purifier par le martyre. Que d'argent j'ai dû laisser au noviciat pour la jeune T*** de l'orphelinat d'Élancourt! J'ai fait l'aumône à un prêtre inconnu. Partout, dans les églises, le Saint-Sacrement est exposé[1].

J'ai fait des lieues dans Paris, avec l'estomac plus que légèrement garni. Aussi le retour d'Ermont à Saint-Prix m'a-t-il été pénible, malgré la fraîche beauté du soir.

Jeudi 18 août.

Le Curé. — Allons! de l'espoir au sujet de la guerre! On dit que nos affaires vont mieux. Mais

1. Après la bataille de Rezonville (16 août), qui avait interrompu par une attaque de flanc notre retraite sur Verdun, la bataille de Saint-Privat (18 août) allait permettre à l'ennemi, secondé par la criminelle inaction de Bazaine, de bloquer notre armée dans Metz.

que de maux, même si nous devons en sortir vainqueurs ! Ma tête est si lourde que je renonce à écrire. J'ai reçu les adieux de la veuve D***, qui nous quitte ; elle va achever à Versailles une existence brisée. Elle avait rêvé le bonheur à deux, et il lui faut désormais cheminer seule. L'état de ma voisine empire.

Que dirai-je dimanche à la messe, après avoir annoncé la fête de l'apôtre saint Barthélemy et celle de saint Louis de France ? Songeons à l'évangile du Sourd et Muet: *Omnia bene fecit.* Que de morts à l'égard de Dieu ! Les êtres qui ne prient pas Dieu, qui n'en parlent jamais, quels sépulcres ! Ils sont comme s'ils attendaient de redescendre dans le néant. Il faut épier le moment de leur apprendre à parler à Dieu. Inspirez la prière à un malade, à un affligé, à un oublieux. Et vous, père et mère, qui l'apprenez à votre enfant, vous faites une œuvre sainte, vous faites parler un muet, vous faites bien toutes choses.

Vendredi 19 août.

Le Curé. — La matinée a été lourde. Beau soleil dans l'après-midi ; puis les menaces d'un orage ont assombri le ciel, fait fraîchir l'atmosphère, où il s'est répandu comme un premier souffle d'automne. Courtes saisons, courtes années, courte vie humaine ! Des nouvelles d'effroyable horreur nous arrivent du théâtre de la guerre. Nous aurions eu de brillants succès, mais au prix de quels flots de sang ! Deux États, véritablement, s'entre-dévorent : un prince prussien tué, le prince héritier grièvement blessé ! Cri lugubre, comme à l'approche de la fin des temps. Ciel, quand nous reposerons-nous dans

tes quiétudes béatifiques? Mais la Prusse arme encore, résolue à nous écraser ou à disparaître. L'Europe est en suspens devant cette lutte horrible, et semble attendre comme un nouveau rendez-vous d'Attila aux plaines de Châlons.

Pourtant, combien le ciel est beau ce soir!

Samedi 20 août.

Le Curé. — Les nouvelles de la guerre sont presque des chants de triomphe. L'ennemi recule et se désorganise, paraît-il. L'espérance remonte donc au cœur de la France. J'ai la confiance que nos adversaires seront traités avec humanité; ils ont déjà tant souffert! Dieu veuille que la paix intérieure renaisse à son tour, après tant de désastreux conflits d'opinions!

Il y a quelques années, que dis-je? vingt ans et plus peut-être, j'étais, à pareil jour, à la Trappe de Sept-Fonts dans l'Allier. Quelle paix auprès de notre temps! Ces austères enfants de la vie monacale, cette messe capitulaire, ces chants graves, ces calmes profonds, cette grande enceinte au sol si pauvre, tout me revient après tant d'années et me charme comme d'un sourire sérieux et reposé. Être à la Trappe un jour de fête de saint Bernard, quelle religieuse fortune! Peut-être l'avais-je méritée; je venais d'Ablon, ma première paroisse, où j'avais vu le choléra de bien près.

Je suis allé dans la journée à la Ferme, où l'on se prépare à partir. Puis j'ai poussé jusqu'à Montlignon, où le pasteur m'a invité à parler demain à ses enfants, à l'occasion de la première communion.

A dix heures du soir, on vient me dire que ma voisine est morte, heureusement munie de la sainte absolution. La guerre, la crainte d'y voir son mari appelé, le départ de son frère ont développé les germes de la maladie qui l'emporte dans sa vingt-neuvième année. Elle avait connu le veuvage; elle le laisse à son mari. Elle a peu vécu, beaucoup souffert.

Dimanche 21 août.

Le Maire. — Depuis quelques jours, tous les hommes en état de porter les armes viennent assidûment aux exercices, chaque soir, dans mon parc. Ils ont pour instructeurs Jolivet, Dérondel, Vergnoles et Léclanger. C'est beau à voir, ces marches, ces contre-marches et ces défilés musique en tête!... Seulement, à l'annonce du premier uhlan, tous ces troupiers en herbe ne vont-ils pas partir pour le Nord ou pour le Midi? Qui nous défendra?

Le Curé. — Le vent souffle et le soleil brille dans un ciel d'une pâleur automnale. Ma journée appartient aux premiers communiants de Montlignon.

Lundi 22 août.

Le Curé. — Le convoi de ma pauvre paroissienne est terminé. J'ai été impressionné plus que de coutume. Le ciel incertain, les tristesses de la guerre s'ajoutant à celles de la mort, une assistance nombreuse et émue, le désespoir du mari, tout contribuait à assombrir le tableau.

Après la cérémonie, je suis descendu voir une malade à Saint-Leu. Pendant ce temps, le curé de ce

village et les vicaires de Montmorency venaient à mon presbytère ; je les ai entendus à mon retour.

Mercredi 24 août.

Le Curé. — Notre ambulance de Saint-Prix a enfin une sœur; on peut nous envoyer des blessés. Malgré de meilleures nouvelles, l'ennemi avance. Quelle épreuve, mon Dieu ! Ne nous traitez pas comme nous le méritons ! Oh ! adorable Samaritain, si méconnu des Français, versez le baume de la foi sur nos plaies, abritez-nous sous la voûte de votre église, faites-nous comprendre enfin que, sans votre secours, l'homme n'est qu'un blessé, gisant abandonné sur la poussière du chemin.

Que le ciel est splendide ce soir, avec ses mille millions d'étoiles ! Est-ce un sourire d'espérance, ou autant de larmes versées sur la France ?

Jeudi 25 août.

Le Curé. — Saint Louis, dont je vais tout à l'heure célébrer la fête, jette sur ce pays que tu as tant aimé un regard de commisération ! La tristesse dont l'atmosphère est saturée accable la pensée et ôte le goût du travail. Comment la terre et ses pauvretés nous tiennent-elles, malgré tout, si fort aux entrailles ?

Je ne reçois que visites d'adieu. Notre bourgeoisie regagne la capitale.

Paris, tout conspire à te rendre superbe : tes palais somptueux, tes voies princières, tes églises admirables et en si grand nombre ! Plaise au ciel que le voyageur ne traverse pas ton enceinte, un jour,

le cœur serré par la solitude et par le silence, au milieu des ruines ! On a fait le rapprochement étrange de ton Opéra et de ton Hôtel-Dieu. Que la pitié rachète l'enivrement des satisfactions mondaines ! Que sera demain ? Verrons-nous les premiers éclaireurs de l'adversaire ? L'épreuve fait frissonner ; la discipline ne peut prévenir tous les excès.

Vendredi 26 août.

Le Curé. — Matinée voilée. Cet après-midi, le ciel s'est rasséréné, et un soleil plein de chaleur a souri à la nature, encore parée de verdure et de toute l'opulence de ses fruits. Cependant la même douloureuse anxiété pèse sur les cœurs. On accuse l'imprévoyance, l'inhabileté, l'inhumanité des hommes placés à la tête des nations. Chacun de nous ne ferait-il pas mieux de sonder son propre cœur, d'accuser ses propres fautes, et d'espérer que le ciel, fléchi par ce repentir, fera luire des jours meilleurs ?

Des blessés vont, paraît-il, nous être envoyés.

Samedi 27 août.

Le Curé. — Un orage vient de passer. Un drame plus formidable se prépare. On dit que deux armées s'avancent à grands pas vers Paris. Pauvre ville, orgueilleuse, luxueuse, frivole, ton peuple ne se désaltère pourtant pas tout entier aux sources impures ! Tu abrites un grand nombre d'âmes admirables ; qu'elles nous protègent !

Je me sens dans une désolante incapacité de

travail. Cette sombre attente, ce qui-vive perpétuel, cet inévitable impôt du sang à payer par deux nations avec des deuils inconsolables, les détresses certaines réservées aux environs de Paris, toutes ces perspectives jettent mon cœur et mon esprit dans un trouble profond. Hélas ! faut-il être réduit à désirer une victoire toute rouge de sang !

Dimanche 28 août.

Le Curé. — La matinée est pluvieuse, mais le ciel non sans charme, avec ses lointains vaporeux. De larges franges le rayent poétiquement. Quels sujets de rêverie d'une gravité douce, si les heures étaient moins tourmentées ! Mais soyons soumis à Dieu, toujours si paternel jusque dans ses sévérités.

Quand donc les épreuves commenceront-elles à rapprocher les âmes du Sauveur ? Combien peu de monde à la messe ! J'ai dit un mot sur saint Augustin, qui fut non seulement un grand docteur, mais un grand pénitent ; après un temps d'égarement, il devint un humble religieux, un saint prêtre, le grand évêque d'Hippone. Il y fit entendre des accents sublimes, dignes du roi-prophète. Après tant de siècles, l'Arabe se souvient encore de lui. Il eut la douleur de voir sa chère Hippone assiégée par les Vandales. Puisse cette épreuve être épargnée à la ville qui nous est chère à nous-mêmes !

J'ai parlé ensuite de saint Louis de France. Il eut, lui aussi, une mère admirable. Il vit plus loin que la terre, ce juste au front couronné ; il comprit que, s'il voulait régner dans le ciel après avoir régné ici-bas, il fallait renoncer de cœur auxgrandeurs périssables,

prendre la croix et suivre le Christ. Et ni la possession des biens terrestres, ni les plus poignantes infortunes ne triomphèrent de sa vertu. C'est l'heure d'imiter ce courage et cette résignation.

Personne pour chanter les vêpres ; j'ai dit le chapelet.

Lundi 29 août.

Le Curé. — Notre pauvre sœur a été emmenée. L'ambulance en restera là. Des villageois mêmes quittent le pays ; déjà le silence s'y fait. Comme nous allons être seuls !

Le troisième vicaire de Montmorency est venu me demander de l'entendre. Je l'ai reconduit jusqu'à Montlignon ; je ne suis rentré qu'à six heures. Quel calme sur mon chemin ! Il me semblait traverser un village abandonné, tellement tout était sombre et clos. J'ai remis, en passant, au boulanger de quoi donner du pain à de pauvres briquetiers qui sont venus se réfugier dans une maison sans locataires.

J'ai commencé mes leçons au jeune H***. Ce sont bien des heures dépensées. Comme la vie fuit sans nous laisser le loisir de poursuivre cent projets longtemps nourris !

Il est dit dans l'évangile de dimanche dernier : Ne retire pas ta main du pauvre qui vient t'implorer, et, quand l'étranger passe par ton pays, fais-lui place à ton foyer pour s'y asseoir et s'y réconforter. — Qui est mon prochain, demandait un docteur de la loi ? —Voyez les enseignements du Christ et de l'Église : tout homme qui a besoin de notre secours est notre prochain... Notre prochain, ce n'est pas seulement

les captifs que sainte Bathilde rachetait au prix de ses trésors, les frères de la Rédemption, au prix de leurs labeurs, au péril de leur liberté et de leurs jours ; c'est aussi les Juifs, qui vivent depuis tant de siècles sous la protection des souverains pontifes, et dont les saint Grégoire le Grand et les saint Bernard prirent la défense auprès des nations...

Mardi 30 août.

Le Curé. — Ma journée se perd dans un village déserté et dans mon église devenue si grande.

On appelle sous les drapeaux les dernières ressources que la France ait en soldats. Que d'esprits effrayés, que de cœurs brisés ! Quand le gouffre se refermera-t-il ? Une mer de sang se répand en nappes effroyables. Que sortira-t-il de cette terre où des monceaux de morts seront entassés, à peine recouverts ?

Je suis descendu à Saint-Leu, où j'ai trouvé Mme X*** bien affaiblie sous les terreurs de la guerre. J'aurais voulu qu'elle fût seule, pour la rapprocher de Dieu. Nous ne sommes pas des pierres que l'Éternel jette dans le néant. Les événements prouvent assez qu'il s'occupe de nous, et que nous avons mérité sa colère. Remontant à Saint-Prix, attristé, je demandais au Ciel que la France ne ressemblât pas aux dix lépreux.

En face du fléau de la guerre, elle crie comme eux : « Seigneur, ayez pitié de nous, car vous êtes notre maître ! » Mais combien ne sont émus que de peur, et, le torrent détourné, vivront comme par le passé, sans se souvenir des mauvais jours, de la

délivrance providentielle, de la sainteté de leur âme, du néant de la terre, de la nécessité de la mort et des jugements redoutables de Dieu ! Pauvres êtres, qu'ils sont à plaindre dans leur préoccupation du seul bonheur présent ! Il ne savent pas, au sein des prospérités terrestres, en remercier Dieu, ni en profiter pour mériter les prospérités éternelles, dont celles d'ici-bas ne sont qu'une misérable et fugitive image. Ah! purifions nos cœurs; n'imitons pas la conduite des lépreux, dont un seul rendit grâces à Dieu ; ne soyons pas ingrats !

Combien la soirée est belle, calme et douce ! La lune se noie dans l'opale du ciel, et jette, comme à travers des cils, un regard paisible sur notre vallée, toujours délicieuse à contempler. Elle va se coucher bientôt, et des myriades d'étoiles commencent à paraître, pour remplacer sa clarté. On aimerait à rêver devant ces grands calmes, ces horizons fuyant dans la profondeur des brumes mystérieuses, ce ciel immense, reposé et solennel. Mais trop de soucis nous assiègent ; le cœur est voilé. On ne voit que larmes, sang, humiliation, esclavage. Dans cette nature en paix, on a peur d'un piège. La pensée inquiète la fouille, comme si elle pouvait recéler une embuscade, une trahison.

Que s'est-il passé aujourd'hui ? Peut-être un événement d'où va dépendre notre sort[1]. Mon Dieu !

Mercredi 31 août.

Le Curé. — Belle matinée, malgré les nuages argentés qui courent sur le ciel et voilent, par inter-

1. 30 août, combat de Beaumont, la préface de Sedan.

valles, l'astre de lumière. Pour ma messe, me voilà réduit à l'assistance d'hiver. Ah ! si, du moins, le dimanche venait compenser le vide de la semaine ! Mais l'heure du retour du peuple à Dieu semble encore lointaine.

De mon presbytère, en regardant à gauche, mes yeux aperçoivent le cimetière, et aujourd'hui c'est avec une mélancolie étrange. Grandes pierres blanches, croix dressées et rigides, couronnes éparses, tout cela m'apparaît revêtu d'une immobilité inexorable, d'un aspect de ruine sans retour, et comme hors du temps, et j'en frémis. Pour arriver à cette fin, quelle folie que tant de poursuites de la vanité, de l'envie et de la volupté ! Pourquoi tant d'angoisses, de tumulte, de sang ? Là sont les grandes leçons de détachement, de résignation et de pudeur. Un cimetière est comme un champ de bataille au soir du carnage. Allez-y, pour comprendre combien il importe peu de descendre d'un théâtre, d'un palais, d'un char triomphal... La plus sage est la vie solitaire, qui, jetant au siècle un suprême dédain, se consume dans la prière, la pénitence, l'oubli du temps, l'espérance des gloires éternelles. *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui.*

Cependant quel midi superbe ! Un soleil radieux l'éclaire ; tout est calme et silence. Le facteur n'est pas encore arrivé ; une telle attente donne la fièvre, avec quelque chose de ses délires. Je songe à l'état d'anxiété formidable où doivent être les hommes politiques, ceux de Berlin, autant que les nôtres. Une question de vie ou de mort va se résoudre dans une bataille. Ah ! que les ambitions humaines

ont parfois de rudes heures à traverser! Le ciel paraît chanceler et les horizons fuir, comme les vagues que l'Océan roule vers l'infini.

Comme je livre mon imagination au va-et-vient de mes pensées! Relirai-je jamais ces pages désordonnées, où le sentiment de la beauté des jours se mêle à l'angoisse d'une guerre gigantesque, aux perspectives de grands combats, aux menaces de déroutes immenses, avec leur cortège de scandales, de haines, de deuils inconsolables? Que Dieu prenne en pitié la France, ma chère France et aussi bien l'Allemagne, qui ne souffre pas moins! Quelle plaie sont les irréconciliables! Le peuple, avec son incorrigible crédulité, en est la victime éternelle.

Quel peu d'événements ici! J'ai été voir la famille L*** qui ne fait que traverser Saint-Prix et va gagner le nord de la France. Avec une jeune fille, on ne saurait fuir trop loin devant l'invasion. Un peintre en bâtiments est venu me raconter sa misère: trois petits enfants et pas de travail! Je l'ai secouru.

Jeudi 1er septembre.

Le Curé. — Beau matin, avec des brumes déjà qui annoncent l'automne. Le même calme, plein d'anxieuse attente, pèse sur la nature.

Le curé de Montlignon, après le déjeuner, m'a entraîné à Domont. Qu'il faisait chaud à traverser la forêt, tout inondée de silence et de soleil! Et penser que, du côté de l'Est, tout est ruine, désolation, incendie; que peut-être Strasbourg n'existe plus! Il paraît que, dans les villages par ici, on fait des rondes de

nuit. J'ai demandé à la sainte Vierge et à sainte Madeleine d'intercéder pour la France. Notre retour a été d'une fraîcheur délicieuse. Des sites admirables tiraient parfois mon esprit de ses préoccupations ; ces gorges, ces coteaux ombragés, ces sentiers sinueux me forçaient à m'étonner que tant de beauté fût mêlée à tant de deuil.

Mon compagnon, m'ayant retenu à Montlignon pour y partager son modeste repas, je suis rentré à mon presbytère par un ciel étoilé.

Vendredi 2 septembre.

Le Curé. — Le ciel est chargé, l'horizon perdu dans de longues bandes de vapeurs. Pourvu que la pluie ne vienne pas ajouter de nouvelles misères à celles dont souffrent déjà tant de milliers d'hommes !

Que sortira-t-il de ce sanglant chaos ? La cathédrale de Strasbourg n'a-t-elle pas déjà croulé ?

Ce soir, à sept heures, Chemin de la croix pour la cessation de la guerre.

Samedi 3 septembre.

Le Curé.— Un vent de tempête souffle de l'Ouest et chasse les nuages dans le ciel. La température est tiède et lourde ; une pluie épouvantable est tombée toute cette nuit. Pourvu que les campements militaires n'en aient pas trop souffert ! Quels pauvres abris que des tentes sous notre ciel du Nord !

Durant trois jours, me dit-on, une série d'engagements formidables a eu lieu, avec des chances diverses, entre Mac-Mahon et les Allemands. La frontière belge retentit du bruit de nos combats[1].

1. Les combats avaient cessé de ce côté. Le drame de

Dimanche 4 septembre.

Le Curé. — On était en assez grand nombre à la messe pour un village aussi dépeuplé... Mais quelles tragiques nouvelles nous arrivent! Mac-Mahon n'est plus à Sedan, des milliers de Français se sont rendus, l'Empereur est prisonnier, la République proclamée! Que d'épreuves! Quinze mille morts de notre côté et le triple du côté des Allemands! Tout cela est lamentable. Après les vêpres, je fuis vers la solitude, pour retrouver mes esprits.

Dans la soirée, je vais chez notre jeune instituteur, et je m'y entretiens de ces tristes événements.

Avant de me livrer au repos, je repasse les quelques mots que j'ai dits ce matin, et dont la conclusion était qu'il faut, comme le Christ au Calvaire, faire son devoir jusque dans l'agonie.

Lundi 5 septembre.

Le Curé.— Qu'elle était belle et calme la vallée, sous les effluves d'or d'un soleil splendide! Mais sa parure est destinée à disparaître dans quelques jours, piétinée par les chevaux, foulée par le pas des grandes armées, et ses tranquilles échos, éveillés en sursaut, répéteront des chants étrangers. Pleure, patrie infortunée, pleure tes péchés, la vraie cause de tes malheurs. Que les larmes de ton repentir te rendent le ciel propice! Commence aujourd'hui une nouvelle vie.

Mon esprit ne peut s'appliquer à rien, et reste sans

Sedan était accompli: le 1er septembre, la bataille; le 2, la capitulation. L'armée et cinq cents canons étaient livrés à l'ennemi.

défense contre ses tristesses. Aussi gagné-je Ermont, poussé par le besoin de mouvement et d'épancher mon âme; il y a dans cette paroisse un digne pasteur. Mon Dieu, vous seul savez engendrer le calme dans les cœurs !

Mardi 6 septembre.

Le Maire. — Départ de nos mobiles pour Pontoise[1]: Bridault, Cordier, Dantard, Gillequin. Je les accompagne jusqu'à leur rendez-vous. M. Lefèvre-Pontalis donne très familièrement le bras au nouveau sous-préfet, M. Vasserot, républicain, mais républicain à faire aimer la République.

Le Curé. — Le ciel est sombre, avec une température lourde. Pluies d'orage et coups de tonnerre, comme si des larmes entrecoupées de sanglots nous annonçaient les misères prochaines. Sedan s'est rendu avec une armée, et l'Empereur est à la discrétion de la Prusse ! La République aura à sa tête un comité composé de Jules Favre, Ferry, Gambetta, etc. Trochu reste gouverneur de Paris. Pauvre ville, comme tu vas payer douloureusement l'orgueil de ton luxe et les pièges que tu tendais à toutes les innocences !.. Encore le tonnerre ! Il retentit cruellement jusqu'au fond de mon âme.

Ce matin, à sept heures, j'ai dit la messe pour nos jeunes conscrits. Il ont le cœur serré. Puisse le

1. Le département de Seine-et Oise a fourni deux régiments de garde mobile (le 51e et le 60e), composés en somme de six bataillons. Le 3e bataillon, comprenant les hommes de l'arrondissement de Pontoise, — moins le canton de Marines, — fut convoqué à Pontoise.

malheur parfaire l'éducation religieuse qu'ils n'eurent pas complète sous le toit paternel !

Le soir a de beaux reflets de lune, dans un ciel diapré de nuages. J'admire l'aspect grandiose de cette solennité sombre, et je vais parmi ces pompes sévères, foulant je ne sais quoi de sec sous mes pas... Ce sont des feuilles de peuplier tombées sur le chemin... déjà !

Mercredi 7 septembre.

Le Curé. — Fête de saint Clodoald de France, et jour anniversaire de ma naissance (1816). Qu'ai-je fait de ces cinquante-quatre ans ? Combien d'heures perdues pour la prière, la pénitence et le travail ! O jours à jamais passés, quels fruits m'avez-vous laissés pour l'éternité ?

Je viens de rendre à la terre une pauvre octogénaire, décédée hier, à quatre heures du matin. Le nombre des assistants était petit à son convoi ; mais les cœurs sont si navrés de plus grands malheurs ! Nous ne sommes rien et nous ne durons guère. Comme est faible le sillon que nous laissons derrière nous ! Si faible qu'un anniversaire n'a pour ainsi dire point de sens ni de raison d'être.

Quatre heures : le ciel est sombre et la pluie tombe avec violence. Malgré soi, on prête l'oreille ; le galop d'un cheval de uhlan ne commence-t-il pas à se faire entendre dans le lointain ? O pauvre être pusillanime, la pensée seule de cette approche émeut tes entrailles ! Ne vois-tu pas, mieux que jamais, que Dieu gouverne toutes choses ? La sagesse humaine eût-elle pu prévoir l'abîme ouvert sous nos pas, la

série d'embuscades où une main mystérieuse nous a fait tomber ?

Le cher confrère de Saint-Leu m'a fait une visite avec son neveu : je l'ai entendu. Lui aussi est triste et inquiet. Encore un peu, et l'émigration sera complète dans nos villages.

La nuit est venue. La soirée est fraîche, le ciel rasséréné, la lune brille sans tache, avec un cortège d'étoiles. On dirait qu'elle se prépare à saluer la Nativité de la sainte Vierge, et qu'elle va au-devant de l'Étoile mystique de la mer.

Jeudi 8 septembre.

Le Curé. — Le ciel reste à la tempête. Malgré moi, j'étais troublé ce matin au saint autel, plus ému de la crise du temps que vraiment recueilli devant le berceau de la Vierge bénie. Pardon, Mère de mon Sauveur !

On contiuue à fuir ; c'est une panique, un sauve-qui-peut[1]. La terreur est dans les âmes ; on tenait à la terre par tant de fibres ! Et toutes se brisent, et l'on fuit sans savoir où l'on va. Mon Dieu, faites que je ne tienne à rien ! On a besoin de si peu pour vivre, et pour mourir on est toujours assez riche.

Vendredi 9 septembre.

Le Maire. — Le général du génie Tripier con-

1. « Des paysans, affolés par les récits des journaux, se sauvaient avec leurs bestiaux et leurs voitures chargées de mobilier... Dans le rayon des forts, le gouvernement faisait rentrer à Paris tous les habitants de la banlieue et détruisait par le feu les bâtiments qui gênaient la défense et les approvisionnements qui seraient tombés entre les mains de l'ennemi. » G. Desjardins, *loc. cit.*, p. 7.

voque les maires des communes avoisinant la forêt de Montmorency chez M. Revel, architecte, dans la jolie maison à cariatides qui est près de la station d'Ermont. On s'y entendra sur la mise en état de défense de la forêt, par un système de fossés et de barricades qui devront être exécutés dans les quarante-huit heures, et le pays sera occupé sous peu de jours par dix mille francs-tireurs.

Les tranchées ont été exécutées; mais les francs-tireurs ne sont point venus[1].

Le Curé. — La matinée est pluvieuse et le ciel des plus couverts. Dans quelle sombre expectative nous vivons ! J'en suis arrivé, puisqu'il faut un dénouement, à désirer l'approche de l'armée étrangère. L'appréhension est pire que le mal. Ce matin, à peine ai-je pu obtenir un servant pour ma messe. Ce soir, au Chemin de la croix, quelques pauvres effrayées, perdues dans le désert.

Samedi 10 septembre.

Le Maire. — Les travaux exécutés dans la forêt sous la direction de l'agent-voyer et du maire ont été payés par l'État. Saint-Prix a reçu 136 francs. Toutes les entrées de la forêt, chemins et sentiers, étaient fermées par un fossé de deux mètres de large et par une barricade de fagots, et, jusqu'à trente ou quarante

1. « On avait fortifié les gares et barricadé les forêts. Mais aucun défenseur ne vint se mettre derrière les retranchements. Des bataillons de francs-tireurs sortirent au dernier moment de Paris, longeant la Seine au Nord et à l'Est, sans prendre position dans le département.» G. Desjardins, *loc. cit.*, p. 8.

mètres, les plus gros arbres étaient abattus en travers du chemin.

La commune, en prévision de la disette, juge prudent de s'assurer un approvisionnement. Nous prenons livraison chez M. Liénard, boulanger, de vingt-deux sacs de farine, que nous faisons transporter furtivement dans la galerie souterraine du jardin de M. Gadala-Saint-André. Nous les cachons derrière dix sacs d'avoine, et Paul Cordier construit un mur à dix-neuf mètres de l'entrée, profondeur suffisante pour faire croire à l'extrémité de cette voûte. Le bon M. Bousquet, ancien officier d'Afrique, se tenait, pendant l'opération, à quelques pas de là en vedette, un revolver au poing, pour éloigner toute visite indiscrète.

Le Curé. — Journée douce et presque sereine. L'âme se sent envahie des rêves que l'automne évoque. Une pauvre veuve est venue me demander un secours pour envoyer sa fille au loin. Dans quel temps, Seigneur, vivons-nous !

Dimanche 11 septembre.

Le Maire. — Le maire de Montmorency, M. Rey de Foresta, me transmet une dépêche de la préfecture, portant : « Routes coupées et impraticables aux chevaux. »

Le Curé.— Le temps a été beau, et la lune brille, ce soir, splendide. Nul reflet dans le ciel du triste état de la France. Que dire sur Saint-Prix ? Des hommes errent désœuvrés dans des rues aux maisons fermées ; d'autres sont occupés à faire des tranchées dans la forêt et abattent des arbres, pour retarder

la marche de l'ennemi. Quelques personnes seulement, se rappelant la dignité du dimanche, ont entendu la messe basse. Dans l'après-midi, Chemin de la croix à la place des vêpres. Tel fut le jour, au spirituel et au temporel.

Oh ! que l'aspect de ce second dimanche de septembre restera terne dans mes souvenirs !

Lundi 12 septembre.

Le Maire. — On sent que l'ennemi approche. Chacun cache, enfouit ce qu'il a de précieux : les émigrants, leurs linges, leurs meubles ; ceux qui restent, leur argenterie, leurs valeurs. On entèrre les armes. Les archives de la mairie sont déposées dans un coffre-fort, à la sacristie, avec celles de la fabrique. M. le curé de Gesne me confie les vases sacrés et quelques ornements d'église, que nous enfermons dans un caveau adjoint à ma cave et se prolongeant sous la place de la Croix. Servin, mon maçon, mure avec soin ce caveau, presque plein déjà d'effets à moi et à d'autres.

Le Curé. — Le soleil n'a cessé de sourire à cette terre, où tout est verdure délicieuse et morne silence. Notre isolement s'achève. Plus d'omnibus pour le chemin de fer, plus de voitures pour Paris ; les routes sont coupées à partir de Saint-Denis. Sans doute, notre chemin du Nord le sera aussi bientôt. Alors nous resterons ici bloqués, et comme perdus dans un désert, sans défense aucune.

Je me suis un peu promené dans la forêt ; la marche n'est plus possible que dans les sentiers. Des francs-tireurs vont, paraît-il, y être mis en

vedette. La guerre est réellement horrible, avec son perpétuel qui-vive. A mon retour, j'ai visité un jeune garçon atteint de la petite vérole, pauvre être si abandonné qu'il serait plus heureux de quitter la terre. Une femme de Saint-Leu est venue me demander une messe pour son enfant. Que Dieu récompense sa foi !

Mon Dieu ! nous sommes entre vos mains. Comme je le sens, à cette heure où aucun secours humain, — oh ! non, absolument rien ! — ne nous protège plus, nous, un petit nombre d'oubliés dans une rangée de maisons vides.

Mardi 13 septembre.

LE MAIRE. — Je vais à Paris. Les chemins, et notamment la route de Saint-Denis à Pontoise sont couverts de familles qui fuient l'invasion, les unes s'éloignant, les autres se rapprochant de Paris : hommes, femmes, enfants, bestiaux, tous pêle-mêle, et comme allant au hasard et arrêtés, à chaque pas, par les arbres abattus au travers de la route.

Passant sur la place de la Concorde, je fais la queue pour approcher du pavillon de la ville de Strasbourg, qu'on a couvert de bouquets et de couronnes. J'ajoute ma signature au bas d'une adresse de félicitations au général Uhrich, le héros du jour. Puis, de là, je me rends à l'avenue des Champs-Élysées, où j'assiste à la revue de 300.000 hommes, tant mobiles que gardes nationaux. Bientôt je vois arriver, en avant d'un nombreux état-major, le général Trochu, qui est vivement acclamé par ses mobiles Bretons, — tous beaux hommes, ma foi ! — Le général, à

demi penché sur le col de son cheval, paraît pensif et comme courbé sous le poids des pressentiments. Le défilé est splendide. Je rentre à Saint-Prix bien fatigué et l'âme triste.

Le Curé. — Le soleil est pâle, dans un ciel estompé. La teinte plombée de l'espace rend plus grave le silence de la vallée, car rien qui rappelle la vie ne s'y fait entendre, ni chants, ni cris, ni bruits de voitures. Aussi, quand l'écho d'une voix humaine arrive par hasard à l'oreille, on en est presque effrayé. Dans les champs, personne!

On dit qu'à partir de jeudi nul ne pourra plus entrer dans Paris, ni en sortir. Quand et comment aura lieu la crise suprême? L'étranger va-t-il s'attaquer sans retard à la gigantesque Lutèce? On en est arrivé à désirer la lutte, tant cet état d'expectative est devenu intolérable! Mon Dieu, adoucissez-en les horreurs!

Excursion à Saint-Leu, tout en lisant péniblement mon bréviaire avec des yeux malades. Le cher pasteur était absent. Au retour, je vois quelques particuliers occupés à vendanger; ils le font avec une sorte de consternation, et comme s'acquittant d'une tâche funèbre. Ce ne sont plus les joies, parfois grossières et cupides, des autres années. On se tait, on se demande tout bas si l'on jouira du fruit de ses labeurs. Hélas! si l'on travaillait pour Dieu, on n'aurait pas de ces craintes. Dieu est un maître qui ne se laisse ni vaincre ni détrôner.

Mercredi 14 septembre.

Le Maire. — On fortifie les stations de chemin

de fer. Celle d'Ermont est transformée en bastion, avec force meurtrières. On y établit un poste, gardé par les compagnies de sapeurs pompiers d'Ermont, d'Andilly, de Montlignon et de Saint-Prix, les frais étant à la charge des communes.

Le Curé. — Quelques visites de pasteur à mes paroissiens. Ma présence les réconforte tant soit peu. Que ne s'adressent-ils au Christ, le seul vrai consolateur !

De temps à autre, de fortes détonations annoncent qu'on fait sauter les ponts des rivières et des chemins de fer. On brûle aussi tout ce que l'adversaire pourrait utiliser, comme moyen de défense ou de protection. Hélas ! comme deux peuples se martyrisent, et comme cette guerre sera une page sombre dans les annales des nations ! Jamais on n'a vu plus d'acharnement, uni à des moyens de destruction plus formidables.

Les étoiles brillent. Je vais me coucher, tout en me demandant si quelque cavalier ne viendra pas me réveiller en sursaut. Seigneur, rappelez-vous que vous êtes notre seul gardien !

Jeudi 15 septembre.

Le Maire. — On dit que des uhlans sont au Bourget[1].

Le Curé. — Vent du Nord sec et frais, avec un ciel superbe. Je n'ai plus qu'un petit servant pour

1. La nouvelle est prématurée. Le 15 septembre, les Allemands lançaient une pointe de cavalerie de Tournan vers Corbeil. Le grand quartier général expédiait l'ordre réglant l'investissement de Paris.

ma messe. Le pauvre être, qu'il aura de mal à subvenir à ses besoins! Son sang semble voué au malheur. On parle d'égalité de conditions. Oh! non, le ciel a fait les parts trop inégales, au physique et au moral, pour que ce ne soit pas une chimère.

J'ai dirigé ma promenade, cet après-midi, vers Montlignon. Là aussi est le découragement, la peur, le désert. Chez le pasteur du lieu, j'ai rencontré celui de Domont. De quoi rêve-t-on, de quoi parle-t-on, si ce n'est de la guerre? Le retour sous le ciel du soir m'a rafraîchi. J'ai répondu, en rentrant, à Mme L***, qui m'avait écrit du Tréport.

Vendredi 16 septembre.

Le Maire. — Notre ami L. R*** arrive à Saint-Prix, croyant y trouver sa mère, qui est partie depuis huit jours pour Boulogne. Il veut retourner à Paris, pour revenir ici dimanche; je le conduis à la station. Deux trains, déjà, ont manqué. Le chef de gare envoie dépêches sur dépêches. Enfin on lui répond que le train de cinq heures de Paris ne partira pas, qu'il peut rendre l'argent aux voyageurs, et que lui et ses employés n'ont qu'à quitter la gare et à rentrer à Paris.

A ce signal de sauve-qui-peut, qui ferait croire que les uhlans sont en vue, les cent et quelques voyageurs qui sont là depuis deux heures, — entre autres mon cher collègue d'Ermont et l'agent-voyer de Montmorency, — se décident à partir à pied et à suivre la voie jusqu'à Saint-Denis, ne sachant trop si on les laissera passer à Enghien.

En revenant, je rencontre le jardinier de la Maison-

Rouge[1], qui a pu sortir de Paris, et m'assure qu'à partir de six heures on n'y entrera plus. Plus loin, je rencontre le pauvre Jacques V., de Saint-Leu, qui part, son fusil sur l'épaule, pour s'engager dans les pompiers de Paris. L'émigration continue. L'instituteur, le marchand de tabac et tant d'autres partent[2].

Le Curé. — Comme les jours précédents, malgré un ciel magnifique, ma tête est rebelle à toute espèce de travail. Je vais visiter un malade, puis je descends au Gros-Noyer, où le moulin seul est habité.

On continue à miner et à faire sauter les ponts, et à brûler les meules de blé. Une lueur puissante et sinistre illuminait ce soir toute la campagne, et jetait des clartés jusqu'au ciel. Le foyer, superbe, était l'incendie de piles de bois qu'un marchand d'Enghien avait négligé d'enlever.

Samedi 17 septembre.

Le Maire. — Arrivée à Montlignon de 2,000 Allemands : fantassins, hussards et artilleurs, avec huit pièces de canons, venant de Sedan[3]. Le maire, M. Anatole Monneau, a été obligé d'envoyer tous les

1. Propriété appartenant alors à M. Taigny, aujourd'hui à M. Jules Dietz.

2. Le 16 septembre, le gros de l'ennemi forma un demi-cercle passant par Corbeil, Brie-Comte-Robert, Meaux, Dammartin et Beaumont-sur-Oise. Les Allemands passent la Seine à Corbeil.

3. Le 17, l'armée de la Meuse lançait une division de cavalerie de Beaumont-sur-Oise à Pontoise. Une autre poussait jusqu'au Bourget, en tiraillant avec quelques troupes répandues dans les villages situés entre Gonesse et Saint-Denis. Écouen était occupé.

La IIIe armée allemande avait un engagement peu im-

habitants, — il n'en reste plus guère, — pour détruire la grande barricade du pont d'Enghien[1].

Le Curé. — La plaine est magnifique, avec ses lointains vaporeux; douloureuse beauté pour des cœurs serrés par les plus sombres appréhensions. Ces sites verdoyants, ces coteaux ombreux, ces vallées fécondes, ces demeures superbes, ces parcs enchanteurs ne sont-ils pas à la veille d'être dévastés et inondés de sang?

Je gagne la forêt; quelle solitude! Un carrier au travail est la seule rencontre qui m'ait rappelé qu'il y avait d'autres êtres vivants que moi en ces lieux. Le château de Courcy[2] est dans l'abandon. Que de vicissitudes depuis le jour où j'en bénissais la première pierre! Quand le finira-t-on? Le caveau où repose celle qui devait être la châtelaine a été achevé le premier. Elle n'habitera pas la demeure qu'elle eût ornée par sa vertu comme par son bonheur.

Des uhlans se sont présentés à Montlignon. Demain, sans doute, ce sera notre tour. Comment nous en tirerons-nous avec les troupes qui les suivent, et quel sera notre sort dans un siège de Paris? O Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, jetez sur nous,

portant à Montmesly avec une division du corps de Vinoy. Les Parisiens entendirent pour la première fois le canon de l'ennemi. La plus grande partie de la IIIe armée passa la Seine à Villeneuve-Saint-Georges et à Melun.

1. Un petit pont situé sur la route de Montlignon à Moisselles, à la hauteur du château de la Chasse.

2. M. Alfred de Courcy, administrateur de la Cie d'Assurances générales, et que j'ai déjà eu l'occasion de citer comme écrivain, avait commencé de faire bâtir, dans la forêt, le château auquel il a donné le nom de « Boiscorbon ».

comme du haut du Calvaire, un regard de compassion! Pays catholique, nous avons encore parmi nous d'admirables âmes. Pour la Prusse aussi, l'épreuve est grande. Combien de ses enfants ne reverront plus la patrie! Combien, en mourant, auront la douloureuse image du vide qu'ils laisseront sous le toit où leur vie devrait paisiblement finir!

Dimanche 18 septembre.

Le Curé. — Journée calme et grise, en harmonie avec l'atmosphère taciturne où nous sommes plongés. Nous avons célébré dans une messe silencieuse la fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Rien n'a bougé, rien n'a paru; aucune nouvelle. Le cœur ne bat-il pas aussi à nos adversaires, quoique, de notre côté, il n'y ait peut-être plus une armée à opposer à l'océan qui se déchaîne autour de Paris?

Après le Chemin de la croix, promenade dans le parc de M. Double[1]. Mon Dieu, que peu de jours suffisent pour donner à un domaine superbe apparence de délabrement! Serres, allées, tout est vide, abandonné à soi-même. Pas un être dans ce lieu délaissé. Comme la nature a vite ressaisi son empire! Là aussi est l'impression de la déroute.

J'ai dîné chez mon cher maire. Les conversations sont, comme les cœurs, ballottées de la crainte à l'espérance[2].

1. M. Léopold Double, ancien officier d'artillerie, bibliophile et collectionneur, possesseur du plus beau domaine de Saint-Prix.

2. Le 18, à midi, les masses de la cavalerie allemande commencent à défiler sur le pont de Pontoise. Elles gagnent Poissy, où elles coupent la ligne de Paris à Rouen.

Lundi 19 septembre.

Le Maire. — Je descends à Montlignon. J'assiste au départ de troupes allemandes. En quelques minutes, tous les soldats sont à l'appel, le sac au dos. Ils paraissent privés de tabac ; quelques-uns me demandent des cigarettes.

Les maisons, presque toutes abandonnées, ont été ravagées et sont restées fenêtres et portes toutes grandes ouvertes. Nous visitons, avec le curé de Montlignon et le médecin, M. Glæzel, la maison de M. Championnière. Tout est bouleversé, les glaces brisées, les tiroirs vidés, les portes effondrées ; la cave, qui était très bien garnie, est jonchée de bouteilles vides ou cassées. Des soldats maraudeurs sont venus jusqu'aux maisons de Dantard et ont volé des lapins.

Nous continuons, à Saint-Prix, à dissimuler les armes et les objets précieux. Je cache mes fusils dans les terriers du parc, mes sabres dans le plafond de l'écurie, des sacs de poudre et de plomb dans les branches d'un lierre. A la mairie, je fais enfermer les fusils dans une caisse, qu'on enterre assez profondément dans le jardin de l'école. J'ai quelques valeurs, que je place dans une boîte ; puis je creuse un trou dans le mur de ma serre, j'y introduis mon trésor, et je rebouche l'entrée avec du plâtre sali.

Un poste a été établi en face de la mairie, et l'on

Les différents corps de la IVe armée se rapprochent rapidement de Paris, et bivouaquent au Mesnil-Amelot, à Thieux et à Clayes.

Sur la rive gauche de la Seine, les Allemands se dirigent sur Versailles, partie par Ablon, Wissous et Massy, partie par Longjumeau, Palaiseau et Saclay.

fait de fréquentes patrouilles de nuit. Nous ramassons des gens sans domicile, qui passent la nuit au corps de garde, et nous remercient en partant.

On dit que les voitures entrent encore dans Paris, mais seulement de six heures du matin à six heures du soir.

Le Curé. — La journée est superbe avec son ciel pur et l'éclat de son soleil. Nous voilà donc envahis par l'étranger! Il bivouaque, dit-on, à Pontoise, à Beaumont, à Montmorency. Toute la journée, le bruit sourd et lointain du canon a retenti, par intervalles[1].

Je me suis occupé à recopier les comptes de la fabrique.

Mardi 20 septembre.

Le Maire. — On dit que Jules Favre est allé à Ferrières, et qu'il a eu auprès de M. de Bismarck un insuccès complet.

Notre jeune L***, nouvellement marié, brûlant du désir de revoir sa jeune épouse, réfugiée à Paris, profita de la faculté qu'on avait encore d'y entrer. Mais c'est une circonstance où l'on s'oublie. Quand il voulut revenir, le pont était levé. Le voilà parmi les assiégés !

Vers minuit, nous étions cinq à six, faisant cercle

1. C'est le canon du triste combat de Châtillon. Nous échouons dans la tentative faite pour conserver les hauteurs du sud de Paris, et pour interrompre la marche des Allemands sur Versailles.

Le même jour, les uhlans passent la Seine à Triel. Dans notre région, le général d'Alvensleben Ier aborde Montmagny, Villetaneuse et Pierrefitte Le général de Pape entre dans Stains.

tristement devant la cheminée du poste qui est établi dans la maison d'Anfroy, vis-à-vis de la mairie. Nous nous reposions, pendant que les autres faisaient leur tour de patrouille dans le village. Pour passer le temps, nous fîmes le recensement des habitants de Saint-Prix demeurés dans leurs foyers. Nous sommes réduits à 145 : 70 hommes, 55 femmes et 20 enfants. C'est à peu près le quart de la population ordinaire[1].

Le Curé. — Dans quel calme et quelle solitude j'ai dit la sainte messe! Je percevais faiblement l'écho d'un canon lointain. Rien de nouveau à Saint-Prix; mais des soldats sont arrivés à Montlignon. Les maisons habitées ont été respectées; il n'en a pas été de même des autres, paraît-il, et c'était la presque totalité. Heureusement notre boulanger est resté à son poste ; il a pu fournir cinquante pains à cette commune. Probablement demain, nous serons envahis à notre tour.

Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. C'est bien vous, Seigneur, qui déclarez la guerre, réglez la paix, inspirez le courage. On compte sur sa renommée, sur ses engins de guerre, sur sa valeur, et tout fléchit sous le poids des circonstances les

1. Le 20 septembre, l'envahissement de Paris est complet. Le cercle de fer s'est fermé à Versailles. Là, s'établit le quartier-général de la IIIe armée, qui a pour chef le prince royal de Prusse. La IVe armée campe au Nord et à l'Est de Paris. Le prince royal de Saxe, qui la commande, installe son quartier général d'abord au Tremblay, puis, un peu plus tard, à Margency, où il habite le château de M. Davillier. Le 4e corps prussien l'entoure. La garde prussienne est à Gonesse; sa cavalerie détache une brigade à Argenteuil.

plus fortuites en apparence. Où sont nos souvenirs de gloire, nos armées, les généraux qui devaient les conduire à la victoire ? Est-ce de misérables contretemps qui les ont plongés dans la nuit ?

Mercredi 21 septembre.

Le Curé. — Toujours le même calme et la même attente, ou plutôt la même consternation. La promenade ne m'a pas reposé ; tout m'a semblé mort. Ces arbres, ces sentiers, ce soleil filtrant à travers la feuillée éclaircie par les premiers souffles de l'automne, rien n'a pu délivrer mon âme de son fardeau. Tout me pèse ou m'importune : solitude, silence, pureté du ciel, majesté du soir et aussi bien l'écho de la parole humaine, du cri des enfants, de l'aboiement lointain des chiens. Quelle humiliation ! On serait presque tenté de reprocher à la beauté des jours d'insulter à notre tristesse.

Mais voilà qu'il est plus de cinq heures. Tout semble présager que la visite de l'étranger n'est pas encore pour aujourd'hui.

Jeudi 22 septembre.

Le Curé. — Après le brouillard du matin, le ciel se retrouve admirable. Ma vie me fait songer à celle des missionnaires parmi les peuples persécuteurs. Une perpétuelle alarme ne finit-elle pas par abolir le saint ministère ? Mais non, avec le secours de la grâce, elle doit être plutôt un stimulant, qui sanctifie et centuple l'effort des hommes de Dieu.

Je suis descendu à Montlignon, et j'ai vu pour la première fois quelques Allemands. J'ai visité deux

maisons bourgeoises, à cette heure ouvertes à tout venant. O justice divine, comme tu mets sous les pieds de l'étranger le luxe raffiné de cette civilisation dont nous étions si fiers ! Ce spectacle m'a fait monter un frisson au cœur et apercevoir l'équitable main du Seigneur.

L'inquiétude dévore tous les instants, sans permettre à notre esprit de s'occuper d'aucune autre chose que d'elle-même. Et pourtant la soirée est douce, avec toutes ses étoiles.

Vendredi, 23 septembre.

Le Maire. — On dit que des gens de Marly-la-Ville ont attaqué un convoi, qu'ils ont pris les chariots, et que plusieurs soldats ont été tués.

Le Curé. — Par le chaud soleil de midi, on entend le canon d'une façon presque continue[1]. Que se passe-t-il au fort de la Briche ? Quel bruit sinistre ! Vers trois heures, je vais essayer de demander un asile à notre forêt et un peu de repos à ses silences. C'est l'abandon du désert ; mais le grondement de la canonnade semble s'y accentuer et retentir avec des sons plus graves. Rien ne peut me distraire de son éloquence cruelle. Comment ne pas songer aux mères qui ne reverront plus leurs enfants ? France, Prusse, quelle affreuse épreuve vous subissez ! Vous sortirez de la lutte si meurtries que le vainqueur devra se montrer généreux et clément.

1. Ce jour-là, on se battit surtout au sud de Paris, pour reprendre le plateau de Villejuif. Il n'y eut que des diversions au Nord : une reconnaissance vers le Bourget, une sortie sur Pierrefitte.

Je reviens pour le Chemin de la croix. Quelques fidèles paroissiennes s'y sont rendues. Notre réunion emprunte aux circonstances un caractère poignant : « Vous avez entendu, leur dis-je, le canon tout le jour. Nous devons nos prières à ceux qui ne sont plus. »

Avec la nuit, le bruit cesse. Une vague nouvelle se répand que nos adversaires ont fait des pertes énormes. Énorme aussi doit être le nombre des blessures, des mutilations horribles. Qui les soignera ? Quels gémissements entendra cette nuit ! Quels regrets envoyés au pays par ceux qui se sentent mourir ! Que d'imprécations peut-être contre les chefs qui, dans les mains de la Providence, sont les instruments de cette guerre formidable !

Le vent est fort, ce soir. Néanmoins, le ciel est resté pur et riche d'étoiles. Je vais me livrer au repos et j'en ai l'âme presque effrayée, car quels ont été mes labeurs dans cette journée ? Qu'ai-je fait pendant que tant d'autres combattaient ?

Samedi 24 septembre.

Le Maire. — Un officier de hussards est venu réquisitionner tout ce qu'il pourrait trouver d'avoine.

Les hussards qui avaient envahi la maison Sommier (la Tour), il y a quelques jours, se sont retirés et ont été remplacés par des fantassins. Ceux-ci ont chassé à coups de fusil le jardinier, qui a heureusement échappé aux balles ; il est venu se réfugier à Saint-Prix, chez le jardinier du châlet de Goër[1].

A Montlignon, on fouille toutes les maisons, pour

1. Aujourd'hui la propriété de M. Rondeleux.

rechercher les armes à feu. Plusieurs habitants ont été arrêtés, étant soupçonnés d'espionnage.

Le Curé. — Le canon gronde dans le lointain, de temps à autre. A part une ou deux visites pour avoir des vivres, l'étranger ne s'est pas montré ici. La grande cité s'étale encore à l'horizon, superbe sous la pourpre du couchant. Quel sort lui réserve la Providence ? On dit que l'étranger est à la veille de fondre en masse sur elle, et de tenter de l'écraser sous les projectiles, tant l'attaque doit être pourvue de moyens gigantesques. Mon Dieu, pitié !

Je vais essayer de mettre par écrit une instruction dont j'ai tracé les principales lignes au crayon.

Dimanche 25 septembre.

Le Maire. — Dès six heures du matin, quatre cents Prussiens, partis de Montmorency en réquisition, se fourvoient à Saint-Prix et emmènent avec eux, pour les conduire jusqu'à Moisselles, Landry, le jardinier de la ferme, et Meunier, qui était descendu de chez lui pour les voir passer. La colonne, se trouvant arrêtée au chemin de Chauvry par la barricade, gagna la Grande-Montagne, où, empêchée d'avancer par une autre barricade, elle se fit un passage par le bois de M. Double. Chemin faisant, elle enfonça la porte de la tour à coups de hache.

En traversant le village, des pillards entraient dans les cours, et faisaient main basse sur tout ce qu'ils trouvaient : lapins, volailles, etc. Ils prirent vingt pains chez le boulanger et quelques-uns chez les particuliers. Le sol de la rue était jonché de têtes de poules et de pigeons.

En route, pendant une halte au sortir de Bouffémont, un des trois cavaliers détachés en éclaireurs reçoit une balle dans la cuisse. Aussitôt une battue est faite dans le bois. Le nommé Cottin, un carrier, trouvé nanti de poudre, est traîné sur la route, et, malgré les cris et les protestations de sa femme, malgré son innocence, il est fusillé en présence de Landry et de Meunier, son corps est jeté dans un fossé[1].

Pendant ce temps-là, un certain lieutenant Hoppe, resté avec vingt soldats au chemin de Montlignon, ordonne de faire apporter toutes les armes à feu, dans le délai d'une heure et demie, annonçant après cela des visites domiciliaires et menaçant tout détenteur de fusils ou pistolets d'être fusillé sur l'heure. Je remets, sur récépissé, à l'officier dix-huit fusils de pompiers, deux fusils de chasse et quelques sabres, qui sont brisés en notre présence.

L'officier, tenant toujours son revolver à la main, nous invite, M. Bour et moi, à l'accompagner dans ses visites. Mais, arrivé chez M. de Goër, ayant voulu traverser le réservoir du grenier, une planche céda, et il se trouva dans l'eau jusqu'aux genoux. M. Bour l'engagea à venir se sécher chez lui, ce qu'il accepta volontiers, renonçant à ses recherches. Puis il s'en

1. Cette scène tragique se passa au bord de la route de Chauvry à Béthemont. Un monument en consacre le souvenir. J'ai relevé cet acte dans les registres de l'état civil de Béthemont : « Nicolas-Joseph Cottin, carrier, âgé de trente-deux ans, né à Chauvry, décédé le 25 septembre 1870, à midi, au lieudit le Poirier-Rouget, territoire de Béthemont. »

M. Carlin reviendra plus loin sur cet événement ; j'en reparlerai moi-même à cette occasion.

fut rejoindre sa compagnie et attendit jusqu'au retour des fourrageurs, qui ne repassèrent qu'à dix heures du soir, ramenant treize vaches prises autour de la forêt et conduites par leurs propriétaires, qui devront en toucher le prix à Montmorency.

Sur notre prière, l'officier-commandant voulut bien laisser rentrer chez eux nos deux prisonniers, harassés de fatigue et encore tout épouvantés. Ils n'avaient mangé qu'un morceau de pain dans leur journée. Nos laitières, effrayées des perquisitions, cachent leurs vaches dans le bois, et les propriétaires de chevaux, partageant leur craintes, n'osent plus sortir avec leurs voitures.

Le Curé. — La journée est tiède et admirablement sereine. Voilà que, sur les neuf heures, Bastard, mon bedeau, annonce que des visites domiciliaires vont bientôt s'effectuer, pour rechercher s'il ne se trouve pas d'armes cachées. Qu'en ferions-nous, dans la position où nous sommes réduits, au milieu de nos villages dépeuplés ?

Quatre personnes à ma messe et un servant d'emprunt ! Il y avait sans doute, en la circonstance, un grave motif d'abstention. C'est égal, quand j'y songe, mon cœur se serre ; l'heure des tribulations n'est pas encore passée. Dans des temps plus heureux, j'eusse parlé de l'évangile de ce dimanche, qui nous rapporte la guérison de l'hydropique au jour du sabbat. Hélas ! il a fallu se taire et dire comme furtivement une messe basse.

Comment songer à faire à deux heures le Chemin de la croix ? Je me suis décidé à l'omettre. Le canon s'est peu fait entendre dans cette journée si

radieuse, et si inquiète, dirais-je, en prêtant des sentiments humains à la nature. Après l'alerte de ce matin, autre incident: des soldats sont entrés dans le châlet du garde de M. Double, pendant que d'autres forçaient la porte de la tour. Oh ! la guerre, quelle laideur! Dans les livres, il est possible qu'elle brille; vue de près, elle n'est que désordre et horreur. Elle éveille dans le cœur de l'homme des sentiments sauvages, dont il n'eût pas soupçonné l'existence: il s'en effrayerait, s'il en pouvait analyser la barbarie.

J'ai dîné chez mon cher maire, avec son adjoint. La guerre, la guerre, c'est tout l'entretien. Je rentre. Adieu, belle journée, beau soir, douce température, ciel limpide et sablé d'étoiles! Vos tiédeurs et vos beautés sont, par la faute des hommes, sans effet sur nos cœurs anxieux.

Lundi 26 septembre.

Le Maire. — L'émigration n'a plus laissé à Saint-Prix que 52 hommes, 36 femmes et 18 enfants: en tout, 106 personnes.

Par ordre d'un officier, et sous menace d'envoyer un bataillon occuper le village, toutes les tranchées coupant les routes de la forêt sont rebouchées en vingt-quatre heures. Chaque jour, les médecins de l'ambulance de Montlignon viennent s'approvisionner ici, avec des formes du reste polies. Ils payent largement. Les soldats, privés de tabac, convoitent nos cigarettes.

Le Curé. — Quel beau matin! Quel grand calme! Pourrait-on se croire investi par l'étranger et à la

veille d'être témoin et victime peut-être des événements les plus extraordinaires ! Mais peu de chose est un homme, peu de chose est une armée; une trahison, une erreur la dissipe, comme fond la neige au premier souffle du printemps.

L'aspect de Montlignon est toujours aussi lamentable. Hélas! on ne rêvait que la terre, et voilà qu'elle ne nous offre que destructions, abandons, appréhensions de l'avenir. Je reviens ici pour voir des cavaliers mettre à contribution mon pauvre village. Je rentre à mon presbytère le cœur triste, trop triste peut-être.

Les circonstances ont donné une solennité plus grave à l'enterrement de E. M***. Il était venu de Bessancourt se réfugier à Saint-Prix, chez son père ; il a pris la petite vérole. Je l'avais visité hier; il avait reçu et baisé avec foi un chapelet que je lui avais offert ; je comptais bien le revoir et le ramener à Dieu. Sur les deux heures, ce matin, il s'éteignait. Oh! espérons dans le ciel, où il n'y aura plus de guerres, ni de séparations, où le cœur se reposera. La terre n'est qu'amertume. Heureux qui la quitte jeune, ou plutôt heureux qui la parcourt en courageux chrétien, en pèlerin laborieux!

Mardi 27 septembre.

Le Maire. — Un officier vient annoncer que la circulation est libre jusqu'aux avant-postes allemands, et qu'à l'avenir, il n'y aura plus de réquisitions forcées, toutes marchandises devant être payées. Et... ce matin, un hussard a parcouru le village, le revolver au poing, enlevant avoine et poulets sans payer.

Le Curé. — Même magnificence du ciel et même éclat d'un chaud soleil. Les visites des soldats étrangers continuent. Il faut voir de près les maux de la guerre, ses humiliations, ses déprédations, ses angoisses, pour s'en faire une juste idée, et comprendre comment Dieu a rangé ce fléau parmi les menaces de la justice éternelle.

Je ne puis travailler. Impossible d'écrire autre chose que ce journal, et ce n'est vraiment rien. Mon esprit ne trouve, ni au dehors ni au dedans de lui-même, aucun sujet où se prendre ; j'éprouve quelque chose de l'agonie du mont des Oliviers. Que ne sais-je tourner en plaintes sublimes l'angoisse de ma patrie! L'avenir s'efface dans les vapeurs d'un sanglant horizon. O sol si cher et si beau, et livré aujourd'hui à de si effroyables hasards!

De vagues bruits d'arrangement circulent. La position de l'étranger devant Paris ne devient-elle pas critique, si loin de son pays, si difficile à ravitailler, sans fourrages pour nourrir une cavalerie énorme? Une heure terrible peut sonner pour lui et l'exposer à de formidables désastres.

J'ai parcouru ce soir le chemin de Saint-Leu. Pas une lumière dans la plaine ; tout y est silence, tel qu'il règne sans doute parmi les ruines qui jonchent le sol de l'Orient. Paris lui-même ne jette aucun reflet au ciel étoilé. Vers l'Est seulement, la ligne d'horizon est rougie d'une lueur sinistre : un incendie, sans doute.

Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. On vous a abandonné, Seigneur; il est juste que nous le soyons à notre tour et tournés en dérision, nous

qui n'avions à la bouche que notre belle France. Capitale orgueilleuse, que les âmes saintes que tu renfermes prient pour toi avec ferveur! Je m'efforcerai d'être humble pour moi-même, humble pour mon cher pays, afin que Dieu tire sa gloire de notre abaissement.

Mercredi 28 septembre.

Le Maire. — Aujourd'hui, l'ambulance demande un mouton et vingt-quatre pains, puis de l'avoine, qu'elle paye en bons.

On vient enlever le foin de M. Double contre reçu. Quatre soldats, conduisant la dernière voiture dans l'après-midi, la laissent au châlet Lamy [1], escaladent le mur de la Maison-Rouge, maltraitent les jardiniers, pénètrent dans la maison même, en cassant des carreaux, montent et brisent quelques meubles du salon. En ce moment, j'arrive avec Manuel et Jolivet. Pendant que mes compagnons entrent par la porte, un des Prussiens saute par la fenêtre, et, se trouvant en face de moi, tire à moitié son sabre, qu'il rengaîne après m'avoir reconnu. Un des autres, croyant son camarade inquiété, accourt en brandissant son sabre. Je vais au-devant de lui; il me reconnaît, remet son arme au fourreau et me tend la main. Mais le premier, plus aviné, continue sa course et se précipite, pistolet au poing, vers le jardinier en criant : *Wein ! Wein !* Le jardinier lui donne deux bouteilles; il casse le goulot de l'une d'elles avec son pistolet, boit une gorgée et m'offre la bouteille, pour faire comme lui. Je la passe à un autre. Alors il me

1. Aujourd'hui la propriété de Mme Léopold Pannier.

prend la main, pour me faire comprendre que c'est le jardinier qui les a irrités en leur refusant à boire. Puis les compagnons se rejoignent et tous les quatre partent avec leur voiture, laissant tout le monde assez ému.

Le Curé. — La beauté du ciel est implacable, comme le sort que nous subissons. Est-il possible que les pompes de la nature recouvrent tant de tristes anxiétés ? Hier, paraît-il, le Gros-Noyer a souffert de nouvelles avanies. Voilà le moulin abandonné à son tour.

Nous sommes toujours sans nouvelles, bloqués sur notre hauteur en vue de Paris, comme dans une île déserte. Quel vide ! On souffre d'un besoin d'espérance prolongé et profond, qui hébète l'âme. On voudrait savoir ce que l'on peut attendre, et s'il y a quelque issue à cette passe douloureuse. Les réprouvés n'ont-ils pas ce désir, eux qui ne verront jamais l'éclat enivrant du séjour de paix !

Il est cinq heures ; le soleil s'avance d'une allure grandiose vers son couchant et dore de reflets plus doux notre vallée et tant de riches bourgades aujourd'hui dans l'abandon. Je songe à l'évangile du dix-huitième dimanche après la Pentecôte, et je compare l'ignorance humble à la science superbe. Dieu accorde souvent aux plus petits des lumières que le savant orgueilleux n'entreverra jamais. Regardez ces savants de l'évangile ; ils condamnent les paroles que le Christ adresse aux paralytiques, et, quand un nouveau prodige devrait enfin leur faire comprendre qu'il a le droit de délier les consciences, celui qui commande à la nature, ils ne voient rien, ils ne sont pas dignes de

rien voir. Mais le peuple des humbles est saisi de crainte et rend gloire à Dieu.

J'entends raconter qu'on a été encore prendre du foin chez M. Double, et malheureusement, parmi les soldats envoyés pour cette besogne, il en est chez qui la passion du pillage a été plus forte que le respect de la discipline. Avant que le sort des armes soit fixé, on nous traite en peuple conquis. Notre cher maire se débat de son mieux; ce désarroi le surexcite. Nous avons passé la soirée ensemble et vu un bolide d'un éclat merveilleux.

Jeudi 29 septembre.

Le Maire. — Un lieutenant vient dès le matin pour faire charger encore une voiture de foin. Nous lui faisons un rapport sur l'affaire de la veille. Il en prend note, va lui-même constater les dégâts commis, et promet bonne justice.

La sécurité renaît tant soit peu. Le garde champêtre et Paul Cordier entreprennent les vendanges de quelques-uns de nos absents. Ils emploient vingt vendangeurs pendant trois jours, et rentrent en cave environ soixante dix pièces de vin et vingt pièces de cidre. Nos marchands renouvellent sans difficulté leurs approvisionnements et réalisent, je crois, de bons profits.

Le Curé. — Toujours même splendeur du ciel. J'ai aperçu quelques personnes dans le doux recueillement de la messe. Après Dieu, que le prince de la milice céleste et les saints anges en soient loués, dans ce jour où toute la catholicité les invoque dans une manière particulière!

Je me suis oublié en lisant l'histoire de sainte Hildegarde par l'abbé Renard, prêtre de la maison de Notre-Dame-de-Mont-Sion, mon ancien condisciple. Je reste charmé et embaumé. Oh! combien la sainteté est belle! Quand Dieu inonde un cœur de ses grâces privilégiées, pour qu'il donne aux hommes une preuve nouvelle de la sainteté de l'Église, comme le récit de telles merveilles émeut le chrétien capable de les comprendre, et l'enflamme du désir d'être saint lui-même !

Le canon a tonné ce matin et on a entendu, paraît-il, le bruit d'une fusillade lointaine[1]. Puis tout s'est apaisé dans un beau ciel. Mais le soleil m'apparaît comme à travers le soupirail d'un cachot : il semble ne sourire aux condamnés que pour leur rendre plus sensibles les adieux prochains qu'ils devront faire à la vie. Au milieu de tant de préoccupations, il me faut donner ma leçon au jeune H***. Pauvre enfant, il se souviendra des commencements du latin!

Comme je me sentais seul en gagnant Taverny par ma forêt! J'allais, mal défendu contre les éblouissements d'un soleil anormal, par des arbres dont les ardeurs de l'été et l'approche de l'automne ont éclairci l'ombrage. En des temps plus heureux, ce grand calme, cette pompe de la nature au déclin des beaux jours m'eussent charmé. Mais la France pleure, et un si petit nombre de ses enfants pleurent les larmes de la pénitence! Le jeune pasteur du lieu voit l'avenir bien sombre. Pourquoi se décourager?

1. « Engagement très vif de mousqueterie en avant de Saint-Denis. » *Lettre-journal de Paris*, n° III (complémentaire).

Le Maître des royaumes en donne la possession à qui bon lui semble.

Je suis rentré à six heures. Le temps fuit, malgré toutes les amertumes. L'étranger n'est-il pas émerveillé de l'éclat de notre ciel pendant le jour et de la sérénité solennelle des nuits? Mais comment s'arrêter à ces spectacles, quand tout peut changer au premier jour?

Vendredi 30 septembre.

LE MAIRE. — On est venu enlever le reste du foin de M. Double. L'officier a donné un bon. Les soldats se sont conduits convenablement. Ils mangeaient un morceau de pain et de la viande crue, on leur a donné quelques bouteilles de vin. Le lieutenant offre du tabac à qui en veut ; notre buraliste est parti, ayant caché tabac et cigares.

Un poste s'établit au château de la Chasse[1], que le garde a abandonné.

Un attaché aux cantines vient chercher du pain et annonce que la compagnie d'infanterie qui est à Andilly doit venir, ce soir même, s'installer à Saint-Prix. Grande frayeur, mais personne ne paraît.

Un régiment passe à Montlignon, avec un matériel de ponts de bateaux, se rendant à l'Isle-Adam. Un autre régiment se dirige vers Herblay.

Pendant que j'étais à Montlignon, j'ai entendu une musique prussienne qui jouait dans le parc de M. Le Roux, et continuait de jouer, la nuit tombée.

Pauvre village! toutes les portes sont béantes;

1. Château du moyen âge ruiné, servant de logis à un garde et de but de promenade dans la forêt de Montmorency.

pas une lumière dans les maisons; pas une âme dans les rues. Silence lugubre! Une sentinelle près de la maison Henri me fait signe de passer au large. Et seul, dans les ténèbres, dans le silence interrompu de temps à autre par un coup de feu lointain, je revenais assailli d'idées mélancoliques. Je pensais à nos bons voisins, dispersés sur toutes les routes de France, les uns sans but, les autres sans ressources suffisantes, me disant : « Où sont-ils? Quand les reverrons-nous? Ont-ils un gîte? Oh! combien, peut-être, voudraient déjà revoir leur clocher! »

Le Curé. — Le vent a tourné au Nord-Est et souffle impétueux ce matin, chassant les nues, qui semblent fuir comme de faibles peuplades devant un ennemi redoutable. Et les horizons se fondent vaguement dans une brume qu'argentent à peine les rayons d'un soleil incertain. Ce n'est plus le calme d'hier ni la splendeur écrasante d'un ciel magnifique, mais une atmosphère plus en harmonie avec la guerre dont nous subissons les navrantes surprises et les accablantes disproportions, avec les sourdes détonations que je crois entendre[1]. Que se passe-t-il? L'audace française force-t-elle l'étranger à en venir aux mains, ou celui-ci se hâte-t-il d'attaquer, craignant les dangereuses éventualités d'un trop long délai? Dans quelle énervante incertitude nos jours languissent! Saint Jérôme, donnez-moi, lorsque je

1. C'était le jour du combat de Chevilly, un échec qui nous coûta 2,000 hommes et la perte du général Guilhem.
Une forte reconnaissance eut lieu en même temps du côté de Bondy.

vais monter tout à l'heure à l'autel, un peu de cette ferveur brûlante que vous y portiez, en offrant les saints mystères...

Elle a été offerte, la victime céleste, dans mon humble village, tandis que le bruit du canon grondait sourdement sous les voûtes de l'église. Ah ! quand l'entendrons-nous retentir en signal de reconnaissance, après la fin des maux de la patrie ! Le divin sacrifice de nos autels, combien de prêtres l'ont offert comme moi, dans notre chère France ! C'est dire combien d'anges intercèdent pour sa cause, unie à celle de la sainte Église catholique, qui pourrait ressentir un si rude coup de notre défaite.

Le temps étant devenu superbe, j'ai poussé jusqu'à Bessancourt ; le pasteur était absent. Point de tabac dans le bureau, qui paraissait dévasté. C'est le désert partout, et la main de Dieu pesante et visible. Au retour, la canonnade se faisait entendre distinctement, avec des accents terribles. Ma marche en était émue, dans ma solitude profonde.

Le soir, j'osais à peine tinter le Chemin de la croix, de peur d'inquiéter l'étranger. Mais il n'a pas paru s'émouvoir de l'interruption du silence par quelques faibles sons jetés à l'espace.

Samedi 1er octobre.

Le Maire. — On entend depuis deux jours une grande fusillade et force coups de canon dans la direction d'Enghien[1]. On nous affirme que les Prus-

1. En avant des forts du Nord-Est, il y eut plusieurs re-

siens sont inquiets de ne pas voir arriver leurs fameuses batteries de siège, avec 10,000 hommes, dont on n'a aucune nouvelle. Les francs-tireurs ayant arrêté un convoi près de l'Isle-Adam, les Prussiens envoient des troupes pour les cerner et mettre le feu à quelques maisons de Parmain.

Le Curé. — Matinée superbe, troublée par quelques coups de canon. Voilà plus de deux mois que la guerre est déclarée; que d'épreuves déjà subies! Heureusement, Seigneur, nous savons qu'elles ne dépasseront pas nos forces. Aujourd'hui, l'Église célèbre la fête de saint Remi, qui fit couler l'eau régénératrice du baptême sur le front du premier roi chrétien. Demain, la fête de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire et en même temps celle des Saints-Anges. Qu'ils veillent sur tant d'êtres commis à leur garde et exposés aux périls des combats!

Mon jeune élève m'a peu satisfait, pauvre enfant demeuré aux mains d'un vieillard. Je voudrais le voir déjà au séminaire, où tout le soutiendrait; tandis qu'ici, avec la légèreté de son caractère, il ne sait pas se défendre. Hélas! je me plains de cet enfant; ne ferais-je pas mieux de me plaindre de moi-même, du manque d'énergie qu'aggravent les douleurs de mon cher pays?

J'ai fait, ce soir, quelques pas avec mon maire. Je rentre; la nuit est fraîche, la lune couchée.

Dimanche 2 octobre.

Le Maire. — Touilliet et Guyard vont à l'inten-

connaissances : de Noisy sur Bondy, par les Éclaireurs de la Seine; de Romainville sur Drancy et le chemin de fer de Soissons, par les Francs-tireurs des Lilas.

dance, à Soisy, pour toucher 1,250 francs, le prix de leurs foins, et ne rencontrent aucun obstacle. J'ai la visite de M. Rey de Foresta, le maire de Montmorency, et de M. Bourdin, qui viennent s'approvisionner. Je leur offre des rafraîchissements et un paquet de cigares, chose précieuse, car Montmorency est affreusement pillé. Mon pauvre collègue loge chez lui un général, qui ne lui laisse qu'un bien modeste réduit.

Des gens d'ici s'aventurent du côté de Sannois et d'Orgemont, pour tâcher d'apercevoir quelque mouvement des troupes françaises; mais tout se perd dans la fumée et la brume de Paris.

Le Curé. — Le matin est incomparable de pureté et d'éclat. J'ai dit devant quelques pauvres femmes une messe basse. Le reste de la population est aux vendanges, sans doute. L'étranger nous dit sans Dieu; s'il voit nos églises vides, il en tirera un pronostic de victoire. Et, cependant, nous valons mieux que ne le fait croire notre conduite publique. A côté d'un petit nombre de mauvais, combien ne sont que légers, ignorants, entraînés, et finissent par se rapprocher de Dieu! Oh! les bons, à l'heure propice, feront pencher le plateau de la miséricorde de notre côté.

J'écris par un reste de jour. Le soleil vient de disparaître derrière les coteaux de Pontoise; la lune brille déjà. Du côté de la grande cité, il semble que le ciel baigne ses bords dans l'Océan, et que le calme en descende sur des flots paisibles. Ce tableau ramène ma pensée vers les jours que j'ai passés au Tréport, devant la mer, m'enivrant de formes gran-

dioses et d'incommensurables étendues. La France, comme l'Océan, dormait alors dans une orgueilleuse quiétude. Elle ne se demandait pas si, du sein de son repos superbe, ne pouvait surgir une tempête qui la remuerait jusqu'en ses profondeurs, et ferait sombrer les riches navires qu'elle portait fièrement d'un pôle à l'autre.

J'ai dîné chez mon maire, avec le cher confrère de Saint-Leu. Puis nous avons été le reconduire, au milieu des mêmes aspects solennels du ciel et de la plaine. Que l'étranger doit trouver tout cela beau, grandiose, opulent! Mais, plus tard, que lui semblera-t-il de sa chaumière, sous son rude climat? Il ne rapportera pas assez d'or pour le dédommager de si longues épreuves. Que reste-t-il de la richesse d'une nation, à l'heure où l'on en partage les dépouilles?

Lundi 3 octobre.

LE MAIRE. — Canon et fusillade le matin[1]. L'ambulance voisine vient demander des lits de fer et des matelas. Nous lui livrons douze lits et douze matelas. On lui annonce deux cents blessés.

LE CURÉ. — La grande ville m'apparaît comme une ombre perdue dans la brume. Qu'est devenue la tourbe brillante et égoïste qui la remplissait? Est-elle touchée du sort de la patrie? A-t-elle cessé d'être sa propre idole? Elle doit singulièrement souffrir de la résistance et des privations que lui imposent les nobles cœurs pour qui le ciel de Dieu n'est pas un mirage, ni l'honneur de la patrie un préjugé. Mais, allons à l'église!

1. Reconnaissances sans importance.

Hélas! ai-je offert assez pieusement l'adorable victime? Le sacerdoce de Melchissédec n'était qu'une ombre du mien. Je suis au-dessous de cette ombre même, et ma misère me fait frémir.

On est venu aujourd'hui réquisitionner des lits de fer. Il y a eu un grand mouvement parmi les troupes étrangères. On commence à craindre la disette pour les cavaliers et pour leurs chevaux. Alors, quel désastre! Après ma leçon donnée, j'ai gagné la forêt, dont le canon n'a point troublé, à ce moment, le profond repos. Mais, chose inouïe, ma promenade a été écourtée par la rencontre que j'ai faite de deux groupes de passants. Je suis inexorable pour cela : il me faut la solitude complète.

Ce soir est imposant par le silence ; le ciel magnifique et la lune d'une pureté éclatante. Cependant Paris veille ; les feux électriques, dardés çà et là, à chaque instant, le prouvent assez. Pauvre cité, il semble que, pour prolonger ton angoisse, Dieu donne à l'étranger le soleil le plus splendide et les nuits les plus pures, et l'invite à s'attarder et à dire, en dépit des regrets de la patrie : « Comme tout est beau dans cette France! »

Mardi 4 octobre.

Le Maire.— Réquisitions de sucre, café, huile, etc. Officiers et soldats sont polis et parfois même affables. Deux soldats ivres essayent de forcer la maison de James, près de la tour; on parvient à les éloigner. Un voisin achète un cheval quarante francs, une belle bête. Vers cinq heures du soir, douze lanciers montent à la Croix-Jacques, se croyant à Saint-Brice,

et rebroussent chemin. Chaque soir, on voit des lumières électriques projetées de Montmartre sur toute la plaine.

Laruelle, qui arrive de l'Isle-Adam, raconte que Parmain est aux trois quarts brûlé [1]. Quelques habitants ayant, ces jours derniers, arrêté un convoi prussien et tué plusieurs uhlans, il a été envoyé de la troupe avec de l'artillerie, pour bombarder les maisons de ce village, d'où quatre-vingts francs-tireurs auraient tué trois cents Prussiens, ne perdant qu'un des leurs. Mais les Prussiens auraient fusillé deux habitants, — dont le pharmacien, — qu'ils avaient trouvé armés de fusils.

Trois soldats de Margency, où réside le prince de Saxe, sont venus pour prendre, offrant de les payer, les vaches de Manuel et de Denis Ledreux. On n'a pas voulu les leur livrer. Ils se sont retirés, mais sans doute pour revenir en force demain. J'écris au colonel Worms à Margency, pour le prier de laisser les deux seules vaches qui nous restent, et qui sont indispensables aux enfants et aux malades.

Le Curé. — Toute cette série de jours rivalise avec les plus beaux de l'été. J'ai fait une visite au cher pasteur de Saint-Leu, et combien peu de chose après !

La journée s'est passée sans qu'on entende presque le bruit du canon. La soirée est incompara-

1. Les événements dont Parmain et l'Isle-Adam furent le théâtre sont bien connus. Le 30 septembre, les Prussiens bombardaient Nesles, brûlaient Parmain, et ils auraient fait subir le même sort à l'Isle-Adam, si de courageux citoyens n'avaient obtenu du chef du 4e corps qu'on l'épargnât.

blement belle. J'entends des voix d'hommes. Ils cherchent à s'étourdir, sans doute, et à ne pas sentir la main de Dieu, au milieu des maux dont le cercle se resserre chaque jour davantage. Sans doute, ils sont satisfaits de leur travail de dimanche, et d'avoir avancé leurs vendanges. Mais l'Allemand aussi avance son œuvre; ses fourrageurs ont pénétré, dit-on, dans la Normandie et l'Orléanais. Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemeuts sont équitables. Malheur à qui ne voit pas dans nos désastres un châtiment du ciel!

J'ai commencé, ce soir, *les Parfums de Rome* de Veuillot. C'est la guerre de la philosophie chrétienne au matérialisme qui a miné notre société; comme complément de preuve à cet ouvrage, on pourra joindre l'histoire de notre écrasante défaite.

Mercredi 5 octobre.

Le Maire.—Le receveur de l'enregistrement M. Leblanc, le notaire M. Girard, le greffier M. Muzard, tous de Montmorency, viennent chercher des vivres. Le général prussien, à Montmorency, a pris son café à deux heures du matin; toutes les troupes sont parties à trois heures. Grand bruit de canon jusque vers midi[1].

Nous voyons un ballon au-dessus de Montmorency. Pas de visite de Prussiens aujourd'hui. Une voiture d'ambulance passe au Gros-Noyer, avec douze blessés. Le boucher Dor obtient un sauf-conduit pour aller acheter des bestiaux au loin. Le cantonnier achète pour vingt-cinq francs deux forts chevaux.

1. Il n'est question, ce jour-là, dans les rapports militaires, que d'une très vive canonnade du Mont-Valérien.

Le Curé. — Le ciel nous regarde nous abîmer lentement avec un sourire implacable. Le dernier hiver m'avait semblé long entre tous, et cependant, à cette heure, j'en suis réduit à soupirer après la venue du prochain, quelques misères qu'il présage. La matinée a entendu bien des coups de canon. On parle d'un grand engagement où les deux partis n'ont pu que beaucoup souffrir.

En descendant au moulin du Gros-Noyer, je me suis arrêté dans la propriété de M. Bordes[1]. Tout y est silence et abandon; pas un être n'y est resté pour veiller. Me sentir seul dans ce domaine, parcourir des allées désertes, penser que j'étais maître, en quelque sorte, d'y disposer de toutes choses à mon gré me rendit bientôt ma promenade pesante. Je sortis, et me soulageai à marcher en rase campagne. Comme l'homme est faible contre les influences dont il est environné! Ce matin, je déjeunais par hasard chez mon boulanger; il est d'égale humeur et toujours disposé à voir les choses en beau; je le quittai presque gagné à l'espoir d'une prompte délivrance. Mais voilà que j'arrive chez le pauvre meunier; il est épuisé, brisé par tant de réquisitions qu'il n'ose croire à la paix prochaine, et je me retire moi-même triste et en disposition de croire au pire.

Le soir est beau, calme et pur, d'une surprenante splendeur. Dans cette paix solennelle de la nature, veille l'hostilité des cœurs. Quelle honte serait la guerre, si ce n'était un châtiment, comme la tempête sur les flots, l'incendie dans les champs, l'épidémie parmi les hommes! Respect à la justice céleste!

1. Aujourd'hui appartenant à M. le B[on] Pétiet.

Jeudi 6 octobre.

LE MAIRE. — Beurre, sucre, lard, huile, sel, tabac, fromage, bougie, tout nous manque depuis huit jours. Notre épicier obtient un sauf-conduit, pour aller se ravitailler à Pontoise.

LE CURÉ. — Un épais brouillard nous enveloppe d'une buée humide. Partout le gris recouvre les clartés du ciel d'hier et les reflets dont il parait les horizons. Tout se tait dans la nature. On ne voit rien, on n'entend rien, on ne sait rien ; l'étranger se glisse partout sous une apparence de mystère. Quelle différence avec l'indiscrétion, la légèreté bruyante des nôtres ! Pauvres soldats, entraînés malgré eux par le courant d'une guerre terrible, qu'ils ont dû souffrir de reposer, la nuit, sur une terre ainsi refroidie ! Si le temps devient pluvieux, quel désastre ! Beaucoup d'Allemands vivaient en France. Peut-être pleurent-ils dans le secret de leur âme la défaite d'un pays qui leur avait été hospitalier.

Je viens de visiter la veuve M., dont j'enterrais le mari il y a si peu de jours. Elle paraît mieux ; mais son pauvre aîné est toujours au lit ; que d'épreuves à la fois ! Au pied des autels, on avait souri à des espoirs qui remplissaient l'avenir, et maintenant c'est le veuvage avec deux enfants ! La pauvre femme, malgré sa jeunesse, peut dire comme la veuve de Bethléem : « Ne m'appelez plus Noémi (c'est-à-dire belle), mais Mara (c'est-à-dire amère), parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. » Combien de désenchantements dans la vie, et qu'il est bon d'espérer des compensations éternelles !

Le soleil n'a pas entièrement vaincu le brouillard; il a brillé d'un éclat très doux, et, maintenant qu'il a quitté l'horizon, la brume ressaisit les lointains. Sera-t-elle propice à nos francs-tireurs ? On dit que la Normandie se soulève et que Rouen veut descendre au secours de Gisors.

Vendredi 7 octobre.

Le Maire. — Journée calme à Saint-Prix. On se bat dans la plaine Saint-Denis. Une voiture de blessés a été rencontrée; le sang coulait à travers les planches. Trois ballons ont passé au-dessus de la forêt[1].

Fusillade du côté d'Argenteuil. Pont jeté par les Prussiens, détruit par les Français, puis reconstruit par l'ennemi, qui passe avec de l'artillerie. Argenteuil, menacé d'être incendié, arbore le drapeau blanc. Desjardins trouve un boulet conique et le traîne jusqu'à Saint-Prix.

Le Curé. — Un soleil pâle blanchit le brouillard, qui, à peu de distance, semble une gaze impénétrable.

Qu'ai-je fait aujourd'hui ? Rien ou à peu près rien. J'ai copié quelques passages des *Parfums de Rome* dont j'avais été frappé. J'ai reçu la visite du cher confrère de Montlignon, je l'ai reconduit jusqu'au bas du parc de M. Double. Puis j'ai été voir la veuve M***, à laquelle j'ai porté de très vieux bordeaux. Chacun revenait de vendanger. Comme nous étions peu au Chemin de la croix ! Il y a eu aujourd'hui des

1. L'un d'eux devait porter Gambetta, adjoint à la Délégation de Tours.

engagements où, paraît-il, l'étranger a éprouvé des échecs[1].

Samedi 8 octobre.

Le Maire. — Fusillade et canonnade toute la journée du côté du Mont-Valérien[2]. Des officiers prussiens prétendent qu'ils ne veulent pas prendre Paris par la force des armes, mais seulement par la famine. On dit qu'une dépêche, tombée d'un ballon hier, à Taverny, et signée Trochu, annonce une grande victoire.

Il y a cette année une grande abondance de fruits. La terre en est couverte; les jardins sont jonchés de poires, de pommes, de prunes, de melons. Je fais rentrer les fruits de quelques voisins.

Le Curé. — Le vent, ce matin, souffle de l'Ouest avec une certaine force. Tout annonce la pluie, et les tièdes haleines et l'assombrissement du ciel.

En effet, l'après-midi a été pluvieux ; ce qui n'a pas empêché le vent de nous apporter le bruit de sombres détonations. On parle d'engagements du côté de Montmorency. Mon cher confrère de Taverny est venu me prier d'assister à l'Adoration, qui a lieu dans son église mercredi. Mercredi! où en serons-nous? De toute manière, il n'y aura qu'un bien petit nombre d'adorateurs. On parle ici, paraît-il, d'un grand dîner de vendanges. Est-ce qu'on s'accoutumerait aux malheurs de la patrie? Et de Dieu ne

1. Les rapports militaires du Gouvernement de Paris sont muets à cet égard.

2. Quelques troupes se battirent, ce jour-là, sur les bords de la Seine, depuis Bougival jusqu'à Argenteuil. Simples escarmouches, sans résultat.

sera-t-il pas question? Quelle décadence des plus nobles sentiments! Quelle rudesse sera nécessaire peut-être pour relever le moral de tels cœurs! De quelle refonte a besoin cette civilisation décrépite! Dieu, changez le plomb en or, sonnez l'heure du rajeunissement!

Dimanche 9 octobre.

LE MAIRE. — On parle d'une dépêche tombée à Mantes, d'un ballon monté. 60,000 Prussiens seraient tués, blessés ou prisonniers. Grand combat du côté de Bezons. Beaucoup d'émigrés rentrent, à Ermont surtout. Les Prussiens cherchent, à Saint-Leu, de grands espaces couverts, pour y mettre leurs bestiaux.

LE CURÉ. — Le vent souffle encore de l'Ouest; le ciel est parcouru par des nuées à travers lesquelles le soleil jette, de temps à autre, quelques fugitifs rayons. On entend des détonations. Il y a eu un peu de monde à notre messe, sans prône, sans orgue ni chants. Nous sommes toujours enserrés, tristes et sans nouvelles ; on ne revient pas encore à Saint-Prix. Le désarroi augmente, surtout dans les cœurs.

Le Chemin de la croix sonne sous un ciel sombre. Une averse suffit pour effrayer le petit nombre d'âmes dont la pensée se tourne encore vers Dieu. Personne n'est venu! C'est à croire qu'on veut se raidir contre le Maître des destinées, répondre à ses châtiments par la révolte. Dieu, pardonnez à ceux qui refusent de vous suivre sur le Calvaire!

J'ai dîné chez mon maire. La lune brille ce soir; mais la force du vent, les nuages, tout annonce la

pluie. La nuit sera dure pour camper en pleins champs. Les hommes, de gré ou de force, servent la justice divine, en se châtiant mutuellement.

Lundi 10 octobre.

LE MAIRE. — Notre voiturier Dantard arrive avec une berline à deux chevaux. Il porte des insignes d'ambulance. Il amène de Beauvais deux médecins anglais, qui sont à la recherche de je ne sais quel quartier général prussien. Il a passé l'Oise à Pontoise, sa voiture sur des batelets, ses chevaux à la nage. Mais, arrivé à Herblay, il n'a pas osé traverser la Seine, trop large en cet endroit, et, renonçant à aller à Saint-Germain, il a ramené ses voyageurs à Saint-Leu, pour les conduire le lendemain à Montmorency, autre quartier général. Une fois là, il a trouvé plus commode de monter à Saint-Prix, pour y remiser sa voiture. Il lui est agréable de revoir, après une si longue absence, sa bru, sa maison et quelques camarades.

Des femmes de Taverny se réfugient à Saint-Prix, parce qu'on annonce l'arrivée de 1,500 Prussiens, venant de Champlâtreux.

Arrivée à Montlignon de 500 cavaliers d'un régiment de Saxe.

LE CURÉ. — Tout est sombre, ciel, horizon, silence. Le canon, cependant, a bien mugi durant ma messe [1]. Quelle gaieté bestiale, ou avinée peut-être,

1. Un engagement très vif a eu lieu entre les Prussiens et les compagnies de ligne des redoutes de Montreuil, la Boissière et Noisy. Mais le bruit en est-il arrivé jusqu'à Saint-Prix?

que celle dont j'ai entendu les éclats dans ma sacristie! J'en ai éprouvé un effet des plus pénibles, une angoisse véritable. Oh! ce n'est pas l'heure encore où tombera des mains de Dieu la verge de sa justice.

Rien à signaler dans cette journée que la tristesse du ciel et notre misère. Réveillé vers dix heures du soir, j'ai été administrer la veuve M***. Je lui ai fait entendre des paroles d'espoir. Ses deux pauvres enfants dormaient à côté, comme on dort à cet âge. Demain, sans doute, ils seront deux fois orphelins. Il était onze heures quand je suis sorti de cette maison si éprouvée. La nuit était douce, la lune éclatante. Pas une lumière ne brillait aux fenêtres ; nul passant dans la rue. C'était la complète image de la ville abandonnée.

Mardi 11 octobre.

Le Maire. — L'ambulance de Montlignon demande encore douze lits. Nous lui fournissons dix matelas, onze couchettes et quatre oreillers.

Installation ici de deux cents cavaliers du train des équipages. Officiers : Pape, Michaëlis, Bœckelman[1]. Cet état-major s'installe chez M. Double, avec trente-cinq cavaliers. Le vétérinaire Rœpicke loge chez moi, avec deux chevaux. Puis arrivent cinquante fantassins, pour la garde du détachement. A neuf heures du soir, patrouilles et sentinelles.

Le Curé. — Belle journée, mais dont la fraîcheur humide faisait rechercher le soleil. Comme toute la nature revêt de plus en plus son aspect d'automne! La terre se jonche de feuilles.

1. C'était un détachement de la 4e colonne d'approvisionnement de la IVe armée.

Vers trois heures, nous arrivent des cavaliers de l'armée étrangère, pour loger dans ce village. L'un d'eux, un jeune catholique, m'a demandé à voir mon église. Je lui ai donné une médaille, et lui ai servi de quoi se rafraîchir. Pauvre enfant, de quel œil voit-il cette guerre? Le temps, loin de la patrie absente, semble long à ces gens. Hélas! leurs plus beaux jours, comme ceux de l'année, sont peut-être passés.

Je vais dans la forêt et j'y cherche des châtaignes, heureusement abondantes cette année; petite ressource et douceur en la mauvaise saison. Comme la vie se matérialise par ces temps troublés! Une sorte de malaise s'empare de l'imagination et l'anéantit. On ne peut que penser à la guerre, en parler, et l'esprit se fatigue à sonder l'avenir. Mon Dieu, ce n'est pas une guerre, c'est un écrasement; ce n'est pas une défaite, c'est un châtiment! Convertissez les uns, apitoyez les autres. Je ne sais pourquoi le souvenir de Judith se présente à ma pensée et la poursuit. Seigneur, épargnez le sang!

Pour un village de garnison, tout me paraît ici d'un calme profond.

Mercredi 12 octobre.

Les cavaliers logés chez M. Gadala trouvent la clef de la cave d'en bas, crochettent la serrure de celle d'en haut et font une forte râfle. Vers cinq heures, j'aperçois la porte de la maison ouverte, je monte dans la chambre de M. Gadala, et je surprends deux soldats occupés, l'un à fouiller les tiroirs, l'autre à jouer du piano. Je les prie de s'en aller, ce qu'ils font sans résister; mais je m'aperçois qu'en sortant,

ils ont pris six bouteilles de liqueurs, que je venais de remarquer dans le vestibule.

J'allai immédiatement me plaindre au commandant Bœckelman qui, en jurant contre ses hommes, vint, avec moi et M. Bour, chez M. Gadala. Il appela d'une voix stridente les soldats, qui, rentrés dans la maison et continuant de fouiller, descendirent tout déconcertés. Le commandant les poussa devant lui, en les menaçant de sa cravache, jusqu'à la maison Double. Là, quatre hommes accoururent à son ordre, et se mirent à garrotter les deux pillards et à les attacher aux roues d'un chariot. La punition était cruelle, car il faisait froid. Aussi priâmes-nous l'officier de réduire la punition de deux heures à une heure. Ces deux pauvres diables m'en voudront sans doute. Et je m'en veux à moi-même ; je ne m'attendais pas à une telle sévérité.

Le Curé.— Journée pluvieuse, non pas plus triste que nos pensées. J'ai fait à neuf heures le convoi de la veuve M***. Les deux pauvres enfants, qui avaient accompagné le corps de leur père à sa dernière demeure, le 26 septembre, rendaient aujourd'hui les mêmes devoirs à leur mère. Ce deuil était plus douloureux à cause de l'aspect des rues repeuplées par l'invasion. Tous ces cavaliers, étrangers sans doute à notre consolante foi, n'ont pu jeter sur nous qu'un regard indifférent, avec un peu de pitié pour le cercueil. Quatre d'entre eux, cependant, se sont joints au cortège, et ont assisté à la messe. Que le feu des combats les épargne, et qu'ils ferment les yeux de leurs parents sous le ciel de la patrie !

Malgré une pluie fine et pénétrante, j'ai voulu aller

rendre mes hommages au divin Maître, dans l'église de Taverny, où avait lieu l'Adoration. Hélas ! quelle solitude! Et pourtant là étaient le calme et la force véritables; ailleurs, le découragement et la déroute.

Ne dit-on pas que l'étranger lui-même laisse voir les sentiments pénibles qui l'agitent? L'éloignement de la patrie, l'incertitude de l'avenir, l'adieu, définitif peut-être, à ce que l'on a de plus cher, tout cela est bien fait pour imprimer sur plus d'un front le cachet de la tristesse. La guerre, vue de loin, poétisée par la plume des historiens, peut faire battre le cœur d'un noble orgueil. Mais, dans la cité ou dans le hameau, quelle désolation là où elle a passé! Quelles traces laissent ses surprises, ses embûches, ses vols grossiers, ses peurs, ses ruines, ses cruautés, ses tueries! Oh! je ne verrai plus la guerre comme autrefois; le récit ne m'en séduira plus. Longtemps, toujours peut-être, je frémirai en entendant la grande voix du canon. Toutes ces images sanglantes ou honteuses passeront devant mon souvenir: les populations affolées, les armées d'espions, de traîtres et de maraudeurs, cette jeunesse militaire entraînée par d'irrésistibles courants à la rapine, à l'orgie, à l'effronterie, à l'impudeur, à ses sales déboires. La guerre est le fléau formidable entre tous. Il part de la main de Dieu, lassé de nos crimes.

Le temps est clair ce soir; la lune brille avec majesté, tandis que règne un vent tiède et impétueux. C'est l'ouragan pour demain, sans doute.

Jeudi 13 octobre[1].

Le Maire. — A trois heures, les cinquante fantassins qui gardaient les postes occupés hier s'en vont rejoindre leur bataillon, emportant les bouteilles cachetées qu'ils ont pillées çà et là. Les cavaliers de chez M. Gadala partent en cachant sous leurs manteaux des draps, des couvertures et divers autres objets. Un général passe en revue la cavalerie et les fourgons qui vont à l'approvisionnement à Château-Thierry. Il ne reste ici qu'une douzaine de soldats. Mon hôte, le vétérinaire, me quitte après déjeuner, pour aller habiter à Rubelle, avec le vaguemestre, parce que, seul dans ma grande maison, il a peur des francs-tireurs.

Le Curé. — Le vent qui souffle de l'Ouest impétueusement, les nuages errants, de vagues éclaircies où apparaît le soleil, tout donne l'impression d'une nature tourmentée.

Nos cavaliers prussiens, dit-on, sont partis pour Versailles, où doit avoir lieu une grande revue. Cache-t-elle le rêve d'un suprême effort ? Mon Dieu, donnez-nous la résignation, quel que soit le sort que nous réserve votre justice éternelle !

J'ai voulu voir le cher confrère de Montlignon ; il était absent. Quel vide dans tous ces beaux endroits, où le silence ressemble à une sourde colère, le calme à la désolation !

J'ai vu chez mon maire, un médecin saxon, ne sachant que bien peu de mots de français. Je crois comprendre que lui aussi a des reproches à faire à la Prusse. Sa patrie, autrefois un royaume, n'est

1. Combat de Bagneux.

plus qu'une province, son ancienne capitale un chef-lieu. Puisse la France ne pas connaître ce genre d'amertume!

Un vieillard de Saint-Leu, venu sur mon domaine pour chercher des châtaignes, m'a attristé. Nous avons causé de la guerre. Il est cassé, navré, ruiné peut-être; rien n'y fait, il ne voit pas la main de Dieu! Avons-nous donc encore besoin de misère?

Vendredi 14 octobre.

Le Maire. — Recensement des écuries : 300 chevaux.

Invasion dans mon clos de 600 vaches et de 500 moutons. Douze soldats les gardent. Le soir, en se retirant, ils emmènent mon âne. Ils escaladent le mur de Mme Solliers, forcent la porte de la maison[1] et pillent les provisions qu'ils trouvent au rez-de-chaussée. Puis ils tentent de revenir à six, mais sont repoussés par la jardinière dont les cris m'avaient attiré.

Douze Prussiens pénètrent dans la maison du garde James, et brisent les meubles. Nous trouvons la maison de la Solitude[2] ouverte, les persiennes brisées, les meubles bouleversés, les tiroirs vidés, le linge et divers objets disparus.

Le Curé. — Le ciel est moins tourmenté, le soleil plus pur, le vent radouci. Ai-je prié avec assez de ferveur, ce matin, au saint autel? Quelle a été mon action de grâces? Au sommet de la montagne, les

1. Aujourd'hui celle de M. Laflèche.
2. Aujourd'hui celle de M. A. Pernolet, ancien député.

anges veillent sur ceux qui doivent combattre dans la vallée. Les ai-je touchés par ma prière et ma pénitence ?

Après ma messe, je suis monté à la Croix-Jacques. Le paysage éclairci, avec ses plus douces teintes d'automne, était beau à voir. L'événement de ma promenade a été la rencontre d'un prince prussien et de son état-major à la tour Double. Je leur ai, sur leur demande, servi d'introducteur. Un des officiers a été émerveillé de mes deux petits terriers anglais, présent d'un généreux paroissien.

Je suis redescendu, songeant combien la guerre est lourde. Elle laisse tout dans l'incertitude et l'attente, elle rend les heures désoccupées, interminables. Cependant, courage ! Les villes aux sept collines ont vu passer des heures de mort. Jérusalem, Rome, Paris, quels noms, quelles cités ! Qu'on les détruise ; elles renaissent environnées d'une légende plus belle, au milieu de la pompe de leurs débris. Rêve, chimère, ou pressentiment, je ne sais quoi me dit qu'on peut purifier par le sang et l'outrage la fille aînée de l'Église, non pas l'anéantir ; qui, à défaut de la France, ouvrirait des voies aux prédicateurs de l'Évangile ? Non, elle se retrempera dans la pauvreté, l'humiliation et la pénitence, comme tant d'âmes sublimes le demandent pour elle, et l'Église encore s'appuiera sur son bras.

Je suis allé à Saint-Leu, toujours plus envahi. On y est oppressé de malaise, on y aspire après l'heure de la délivrance. Soirée douce, calme, nuageuse. Les matins succèdent aux matins, les soirs aux soirs, et rien n'annonce la fin des temps qui mettent deux nations aux fers.

Samedi 15 octobre.

Le Maire. — Le capitaine commandant logé à Margency, dans la maison Le Roux, vient me demander quatre chevaux pour conduire ses bagages à Gonesse. J'en promets trois : le maire de Montlignon trouvera le quatrième.

On me ramène mon âne garni d'une selle qu'il n'avait pas.

Vers dix heures du soir, mitraillades dans la direction de Saint-Denis[1].

Le Curé. — Sainte Thérèse, dont nous célébrons la fête, vous, aux yeux du siècle, un des plus faibles appuis de l'Église, mais bien grand aux yeux de la foi, priez pour la France! Vous, à qui il a été donné de vivre aux jours des grands ébranlements de la Réforme, qui l'avez vue se présenter au monde, la Bible dans une main, une épée dans l'autre, priez pour que nous soyons délivrés des serres qui nous tiennent!

La journée s'est passée dans un calme qui semble aggraver la prostration de nos pauvres villageois, et aussi bien le souci du soldat étranger. Deux peuples sont là, qui se coudoient, écrasés d'incertitude, importuns l'un à l'autre. Voilà de quoi énerver le plus noble courage, désenchanter le cœur le plus épris de gloire. Je suis plein de tendre commisération pour notre armée, et jusqu'à ses désastres me rendent fier. Elle a si noblement mordu la poussière où son sang s'est répandu ; elle a si dignement courbé le

1. Les rapports militaires ne signalent rien d'important de ce côté.

front, quand elle s'est sentie désarmée et livrée, et qu'il lui a fallu quitter le sol qu'elle n'avait plus le droit de défendre ! Mais je ne puis voir non plus sans pitié ces enfants du Nord qu'on jette parmi nous en torrents, charriant la mitraille, et qui, arrivés au moment décisif, s'étonnent d'être si loin de la patrie et du succès.

Il m'a semblé entendre des détonations lointaines. Les cavaliers qui devaient remplacer ceux qui sont partis n'ont pas paru; quelques chefs, voilà à peu près tout ce qui reste à Saint Prix. La soirée est à présent fraîche et silencieuse au possible. Les étoiles, que la lune n'efface pas, scintillent dans un ciel pur. Mais il faut songer au repos et à ménager l'huile, qui va devenir, sans doute, aussi rare que l'argent.

Dimanche 16 octobre.

Le Maire. — Arrivée de 150 cavaliers de Château-Thierry, avec des chariots pleins de vivres. Le logement s'opère d'une façon calme.

Vive canonnade entre Gennevilliers et Bezons[1].

Le Curé. — On honore par une fête particulière la pureté de l'Immaculée Vierge Marie, sa gloire par excellence, et qui l'a rendue digne de la maternité divine. La pureté, c'est l'essence même du cœur de Dieu, c'est la splendeur de l'Esprit-Saint, c'est la beauté céleste des affections angéliques. C'est par la pureté que le sacerdoce catholique est invincible, et que l'Église se révèle la vraie fille de

1. Aucun fait militaire intéressant ne l'explique.

Dieu. C'est la pureté qui fait fleurir la vie cénobitique, la virginité, la pudeur nuptiale.

Quelques personnes assistent à la sainte messe. Le reste des habitants se livrent aux soins terrestres ou au désœuvrement ou, pis encore, au découragement. Pendant le Chemin de la croix, une terrible canonnade éclatait du côté d'Argenteuil. Il paraît que, en l'absence de ses habitants, on a fait de ce village une sorte de camp retranché. La lave du volcan va-t-elle venir jusqu'à nous ? Ou resterons-nous à l'abri du feu et du plomb ? O guerre, pourvoyeuse de la mort, quels gisements de cadavres tu vas coucher dans le sol ! Hélas ! moissons et prairies pousseront dans ces champs funèbres. L'idée d'y voir des épis plus dorés et l'herbe plus verte que de coutume, à l'an nouveau, me trouble jusqu'au fond de l'âme.

Notre bon maire conserve du calme. Les graves soucis de l'occupation étrangère, en bouleversant sa vie, semblent lui voiler la profondeur douloureuse des événements. Quand je le quittai ce soir, le vent était tiède, humide et impétueux, et le ciel sombre. Le fastueux éclairage de Paris, au temps de la paix prospère, illuminait de ses réverbérations les nuits les plus obscures. Mais, dans ces jours de détresse, combien la lueur en est affaiblie !

Dans l'évangile de ce jour, il est question d'un père de famille qui, ayant envoyé ses serviteurs inviter plusieurs personnes aux noces de son fils, tua celles qui avaient mis à mort ses serviteurs, et brûla leur ville. Notre état présent donne une navrante actualité à cette juste vengeance.

Lundi 17 octobre.

Le Maire. — On dit que le prince de Saxe, qui habite le château de M. Davillier, à Margency, s'est rendu aujourd'hui à Ferrières, pour assister à une conférence tendant à la paix, en présence de Bazaine amené de Metz. Le Gouvernement provisoire serait à Tours, et se disposerait à se transporter plus loin, à cause de la marche de l'ennemi vers la Loire.

Plusieurs officiers prussiens ont été enterrés aujourd'hui, près du cimetière de Montlignon.

Le Curé. — Le vent d'Ouest chasse les nues, et fait craindre un après-midi pluvieux. Cependant, le paysage est beau, à travers ces menaces de tempête et avec l'intermittence des grands rayons du soleil. De longues traînées d'ombre et de clarté fuient sur la surface de la plaine.

Y aura-t-il quelque part, aujourd'hui, un engagement décisif ? La France se lasse, l'étranger se consume. On parle d'une entrevue que Bazaine aurait à Versailles avec le roi Guillaume. Qu'en sera-t-il ? Ici, les cavaliers annoncés n'ont pas encore paru. Malheureuses gens, comment se nourrissent-ils, eux et leurs chevaux ? Qu'une armée un peu solide pourrait faire de ravages dans leurs groupes fatigués, dispersés, démoralisés peut-être ! Je ne puis voir tout cela sans pitié.

Mon cher confrère de Montlignon est venu m'apporter du tabac. Voilà de quoi satisfaire à des habitudes parfois un peu tyranniques.

Mardi 18 octobre.

Le Maire. — Depuis le matin, on entend une musique militaire du côté d'Eaubonne, et, vers onze heures, quelques forts coups de canon. Des officiers sont en quête de vin de Bordeaux et de Champagne; ils disent que c'est à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du prince royal.

Dans la journée, forte canonnade encore du côté de Gennevilliers[1]. Vers cinq heures, un bataillon passe par Saint-Prix, pour aller à Saint-Leu, emmenant 300 vaches et 300 moutons, mais, cette fois, sans les propriétaires. La razzia aurait été faite du côté de Presles et de Beaumont. De mauvais plaisants disent que la paix est signée, et que les Prussiens ont quinze jours pour déguerpir. En attendant, a commencé à Versailles la publication d'un journal prussien intitulé : *Le Nouvelliste de Versailles*[2].

Le Curé. — Matin superbe, avec le vaporeux diaphane de ses lointains. Un clair et doux soleil semble un regard de pitié descendu des cieux, un sourire au

1. Engagement sans importance entre une partie de la brigade Berthaut, postée à la hauteur de Colombes et les tirailleurs ennemis, répandus dans les vignes d'Argenteuil. La batterie de Courbevoie soutint le mouvement par quelques obus de marine, qui allèrent éclater dans les pentes de Sannois.

2. Il a eu treize numéros. La publication allemande la plus importante fut le *Recueil officiel du département de Seine-et-Oise*, fondé par le préfet M. de Brauchitsch, pour servir de guide à l'administration qu'il avait essayé de réorganiser. La collection complète comprend cent huit numéros, reproduits par M. Georges d'Heilly, sous le titre de : *Le Moniteur Prussien de Versailles*. Paris, Beauvais, 1871, 2 vol. in-8.

cœur endolori des Français, à l'âme abattue des étrangers. Je ne croyais pas qu'une guerre pût être à ce point privée d'occasions de gloire, qu'on pût voir des envahisseurs exciter tant de commisération, et vainqueurs et vaincus s'envisager avec une crainte réciproque. Châtiment du ciel infligé à deux peuples, en vérité.

La canonnade qui a tonné dimanche, si formidable à nos oreilles, n'aurait pas, d'après certains bruits, été sans conséquences. On aurait laissé l'étranger jeter un pont de bateaux sur la Seine, du côté d'Argenteuil ; puis, les Allemands passés, le tir du Mont-Valérien aurait détruit ce pont, et dix mille hommes auraient été faits prisonniers. Que croire ?

Vers deux heures, de fortes détonations se sont fait entendre du côté d'Argenteuil. Mon Dieu, comme votre justice prolonge les éclats de son indignation ! Dans quel état, Seigneur, nous ferez-vous sortir de ce terrible défilé !

J'ai reçu la visite du premier vicaire de Montmorency et celle de mon confrère de Saint-Leu. J'ai donné quelques médailles et un chapelet à un pauvre Prussien catholique, père de cinq enfants, dont le dernier est né après son départ. Le verra-t-il jamais ? En recevant mon présent bénit, quelque remords n'a-t-il pas traversé le cœur de cet homme ? N'a-t-il pas songé que lui aussi était une cause de désolation et de ruine pour ma patrie, et que, bientôt peut-être, j'irais demander aux voûtes dévastées de mon église un dernier asile ?

Mercredi 19 octobre.

Le Maire. — Les soldats qui gardent les bestiaux dans mon parc me volent mon chien Black.

Arrivée de la troisième colonne d'approvisionnement. Officiers : Lucke, Warckmaster, Heineberg, Hoffmann. Les soldats protestent à leur manière contre le parti qu'ont pris trop de gens de quitter leurs maisons. Furieux de ne pas trouver les meubles, les ustensiles et les soins qu'ils se procurent dans les maisons habitées, ils se livrent au pillage. Des Juifs, qui les suivent avec des chariots, leur achètent ce qu'ils n'utilisent pas. Ces Juifs, pourtant, s'ils sont pris à voler eux-mêmes, peuvent être assommés impunément avec des bâtons. On ne se sert pas contre eux des armes à feu.

Je fais habiter, pour les préserver, deux maisons de mon voisinage immédiat. Je verrai demain pour les autres.

J'envoie une lettre à notre instituteur à Caen. Je la fais jeter à la poste à Méru.

Ce soir, vive canonnade[1] du côté des fortifications, sans doute pour empêcher des travaux de tranchées.

Le Curé. — De grandes nuées se traînent dans le ciel. Perdu parmi les brumes du matin, on distingue à peine le feuillage toujours plus jaunissant des arbres. Mais l'étranger nous enserre plus durement que l'automne. Le cercle de ses pillages se rapproche, sans autre excuse que cette sauvagerie : les nécessités de la guerre. Hier, j'ai entendu passer une troupe au

1. Le canon du Mont-Valérien tira, dans la nuit, de nombreux coups du côté de l'Ouest.

retour d'une razzia. C'était un bruit confus de bêlements et de mugissements, de pas de chevaux et de piétinements de fantassins exténués. Les malheureux, paraît-il, n'ont pu se déshabiller depuis trois mois, pour se reposer des rudes fatigues du jour.

J'ai fait visite au père M***, qui se consume de langueur, puis au moulin du Gros-Noyer. On y moud pour les envahisseurs comme pour les envahis. Malgré l'impétuosité du vent, au retour je cheminais avec plaisir sous le tiède soleil qui souriait à la plaine. De temps à autre, des Prussiens passaient à cheval ou dans des voitures du train. J'ai remonté la côte de mon village, à travers les allées des grands parcs occupés par des chefs de l'armée étrangère. On ne les aperçoit jamais s'y promenant ; rarement même voit-on les soldats à leur service. Il est difficile d'imaginer vainqueurs plus tristes, plus ennuyés et peut-être, au fond, plus inquiets.

Ce soir, vers neuf heures, à travers les obscurités d'une nuit sombre, je ne sais quelle lueur sembla s'élever sur la grande cité, couvrant toute son étendue comme d'un nimbe de clarté. Sans doute ce n'était qu'une éclaircie du ciel, en ce point de l'horizon. Mais le spectacle était d'un charme grandiose. J'aimais à y voir une lumière d'aurore, présageant le terme de ces jours de douleurs. J'ai rêvé, pour terminer ma soirée, à cette pensée de Bossuet : « Rois, régnez hardiment, un roi qui tremble pour ses jours et la possession de son trône est un roi perdu. »

Jeudi 20 octobre.

Le Maire. — Cette nuit, la porte de la tour de M. Double a encore été enfoncée, et une pendule a été enlevée. Je retrouve à Saint-Leu mon chien Black, dans la bergerie prussienne; je l'emmène sans difficulté.

Le Curé. — Le soleil réjouit la nature; mais il ne peut rien sur mon triste cœur. Cependant, me trompé-je ? Il me semble apercevoir une sorte de désarroi dans ce va-et-vient de soldats et d'officiers, dans ces marches et contre-marches perpétuelles.

Je suis toujours en paix à l'autel. Je continue à sonner deux fois par jour, à neuf heures et à onze heures; ce qui est exceptionnel dans ces parages. L'étranger veut-il nous remercier, par cette tolérance, de la sécurité où il semble s'abandonner ici plus que partout ailleurs ?

Le ciel, cet après-midi, s'est couvert de nuages qui tamisent quelques rayons de soleil. Le vent est impétueux. La bourrasque fait voler des feuilles jaunies; elles semblent dire : « C'en est fait de nous et des beaux jours de l'année ! Hommes, qui nous regardez tomber d'un œil distrait, indifférent, songez-vous que nous avons abrité les fleurs, les fruits, les nids, ombragé vos fronts, embelli la nature ? Nous avons aspiré la sève qui coulera dans les veines des frondaisons futures. Mais, vous, enfants du grand Esprit créateur, à qui avez-vous servi d'ornement et d'abri ? Ne fûtes-vous pas inutiles peut-être ? Rien n'a été fait sans but. Feuilles, nous avons rempli notre destin. Vous, formés à l'image de l'Éternel,

n'avez-vous pas la mission de conserver et de perfectionner les traits qu'il vous a donnés, afin d'être dignes de demeurer son image glorifiée durant les siècles qui ne doivent pas finir? Songez-y. Comme nous, vous vous êtes épanouis ; comme nous, vous serez, un jour, détachés par un vent de mort de l'arbre de la vie et emportés vers les abîmes mystérieux. » Merci ! pauvres feuilles jaunies, des pensées que votre vol dans l'espace a éveillées en moi.

Je viens d'entendre le cher curé de Saint-Leu. Oh ! comme c'est l'heure de nous encourager mutuellement, de nous exciter à l'humilité, au détachement, à la soumission, dans ces jours laborieux ! Élevons-nous de la terre vers le ciel. Je vois surgir de nos maux la sainteté des pasteurs, la conversion des brebis, la gloire de Dieu.

Le vent est toujours dur, le ciel d'un ton gris. Mais quel beau couchant, avec son soleil empourpré, descendant vers la longue ligne indécise des coteaux qui forment l'horizon superbe de notre vallée ! Après l'épreuve, ô Dieu, n'admirera-t-on pas davantage la merveille de votre création ? Cessera-t-on enfin de vous bannir de la pensée, de la volonté et du cœur ?

Voilà qu'à cinq heures les intérieurs deviennent obscurs. Je ne vois pas sans tristesse l'affaiblissement progressif de mes yeux, si bons autrefois. Hélas ! il faut s'habituer aux inconvénients, chaque jour aggravés, de notre pauvre existence. L'automne de la vie la décolore. C'est une invitation, en même temps plus pressante, à se tourner vers l'éternelle beauté des saisons du ciel.

Vendredi 21 octobre.

Le Maire. — Le prince de Saxe me fait demander une voiture de M. Gasiorowski[1]. On la renverra au départ. Je confie une lettre pour M. Gasiorowski aux officiers, qui se chargent de la lui faire parvenir, à Saint-Amand.

Je fais enlever de la tour Double tous les objets de valeur, qu'on rapporte en partie au château, sur l'invitation de l'officier, M. Pape, et le reste va chez M. Bour et à la mairie. Je recueille seulement chez moi un groupe en albâtre et des livres. Le soir, j'installe huit soldats chez Mme Noël[2]. Je fais disposer un lit chez Mme Veyrac pour un officier de cuirassiers. Cette maison est déjà occupée par un autre officier, M. Lucke, qui l'a prise sous sa protection.

Rentrée de quelques familles dans le village. Je cherche à consoler le pauvre Landry, dont la mère a été tuée le 25 septembre (pendant qu'il servait de guide dans la forêt), d'un coup de revolver que lui a tiré un soldat ivre, parce qu'elle n'avait pas ouvert sa porte assez vite. Elle habitait Mareil, près de Luzarches.

Le commandant de Margency passe à Saint-Prix, pour aller visiter les tombeaux de l'église de Saint-Leu. Il dit au curé que le roi Guillaume ne peut traiter avec un gouvernement provisoire, qu'il faudra négocier avec la régente ou avec le comte de Paris, si le comte de Chambord veut bien abdiquer.

1. Le propriétaire de la Ferme, dont il a été plusieurs fois question.
2. Sa maison a passé aux mains de Mme Laroze.

Des soldats s'en vont avec ordre, accompagnés du garde-champêtre, arracher des pommes de terre dans des champs abandonnés. Les officiers recherchent avidement les lorgnettes et les longues-vues, pour tâcher de découvrir ce Paris tant vanté.

Le Curé. — Le vent souffle en tempête, et nous apporte un bruit de fusillade du côté d'Argenteuil[1].

Une lettre de Mme Collin. Une lettre! Quelle indéfinissable émotion, mélange de surprise, de crainte et d'espoir! C'est d'une main presque tremblante que j'en ai rompu le cachet. Vite, il faut y répondre: « Oh! merci de cette bonne lettre! Il y a tant de jours que je n'en ai reçu! Des nouvelles?.. Rassurez-vous : nous avons eu plus de tristesses que de désastres. Quelques rares habitants sont restés perdus dans nos villages, transformés tout à coup en solitudes. Il nous a fallu vivre, dans un pesant silence, dans la lourde attente de l'étranger, de mortelles heures. Par des rumeurs, chaque jour, nous savions qu'il avait fait un nouveau pas vers nous. Son arrivée m'a trouvé suffisamment maître de moi-même ; je remercie Dieu de m'avoir pris en pitié. Saint-Prix tout entier lui doit des actions de grâces. Son épreuve ne peut être mise en comparaison avec celle qu'a traversée Montlignon. Là, tout est dévastation ; les chefs n'ont pas été les maîtres. Cependant l'étranger, en somme, ne paraît pas nourrir contre nous un vif sentiment d'hostilité. Il a vu le courage de nos soldats, il comprend que nous

1. Le 21 octobre, 10,000 hommes étaient engagés du côté de la Malmaison; combat très honorable, mais infructueux. De part et d'autre, on perdit 500 hommes.

avons été écrasés, il souffre beaucoup lui-même. Peut-être n'est-il pas insensible à la fidélité des pasteurs, demeurés parmi les faibles restes de leurs troupeaux... »

Et j'ai terminé ma lettre sans désemparer, et je suis descendu, en toute hâte, la porter à Montlignon. Cette excursion rapide m'a été un soulagement physique. Mais, hélas! c'est une souffrance de rencontrer tant de soldats étrangers ; ils sont partout! Ils semblent s'installer dans notre canton, comme pour y passer l'hiver. Quel poids pour les malheureux habitants ! J'en gémis pour moi-même, car s'il en est qui me saluent avec cordialité, d'autres détournent la tête, et d'autres enfin, mais assez rarement, me laissent voir leur aversion pour mon habit.

Avant de me rendre à l'église pour le Chemin de la croix, j'ai fait quelques pas dans notre cher cimetière. La vue est si belle, avec le grand déploiement du ciel et la profondeur des horizons qui bordent la vallée! Puis, de ce sol fait de poussière humaine, s'élève tant d'éloquence sacrée! Je regarde les tombes. Il en est qui sont envahies par les herbes, et dont la croix pieuse ne reçoit plus ni couronnes ni fleurs. Il en est d'autres qui n'ont plus de croix même, et dont la pierre ne garde qu'une épitaphe illisible. Enfin, au-dessous de cette surface, que de couches superposées de générations disparues, effacées de l'univers, comme si elles n'avaient jamais existé sous le soleil! Mais qu'importe ce vide effrayant, si les âmes se reposent en Dieu pour l'éternité!

Puis ma pensée s'en va errante à travers les derniers champs de bataille, qui virent tomber tant de

fils de France accablés par le nombre. On dit que beaucoup portaient des médailles. Oh ! puisse cette marque de foi n'avoir pas fait de vous seulement des martyrs, amis, mais des élus, utiles auprès de Dieu à la patrie dont les dangers vous avaient demandé votre sang! Que j'aimerais à m'agenouiller çà et là, dans les lieux témoins de vos héroïques et chrétiennes luttes, et où reposent vos restes mutilés ! Il me semble que ma prière serait plus puissante, inspirée et pénétrée de ces souvenirs, pour obtenir le repos de vos âmes et le salut de la France.

Samedi 22 octobre.

Le Maire. — J'ai eu, cette nuit, huit soldats et quatre chevaux à coucher. Deux familles d'habitants reviennent à leurs foyers. L'officier Lucke réclame la clef de Mme Pannier à Flament[1], qui se plaint que les soldats demandent trop souvent à boire, et garde cette clef dans sa poche,

Les Prussiens reçoivent de grandes quantités de cigares et en offrent à qui en veut.

Le Curé. — Un nuage semble s'appuyer sur la terre, et se répand en longue traînée. La vallée offre l'aspect d'un pastel ébauché, où l'artiste aurait voulu figurer une inondation. Çà et là, émergent des habitations, des bouquets d'arbres, des accidents du sol à demi noyés. Un certain travail serait encore nécessaire, pour serrer de plus près la réalité des choses, et cependant il y a dans l'ensemble comme une har-

1. Le jardinier de Mme L. Pannier, alors locataire de la propriété dite « le Filassier ».

diesse de touche, et je ne sais quel caractère fantastique, qui étonnent et charment le regard et feraient volontiers demander au peintre de laisser cette œuvre surprenante inachevée. Rarement j'ai vu un pareil effet de brouillard. Tout à coup, je crois entendre le bruit d'une fusillade peu éloignée. On m'assure que tout ce fracas vient d'une partie de chasse, que se donnent des officiers de l'armée étrangère. Et ce bruit, malgré tout, m'a rendu triste.

Je suis allé à Andilly, où le cher pasteur a bien voulu m'entendre. Combien son village et lui-même ont été éprouvés ! Je suis entré, par hasard, dans une maison ; on n'oublie plus de telles choses : c'est le ravage complet. Au bas de la côte, à l'entrée de Montlignon, un soldat étranger, d'aspect souffrant et quelque peu délabré, essayait de faire comprendre à un villageois qu'il désirait se procurer du pain. Je l'engageai à me suivre. Mon habit, sans doute, lui agréait médiocrement ; je crus que je ne pourrais le décider à aller plus loin. Enfin, non sans peine, nous trouvons dans un pauvre réduit un dépôt de pains ; je lui en offris un, pour l'amour de Dieu. Un Saxon, qui était là, m'en remercia avec transports. Puisse le pauvre soldat revenir de ses préjugés contre le prêtre catholique, et n'être plus aussi hostile à sa foi !

Comme le canon a grondé autour de Paris tout cet après-midi ! Oh ! que la justice du Seigneur est juste ! Pourquoi nos fautes l'obligent-elles à être si souvent redoutable ? Hélas ! nous n'aimions plus que la terre, et tout nous y devient cruel ; nous voulions jouir, et l'étranger est dans nos foyers ; nous refu-

sions d'entendre la voix de Dieu, et le canon mugit. Quelle résistance infernale ! On aime mieux s'avouer vaincu par un homme que par Dieu. On se résigne à mettre aux pieds de son vainqueur fortune, villes, royaumes et l'honneur même ; mais s'humilier devant l'Éternel, songer à réparer ? Jamais ! C'est que Dieu veut les cœurs.

Ce soir, tout est calme, ciel et terre. Je repasse dans mon souvenir tant de visages assombris que j'ai aperçus dans le village, et je songe ; jamais je n'aurais cru qu'une armée, presqu'au lendemain des avantages les plus inespérés, pût forcer à la compassion. Être touché du sort de ceux qui viennent de nous écraser, alors qu'on est encore en face d'un avenir chargé de périls, qu'on subit le fardeau de l'invasion, quelle face imprévue de cette chose horrible qu'on nomme la guerre ! Malgré tout, France, courage ! L'heure n'est pas venue de t'asseoir dans un découragement inerte, tant qu'un effort a chance de te relever.

Dimanche 23 octobre.

Le Maire. — Des soldats envahissent les maisons Noël et Lefèvre et trouvent la cachette des Commeny. Ils ne font pas de dégâts, si ce n'est qu'ils prennent quelques vêtements et chiffons. Ils ont un procédé assez ingénieux pour découvrir les cachettes : c'est de verser de l'eau sur le sol. A l'endroit où l'eau pénètre facilement, ils supposent que le sol a été remué récemment, et ils ne se trompent guère.

Le Curé. — Fête du Saint-Sauveur. Vrai vent de tempête ; matinée de nuages et de pluie. Quelques personnes assistent à la messe. D'autres, sans doute, voudraient se sentir le courage d'un retour vers la sanctification, en un jour sacré. Mais combien peu ont le cœur assez ferme pour faire le premier pas, après une vie passée dans une énervante apathie !

O civilisation démoralisante ! Jusqu'à l'enfance ressent de mortelles influences. De la connaissance précoce du mal au mal lui-même, il n'y a qu'un pas. Cette science funeste autant que prématurée, en étiolant la fleur, ne peut laisser espérer que des fruits tachés et sans saveur. Ces regards ouverts au mal plus tôt qu'on ne saurait imaginer m'attristent, m'effrayent et même m'inspirent parfois une sorte de répulsion. Je connais les motifs d'excuse qu'on peut donner ; mais, hélas ! les pauvres fleurs, celles qui sont décolorées à une heure si matinale de la vie !

Encore des engagements ! Cependant l''issue du combat semble reculer de jour en jour. Quand verrons-nous donc quelque action décisive, qui délivre Paris et rende le courage aux provinces ? Imitons le prince de la synagogue dont il est parlé dans l'évangile de ce jour. Que le malheur nous instruise, nous ouvre la vue aux mystères de la foi, nous excite à travailler à la conversion du prochain ? C'est ce que fit ce père, qui, désormais, crut à la parole du Christ. Il ne fut pas ingrat, comme tant d'autres, ni oublieux, dès le lendemain, d'un signalé bienfait. Pourquoi sommes-nous si rarement exaucés ? C'est

que Dieu voit l'ingratitude dont sa générosité doit être suivie. Ils nous laisse cheminer sans cette consolation, cette assurance à laquelle nous aspirons, jusqu'au moment où notre délivrance prenne le caractère d'un miracle, et où chacun soit forcé de s'incliner, en admirant le prodige.

J'ai dîné avec deux jeunes officiers, l'un du duché de Magdebourg en Saxe. Ils ont été d'une courtoisie parfaite, et pleins de confiance dans le succès j'eusse préféré un autre sujet de conversation. Je me demandais ce qu'ils penseraient du prêtre catholique, quelle idée ils en emporteraient dans leur patrie, s'ils nous compareraient à leurs pasteurs. Le mal, chez eux, est le manque d'une connaissance claire de la religion. La Bible est un océan aux grandes vagues, où l'esprit ne sait trouver aucun point fixe et s'égare. Lire la Bible rarement, aller aux prêches, selon l'usage ancien et commun à tous les cultes, telle est la vie religieuse de tant d'hommes de la Réforme, à peine supérieurs à nos catholiques indifférents. Comment envisagent-ils cette guerre, dont la conséquence peut être des jours de paix ou de persécution pour l'Église ?

Lundi 24 octobre.

Le Maire.— Nous trouvons la maison Dodin ouverte du côté du jardin et les chambres dévalisées : tout le contenu des armoires vidé et éparpillé, les couvertures disparues. J'enlève ce qui reste d'objets de valeur, et fais ranger dans ma cave environ quatre cents bouteilles de vin.

Le Curé. — Le vent d'Ouest continue à souffler. Malgré l'impétuosité de ses rafales sonores, j'entends le bruit de cavaliers qui passent, et la tristesse me monte au cœur. Je revois le tableau de leur oisiveté dans nos villages, et comment, pour s'étourdir, ils s'adonnent au vin, excités par des femmes sans retenue.

Onze heures! Allons sonner et prier, pour que Dieu donne l'esprit de sagesse aux plus forts et la résignation aux opprimés. Après cela, je visiterai le père M***, dont les forces s'affaiblissent tous les jours. Seigneur, vous préparerez cette pauvre âme à vous entendre par ma bouche.

La journée s'est passée pluvieuse, sans que le bruit du canon soit arrivé à mes oreilles. Il est huit heures et demie du soir. Je rentre, après avoir admiré la plus belle aurore boréale que j'aie vue de ma vie. C'était, du côté du Nord, une grande lueur douce et empourprée, et, au centre, comme une gerbe, d'où s'élançaient des rayons d'une calme lumière. Le ciel alentour en était tout éclairé, et tout le firmament, d'une limpidité superbe. La lueur, peu à peu, s'est effacée; une étoile est restée radieuse et veille au seuil de l'Orient. Au Midi, on croirait voir un diadème de pierreries ceindre le front de la grande cité. Oh! ma ville natale, que je voudrais voir dans ce spectacle le présage de ton relèvement! Je donnerais mon sang, s'il le fallait, pour te purifier et préserver l'intégrité de tes provinces.

On dit qu'il y a un grand va-et-vient de troupes étrangères. Le prince de Saxe serait passé par ici.

Mardi 25 octobre.

Le Maire. — Trois Prussiens, dont un caporal, sont surpris dans la maison Solliers, en train de faire des paquets de couvertures, draps et autres objets. Ils étaient porteurs de fusils de chasse. Aux cris de la jardinière, ils se sont enfuis, laissant tout.

On dit que Paris manque de sel, qu'il n'a plus de viande que pour un mois et de farine que pour deux mois.

Le Curé. — Par une matinée pluvieuse, la vallée se dessine en clairs détails, avec sa bordure de coteaux. J'ai dit ma messe dans le calme habituel. Mais ai-je médité avec assez de recueillement sur la fête du patronage de la sainte Vierge, que je célébrais aujourd'hui? Ai-je mis ma patrie, mon troupeau, moi-même sous cette tutelle toute-puissante? Dieu n'a rien à refuser à cette créature incomparable, le chef-d'œuvre de ses mains, celle à laquelle il a confié comme une délégation de l'autorité maternelle sur toutes les créatures. O Marie, jetez un regard favorable sur ce pays, rendez-le à la paix, au devoir, à Dieu! Il est devenu païen par tous les désordres du cœur; apprenez-lui la vraie cause de ses maux, et combien il est amer d'abandonner le Seigneur; réveillez-le de son impure léthargie. Et l'envahisseur lui-même, entraîné par son exemple, vous demandera de reprendre votre antique place dans les temples de ses pères, et, autour de vos images étincelantes de lumière, couronnées de fleurs, embaumées d'encens, sa foi renaissante, rassurée, consolée retrouvera la joie sainte des jours passés.

Les nuées, devenues épaisses et obscures, se résolvent en une pluie fine et incessante qui enclôt le regard, et forme une prison de brume où tout semble assoupi et abandonné. J'ai reçu la visite de deux confrères voisins. A défaut de nouvelles, on se communique des rumeurs : une armée nouvelle s'avancerait pour nous secourir. Du sang, toujours du sang!

Plus tard, j'ai monté à la Croix-Jacques, disant mon bréviaire. La pluie avait cessé ; la température était douce, malgré la violence du vent qui s'était élevé ; le ciel, avec ses nuages d'automne, imprégnait de mélancolie la solitude des lieux et leur silence; la terre sablonneuse buvait doucement l'eau tombée dans la matinée. Ce spectacle, ce calme après une conversation prolongée, tout aidait à me détendre l'esprit, et à me reposer le cœur dans l'espoir d'une fin à nos misères.

Encore ce soir, a paru une aurore boréale, plus vague, mais dont la sombre teinte de pourpre avait aussi bien un caractère grandiose. A peine affaiblit-elle la brillante étoile qui semble épier, à l'Orient, l'heure où le soleil montera, pour recommencer sa carrière. Paris, baigné dans la brume sombre, ne se distinguait que par deux cordons de lumières descendant des flancs de Montmartre. Que seras-tu dans six mois, populaire cité ? Régneras-tu encore parmi les capitales, avec l'écrin incomparable de tes églises et de tes palais, ou, navire désemparé, pleureras-tu la perte de ta force et de ta parure ?

Mercredi 26 octobre.

Le Maire. — Des chefs prussiens visitent, chaque jour, la terrasse de mon parc, où leurs cavaliers viennent fréquemment manœuvrer. Ils semblent trouver le lieu propice à l'établissement d'une batterie.

Les soldats logés à Rubelle trouvent une cachette qui contient des étoffes, des pendules, des candélabres et autres objets précieux venant de chez M. Bordes, puis quantité d'habits, de linge, etc., tout cela dissimulé sous des sacs de grain, des bottes de foin et de paille. On vient m'en avertir. Beaucoup de choses avaient déjà disparu. Je m'empresse d'aller prévenir l'officier logé chez M. Bordes, qui m'engage à faire mettre en sûreté tout ce qui en vaut la peine. Une grande partie des effets en question sont portés chez Rousselet et à la mairie.

Le bruit se répand que les troupes de Paris se sont avancées jusqu'à la vallée de Montmorency. Le soir, nous croyons voir les lumières de leurs canons

Nouvelles rentrées d'habitants à Saint-Prix.

Le Curé. — Vent d'Est, avec douce température La pluie torrentielle de la nuit continue à tomber et noie les horizons. Néanmoins, il m'a semblé entendre quelques détonations lointaines, Comment diriger ses coups dans une pareille atmosphère ? La tempête a sévi tout le jour. Quel ciel chargé, quel vent impétueux ! Cependant, vers cinq heures, j'ai pu sortir avec mes petits terriers. Quelle souffrance que l'attente !

Jeudi 27 octobre.

Le Maire.—L'officier Warckmaster permet d'emporter tout ce que contient la fameuse cachette, se réservant le foin, la paille et l'avoine. L'état des caisses de M. Bordes indique que beaucoup de choses ont été pillées. Tout est porté dans un nouvel abri. Je fais monter encore chez Rousselet[1] un tonneau de sucre en poudre, qui pourra être d'un grand secours.

Quelques officiers de Margency viennent voir mon tableau de Mignard, et voudraient me l'acheter. Je refuse, disant que je tenais à ce tableau, parce que c'était un souvenir de famille. La bonne histoire!

L'officier de hussards que nous avons ici raconte qu'étant allé chez le général, à Soisy, il a appris que Metz, privée de toute nourriture, s'est rendue, après une grande bataille[2].

Encore six cents moutons dans mon clos!

Le Curé. — Matinée moins sombre et plus calme que les jours précédents. La pluie a cessé.

Le vieillard que je visite souvent est en bonne voie de réconciliation avec Dieu. Comme il est seul, au fond, entre ses deux brus ! O homme, enveloppé de tant de caresses, lorsque ton cœur bat dans une poitrine jeune et pure, tu t'avanceras, à la fin, brisé, caduc, désenchanté, solitaire, dans le sentier qui débouche sur la tombe, Ces graves pensées sont étrangères à l'imagination de l'adolescent; il voit sa

1. C'était l'épicier du village.
2. La capitulation était certaine à cette date ; mais elle ne fut signée que le lendemain, 28 octobre. La nouvelle devançait l'événement.

fin dans une telle profondeur de lointain que ce tableau vague ne lui laisse aucune impression. Mais, pour le vieillard, comme le terme devient distinct à travers le faible espace qui l'en sépare, et qui, à chaque heure, se raccourcit sous ses pas !

Rien n'est venu faire diversion à la monotonie de ce temps sans pluie et sans soleil. Une promenade à travers la forêt, toute suante d'humidité, la lune naissante, à peine aperçue dans un ciel à la fin calmé, voilà le pâle résumé d'une journée qui s'est ajoutée lentement à nos heures d'épreuve.

Vendredi 28 octobre.

Le Maire. — Le *Journal de Rouen* annonce que les Prussiens ont pris Chartres et Dreux, et que Metz a capitulé.

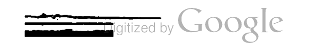
Le Curé. — La matinée a été tourmentée et obscure, entrecoupée de vent et de pluie. Vers onze heures, un peu de répit à ce déchaînement ; quelques grands coups de soleil dans l'étendue. L'horizon est marbré de zones de lumière et d'ombre, parmi lesquelles se déploient Saint-Denis et Paris immense. Je sonne l'angelus.

Je passe ma journée à méditer et à écrire sur l'histoire de l'Église.

Samedi 29 octobre.

Le Maire. — On se bat vigoureusement au delà d'Enghien[1].

1. C'était la seconde des trois journées du Bourget. On prit ce village le 28, presque sans le savoir ; on le garda le 29; il fut repris par la garde royale prussienne le 30, sur



Les Prussiens lèvent les contributions qui restent dues sur 1870. Saint-Leu est taxé à 3,500 francs.

Le Plessis-Bouchard n'a que sept habitants, qui font venir des gens de Saint-Leu pour les aider à vendanger. Dans ce dernier village, quatre Prussiens sont surpris à dévaliser la maison Breulier et sont battus à coups d'échalas par les voisins. Les sieurs Bouillet et Langat sont arrêtés et conduits sur la place de la Mairie pour être fusillés. Sur l'intervention du maire, M. Leduc, on les emmène au quartier général, à Soisy. Le soir, ils ne sont pas encore rentrés.

Le Curé. — La matinée est douce, exempte de pluie, le ciel bas et voilé. J'ai longtemps observé autour de Saint-Denis l'éclair des canons et la fumée que laisse le combat. Spectacle d'une beauté sinistre, et qui, cependant, faisait battre noblement mon cœur.

Nos fugitifs rentrent peu à peu. Combien retrouvent le pillage et l'inquiétante perspective d'un hiver de rudes privations! Ah! l'on refusait tout à Dieu, au pauvre et jusqu'à soi-méme ; on rêvait d'entasser ; on réduisait sa famille, — chose effrayante à dire, — pour que l'héritage ne subît pas le démembrement d'un partage. Et voilà que l'envahisseur dilapide, engage peut-être pour longtemps l'avenir, comme il ruine le présent. Beaucoup n'y tenant plus étaient partis, avaient déserté leur intérieur, objet d'un attachement cupide, et la maison, livrée au pre-

l'ordre du prince royal de Saxe, qui voulut, coûte que coûte, réparer cet échec. Le Bourget finit par n'avoir que 1,600 défenseurs, qui se battirent en héros. La mort du commandant Baroche est présente à toutes les mémoires.

mier venu, a vu tous ses secrets violés. *Justus es, Domine...*

Ne pouvant dire mon bréviaire au dehors, j'ai été demander un abri pour ma lecture à notre solitaire ambulance, au futur presbytère, s'il plaît à Dieu. Que les salles sont vastes, que la vue est belle ! Tous ces lits, encore dressés, me faisaient songer au temps de leur installation. La saison était chaude et superbe. La crainte commençait à mordre au cœur ; mais la vue de l'avenir, après tant d'années de prospère quiétude, était encore si vague ! On venait à cette ambulance en grande toilette, sans sérieux dans l'esprit, ayant souci du confortable et presque du luxe. Je me souviens de la tristesse que j'en ressentais. Ton de conversations mondaines, pour s'occuper des blessés; tenues recherchées, pour préparer la place des morts ; je ne sais quoi de léger à travers des menaces terribles, et comme une curiosité byzantine des scènes futures !

Il est dix heures du soir : la pluie continue à tomber tristement d'un ciel triste. Le sommeil m'envahit et va bientôt suspendre le cours de mes soucis. Cette persévérance de la pluie nous est-elle propice ou défavorable ? Profonde ignorance de l'homme ! Tout ce que nous savons, c'est que la face de l'univers peut être changée d'un mot. Un mot, et les courages dispersés, affaiblis peuvent être rassemblés et ranimés, et les gouttes d'eau, changées en un torrent irrésistible.

Dimanche 30 octobre.

Le Maire. — Engagement sérieux du côté de Saint-Denis. Les Prussiens sont repoussés jusqu'à Pierrefitte. Ils avaient fait hier 350 prisonniers. Une position avantageuse (la butte Pinson, sans doute) est occupée par l'armée française. Le roi de Prusse ordonne de la reprendre à quelque prix que ce soit. Les convois destinés au transport des vivres, partis hier de Saint-Prix, n'ont pas pu passer à Gonesse. Ils sont revenus ce soir et repartis ce matin. Six mille moutons arrivent à Saint-Leu. Les payeurs refusent par ordre supérieur d'acquitter les bons de foin et de paille, pour le moment du moins. Toutes autres fournitures sont payées.

Je fais le voyage de Montmorency, convoqué avec les maires des environs par M. Rey de Foresta, qui est d'avis de refuser de payer l'impôt du douzième des contributions réclamé par le préfet allemand M. de Brauchitsch[1]. M. Monneau se charge de voir, pour

1. Les Prussiens tâchèrent de réorganiser l'administration dans le département, sur la base du canton. Le maire du chef-lieu fut chargé de tous les services, avec des responsabilités égales à ses pouvoirs, et entre autres de la perception de l'impôt.

M. de Brauchitsch ordonna aux maires de canton de verser tous les mois, à partir du 1er octobre, un douzième de la contribution foncière fixée par le rôle de 1870, qu'il avait su découvrir. Cette exigence n'était pas facile à satisfaire, en raison de l'absence des plus riches propriétaires et de l'épuisement de ceux qui restaient. Les maires des communes rurales surtout refusèrent de lever l'impôt. Ils y suppléèrent, soit par un appel à quelques contribuables, soit par l'emprunt. Tandis que les cinq douzièmes réclamés par l'ennemi s'élevaient à plus de quatre millions, ils réussirent à n'en payer que les trois cinquièmes environ. L'arrondissement de Pontoise versa 400,000 francs.

établir l'accord, le maire d'Eaubonne, et moi, ceux de Franconville, du Plessis-Bouchard, de Taverny, Chauvry et Bessancourt.

J'ai traversé Margency, quartier général du prince de Saxe, plein de soldats comme Montlignon. Triste aspect! Non moins triste est Montmorency. Maisons vides, vitres brisées, des soldats partout. On voit dans les rues le maire, l'adjoint, le greffier, le notaire, le receveur de l'enregistrement et sept ou huit pauvres diables... et c'est tout.

Les troupes françaises, parties de Saint-Denis, ont, dit-on, repoussé les Prussiens jusqu'à Deuil, tirant sur Montmorency. En un clin d'œil, soldats et état-major avaient quitté le dîner qu'ils venaient de commencer, et avaient fui en grande hâte jusque sur les Champeaux. Mais, hélas! nos troupes, au lieu de poursuivre leur avantage, supposant sans doute l'ennemi plus nombreux, crurent devoir rentrer la nuit dans Saint-Denis. S'ils avaient osé ce soir-là, nos braves soldats, ils pouvaient, sans rencontrer grand obstacle, aller coucher à Pontoise. Au lieu de cela, une heure après, messieurs les Prussiens de Montmorency redescendaient en ville et achevaient paisiblement leur repas.

Les soldats logés chez M. Bordes ont trouvé la cachette du jardinier et l'ont dévalisée.

Le Curé. — De grands nuages, chargés d'eau, passent et changent, à chaque instant, l'aspect du ciel. Le soleil, pâle, luit par intervalles. On se bat encore du côté de Saint-Denis ; je crois voir la fumée de l'engagement.

J'espère une héroïque défense de la part de la ville manufacturière qui garde aujourd'hui les tombeaux de nos rois[1]. Les ouvriers ont le tempérament plus belliqueux que les cultivateurs. Ceux-ci vivent ordinairement dans l'isolement et dans la paix, tandis que les autres s'animent entre eux et sont habitués à promener leur pensée sur toute l'étendue du sol de la patrie. Ils ont bientôt fait de quitter l'atelier pour l'armée ; le laboureur est enraciné dans sa terre.

J'entends ferrer des chevaux. La nécessité peut fournir quelque excuse à ces forgerons allemands. Néanmoins, c'est étrange de voir avec quelle facilité le repos du dimanche est violé par ces gens qui viennent de pays où l'observance en est poussée à une rigueur sans mesure.

Ici, dans chaque intérieur, je sais qu'on est sur le qui-vive : chacun veille sur son bien. Cependant l'excuse est insuffisante pour abandonner à ce point la messe. Je n'avais pas même d'enfant pour me servir à l'autel. Une main divine pèse sur la France. Comment ne pas le reconnaître, quand on considère la façon dont l'étranger se maintient chez nous ? Cela tient du prodige. C'est le désarroi et la faiblesse s'imposant à l'aveuglement et à la panique. La superbe des nations est parfois châtiée avec une cravache.

1. Saint-Denis était le quartier général d'un petit corps d'armée placé sous le commandement du général de Bellemare et comprenant les trois brigades Lavoignet, Haurion et Martin. Ces troupes gardaient le front Nord de Paris, d'Aubervilliers à la Seine.

Le bruit court que le doyen de Montmorency serait arrêté, comme suspect d'intelligence avec Saint-Denis. Si l'étranger avait fait cela, j'en aurais peur pour lui. Il est des arrêts qui font frémir, tant les conséquences en sont funestes aux juges qui les ont rendus. Mais le temps éclaircira ce fait si grave. J'ai été à l'entrée de la forêt, dire le reste de mon office du jour. Pendant ce temps, j'ai aperçu deux soldats étrangers. Ils sont partout!

Lundi 31 octobre.

Le Maire. — J'ai attelé mon cheval (une petite bête que j'ai payée quinze francs) au char-à-bancs d'un voisin, et je suis allé, accompagné du garde champêtre, faire une tournée à Ermont, à Franconville et au Plessis-Bouchard. Ces communes sont disposées à refuser de payer l'impôt.

Deux Prussiens, dont le vaguemestre, sont surpris en train de crocheter la serrure de M. Pernolet. Le jardinier Flament parvient à les renvoyer.

Le Curé. — L'atmosphère est moite et tout imprégnée de pluie. Le ciel est assombri de nuages qui marchent vers l'Est en colonnes serrées. Nulle distraction pour la pensée. Cette monotonie favorise le travail; mais malheur aux oisifs!

A midi, le ciel est encore plus chargé. La fumée que je vois du côté de Saint-Denis s'élève difficilement, dans un air humide : c'est celle d'un combat engagé entre nos Français et les corps étrangers. Ainsi la grande cité accepte courageusement les privations et les périls d'un siège. Le malheur

l'aguerrit et mate les partis, et les mauvaises passions sont refoulées dans les bas-fonds. Ainsi la grande cité n'oublie pas qu'elle est le dernier boulevard de la France, la vengeresse des nobles villes de Strasbourg et de Metz. Elle sait combien elle doit à tant de provinces qui lui ont envoyé ce qu'elles ont de plus cher : leurs généreux enfants. O Paris, compte sur la puissance bénie de leur valeur ; compte sur la puissance supérieure de tant d'âmes d'une sublime vertu qui prient dans ton sein pour le succès de ta défense et le salut de la patrie ; compte enfin sur tes propres souffrances. Change-les en céleste hommage d'expiation, et tu seras délivré. Toi, population catholique, tu dois à Dieu et aux hommes une grande réparation. Un miracle a conduit l'étranger au pied de tes remparts, un miracle l'y maintiendra jusqu'au jour où, pénitente, tes adversaires s'étonneront de voir tomber les chaînes qui lient tes pieds et tes mains. Tel est mon rêve et mon espoir pour la ville qui vit mourir sainte Geneviève et régner saint Louis.

Le temps continue à être pluvieux, et j'ai le cœur dans les fers. Le cher curé de Montlignon, qui vient me voir, est troublé au point d'être sans défense contre la crédulité et l'exagération. Mais n'est-il pas excusable? Une démarche a été faite auprès de lui pour qu'il prête aux Allemands l'usage de son église. Sa situation est d'une gravité poignante. Que Dieu lui épargne la douleur d'une pareille épreuve!

Ce soir, dans mon église bien-aimée, sous les grandes voûtes silencieuses dont la lampe du sanc-

tuaire tempérait à peine l'obscurité, j'ai longuement pensé à la grande fête de demain. Le martyre que nous subissons m'a fait songer à tous ceux qui ont ouvert les cieux aux justes. J'ai vu tous les héros du christianisme défiler devant mon souvenir...

Oh! qui me donnera de joindre la légion des justes et de m'endormir de leur sommeil, et de m'éveiller au matin d'un jour qui ne connaîtra ni le soir ni l'adieu?

Mardi 1er novembre.

LE MAIRE. — Jour de Toussaint. Plusieurs Prussiens assistent d'une façon édifiante à la messe.

Vers onze heures du soir, algarade dans un cabaret. On vient me chercher pour rétablir l'ordre, ce que je fais d'ailleurs sans peine. J'engage la jeune maîtresse de la maison à la fermer dorénavant de meilleure heure. Seul moyen de ne plus s'exposer aux entreprises des soudards.

LE CURÉ. — Belle journée de Toussaint, avec sa température presque douce, ses riantes heures de soleil, ses arbres au feuillage éclairci et jauni. Les vapeurs des lointains donnent l'illusion d'un horizon de mer.

J'ai dit une messe basse, un jour de Toussaint! Dans ce temps néfaste, tout ce que j'ai pu faire pour ajouter à la cérémonie des dimanches précédents, ç'a été d'adresser à mon auditoire, après la messe, quelques paroles dont il a paru touché. En voici le sens : Nos maux sont pénibles et longs; ils peuvent devenir plus durs et se prolonger encore.

Rentrons en nous-mêmes et prions. Prions tous les saints de la patrie éternelle, et qui y règnent après avoir souffert ici-bas. Demandons-leur, au nom de leur gloire présente et de leurs douleurs passées, de compatir aux nôtres, et d'y mettre un terme. Qu'ils soulagent en même temps les angoisses de nos adversaires, qui ne souffrent pas moins que nous et qui regrettent leur patrie.

Après le Chemin de la croix, auquel assistait mon bon confrère de Montlignon, nous avons admiré ensemble un merveilleux couchant, dont les clartés de pourpre rayonnaient à travers l'escarpement des nues. Dans un tableau de fastueuse grandeur, se peignaient d'idéales régions.

Mercredi 2 novembre.

Le Maire. — Dès le matin, plusieurs forts coups de canon annoncent qu'un engagement sérieux a lieu du côté de Saint-Denis ou d'Épinay[1].

A la messe des morts, dix à douze personnes.

J'avait acheté, le 5 septembre, une vache suisse à M. de Goër. Pour la sauver des réquisitions prussiennes, je l'avais cachée dans mon parc ; mais elle poussait des gémissements si lamentables, que je dus me résigner à la faire rentrer dans son étable, à la grâce de Dieu ! Je déclarai aux officiers qu'elle était destinée au service de l'ambulance, et ils m'autorisèrent à la garder. Mais cette faveur ne me fut

1. Rien de sérieux ce jour-là, où l'on était encore sous le coup de l'émotion du 31 octobre et des nouvelles qui avaient été le prétexte de la sédition.

pas d'un long profit. Le lendemain, la pauvre bête, ayant avalé une pomme qui s'arrêta dans son gosier, étouffa; je la vendis au boucher, pour qui ce fut une bonne aubaine, car il n'était plus question de viande de bœuf depuis longtemps.

Disette de tabac. Je récolte des feuilles de cette plante, je les fais sécher et je les roule en cigares, qui ne valent pas ceux de la Régie. Mais voilà une bonne fortune ! Nous trouvons la cachette du marchand de tabac et toutes ses marchandises. Nous allons pouvoir débiter, pour son compte, une grosse provision aux pauvres priseurs et fumeurs, victimes de longues privations. Cela vaudra mieux que de laisser pourrir ce trésor dans la cave.

Le Curé. — Un vent frais pousse, çà et là, quelques nuages blancs dans l'azur du ciel. Les horizons sont beaux avec la brume légère d'automne. Le soleil rit à cette nature, et fait presque oublier que c'est le jour des Morts.

Une messe basse à neuf heures, suivie d'une bénédiction des tombes, c'est toute la solennité qu'il a été possible d'offrir à nos bien-aimés défunts, en ce jour de commémoration générale. Au reste, le surcroît des tristesses du temps présent s'alliait dignement à la gravité de l'émotion religieuse. Cette cérémonie en faisant passer devant notre souvenir tant de visages connus et aimés, en évoquant tant de générations éteintes, nous parle éloquemment de la brièveté de la vie et, par là même, de son néant, et dénonce la folie de ceux qui lui sacrifient les saints espoirs des béatitudes sans fin. La divine vérité a-

t-elle touché le cœur de quelques assistants et leur a-t-elle inspiré de pieux désirs? Vous seul le savez, Seigneur!

Notre jeune instituteur Julien est revenu. Il a passé quelques semaines à Caen, parmi de pieuses populations et de belles églises.

Dès avant le jour, le canon a retenti, par intervalles, mais bien autrement, durant cette soirée. A chaque instant, du côté de Saint-Denis, brillaient comme des éclats de foudre. Terrible était la majesté de la scène, et belle, pourrait-on dire, si l'on ne songeait à sa cruauté. A présent, tout se calme, et les étoiles brillent.

Jeudi 3 novembre.

Le Maire. — Un Prussien, en train de voler, a été arrêté la nuit dernière, garrotté et enfermé dans une cave. Ce matin, on l'a emmené, les mains liées derrière le dos, entre deux soldats le revolver au poing.

Le Curé. — Le vent du Nord a été assez piquant; mais quel beau soleil et quels clairs lointains! J'ai réuni à déjeuner chez moi M. le maire et M. Julien. Le canon n'a cessé de gronder. J'ai fait quelques pas dans la forêt, disant mon bréviaire, malgré le vent. Chère forêt! Je m'y sentais si seul, si libre, avec de grandes étendues devant moi.

La nuit est venue. La lune brille dans le ciel limpide, comme un saphir au front d'une vierge scandinave. Une traînée de vapeurs semble un voile de crêpe blanchâtre, qui s'en détache pour retomber du côté où dort Paris. Calme solennel, qui reposerait de la guerre, si on pouvait l'oublier!

Vendredi 4 novembre.

Le Maire. — Revue, à Eaubonne, par le général commandant le camp d'artillerie de Taverny. La colonne s'étendait jusqu'à Saint-Leu.

Une famille qui rentre à Saint-Prix nous dit que les Français tiennent Gisors, et empêchent toute espèce d'approvisionnement de passer.

Le Curé. — Quelle belle journée, fraîche et tempérée par un splendide soleil! L'étranger en a profité pour l'exécution de son projet de revue, sous les murs d'une ville dont le canon gronde. Cette parade a dû causer un émoi douloureux à plus d'un cœur; tout ce bruit retentissait comme une menace de mort. Est-ce une heureuse idée pour enflammer le courage de pères de famille qui compteront bientôt quatre mois d'absence de leurs foyers? Des Français se sont donné comme passe-temps le spectacle de cette revue. Était-ce leur place? Quand nos frères vont braver pour nous le feu des batailles, doit-on s'exposer à la hauteur dédaigneuse de ceux qui, demain peut-être, leur donneront la mort?

Il semble qu'il y ait comme un mouvement général parmi nos envahisseurs.

Samedi 5 novembre.

Le Maire. — Réquisition de bois. Le chef des hussards Lucke demande une voiture, et va avec quelques soldats abattre des arbres dans la forêt.

Lettre de Mme D***, de Genève. Elle demande des nouvelles de son perroquet. Il se porte à merveille

et fait la joie des Prussiens; toutes les fois qu'on frappe à ma porte, il crie : « Entrez! »

Quelques officiers traversent le parc, et s'arrêtent sur le plateau pour étudier la position d'une batterie. L'officier Bœckelmann prétend que trois corps d'armée prussiens se dirigent sur Lyon.

Le Curé. — Le thermomètre marque trois degrés, à sept heures du matin. La brume voile les horizons et ne me laisse apercevoir la plaine qu'à une assez faible distance. Il paraît que la politique marche de pair avec le reste, et que la prise de Rome répond à l'investissement de Paris.

Le pillage se poursuit à Saint-Leu; les maisons des absents en sont victimes. Nous continuons ici à être presque des privilégiés. Partout, on me dit que les églises et les presbytères mêmes sont respectés. Dieu en soit loué!

Toujours le canon, toujours la nuit belle et la lune éclatante. Ah! si, demain du moins, nous savions de quoi nous avons lieu de nous réjouir ou de pleurer! Mais rien; du bruit et pas de nouvelles, et l'attente de la mitraille. Car quelle place dans cette région n'est pas exposée à devenir un champ de bataille? Je pense quelquefois, quand je quitte mon presbytère, qu'à mon retour peut-être, je ne trouverai que des décombres, et que par là aura passé le boulet qui effondre, le feu qui dévore. Bientôt peut-être, on dira, comme de tant d'autres villages : Pauvre Saint-Prix, il n'est plus! Il faut marcher sur des ruines, pour admirer la splendeur de ses points de vue. Sur la lisière d'une délicieuse forêt,

s'élevaient d'opulentes villas, ceintes de fleurs et d'ombrages, et qui souriaient à une belle église et au soleil de midi. Pitié, Seigneur, pour la sentinelle tuée dans sa veille! Pardonnez à mes paroissiens leurs fautes! Qu'ils aient le temps d'invoquer les consolations de la foi, qu'ils s'endorment saintement sous le regard de l'Éternel, père des cœurs purs!

Dimanche 6 novembre.

Le Maire. — Toujours le canon gronde au loin. Plusieurs femmes d'Ermont se réfugient à Montlignon, parce qu'elles entendaient les balles siffler sur les premières maisons de leur village. Je reçois une lettre du Tréport et une de Genève : la première du 15 septembre, l'autre du 14 octobre.

Départ du capitaine de hussards pour Château-Thierry. Des chevaux prussiens magnifiques, logés dans mon écurie, n'ayant ni paille ni avoine, dévorent les planches des râteliers. Je trouve plus économique de leur donner de temps en temps quelques bottes de foin. Cependant deux de ces pauvres bêtes meurent pour avoir mangé du blé, la paille qu'on leur donnait n'ayant pas été battue.

Le Curé. — Belle journée et si douce, après un vaporeux matin. La messe a réuni quelques fidèles. M. Julien nous a fait entendre l'orgue. Ce fut pour moi, pendant un instant, comme un réveil, un passage du songe à la réalité. Courte illusion! La guerre n'est point un songe ; l'invasion est la terrible réalité. Deux soldats étrangers étaient là, assistant au service divin ; l'un d'eux, m'a-t-on dit, a beau-

coup pleuré. Hélas! tout le monde a ses sujets de larmes.

La pauvre veuve X*** se serait fracturé l'épaule. Quelle misère au milieu de tant d'autres! Quelle existence à peu près végétative, sans fleurs et sans fruits, sans pensées du ciel ni de la terre! On dirait d'un être oublié de tous, laissé par mégarde dans les voies de ce monde. Cela mange un pain de privations, se traîne sans but et s'efface, comme si nous n'étions qu'une vague suivant une autre vague.

J'ai fait déjeuner avec moi notre jeune instituteur. Dans l'après-midi, le canon a fortement retenti. C'était terrible et grandiose à entendre de la Croix-Jacques, en face d'un panorama d'une placidité superbe. O Paris, tu as accepté la prison, les privations et les périls d'un siège! Cela est beau. Laisse dépouiller tes villas, emporter ton luxe, laisse-le vendre à l'encan sur la terre étrangère. Il t'énervait et te faisait oublier ce que tu dois à Dieu et aux hommes. Expie tes raffinements par la disette, la mollesse de tes chants par la brutalité du canon, l'impureté de tes musées par la vue du carnage. Va, les combats retremperont ta jeunesse et te donneront le droit d'en être fier. Tu verras repasser tes grandes dames en grossiers habits de deuil, car elles auront à pleurer des morts et des orphelins à nourrir. L'heure des puérilités égoïstes est passée. Croyez-moi, Paris, et toi, France, vous profiterez de votre martyre.

Nous sommes toujours sans nouvelles. L'ignorance

est dure, qui pèse sur nous, à travers cette succession de jours muets.

La nuit est venue superbe, la nuit voilée de la gaze d'argent dont les lunes d'automne savent si solennellement parer la campagne sereine. Le tissu des vapeurs nocturnes illuminées fait trembler comme un scintillement de larmes sur toutes choses.

Lundi 7 novembre.

LE MAIRE. — On n'entend rien de la journée, ni canon, ni fusillade ; on dit qu'il y a un armistice de quinze jours, pour parler de capitulation. M. Thiers serait à Paris[1].

M. Julien, qui est rentré, se décide à rester. Feu de cheminée chez le jardinier de M. Villet; les Prussiens le regardent.

Je porte à Montmorency la lettre notifiant mon refus de l'impôt. Les Prussiens venaient de trouver la cachette de vin du *Cheval-Blanc*. Ils faisaient la chaîne, pour en retirer les bouteilles... cinq mille environ.

LE CURÉ. — Tout dort dans la brume. Le silence est épais et les heures longues. Cependant, à travers ces lenteurs et ces anxiétés muettes, les semaines s'écoulent. Après quatre mois de guerre et deux mois d'envahissement, on en est à se demander si l'on n'est pas sous la pression d'un songe commencé de la veille.

1. Ces rumeurs couraient, en effet, à Paris, le même jour. On parlait de la reprise de négociations qui porteraient, non plus seulement sur l'armistice, mais sur la paix elle-même. En réalité, les négociations étaient rompues.

Je n'oublierai jamais de ma vie nos premiers jours de sombre attente, dans ce village à peu près vide d'habitants, entre Paris nous fermant ses portes et la marée montante de l'étranger. On se sentait chétif, abandonné, ignorant, semblable à la barque entraînée loin des rives aimées et perdue à travers les plaines sans terme de l'Océan. Plus on s'avance, plus, autour de soi, s'agrandissent les espaces ; plus on est isolé de ce qui faisait la joie et la sécurité de la vie.

Hier, on me lisait une lettre qui venait d'arriver du Tréport, écrite à la date du 15 septembre. Une mère demandait des nouvelles de son fils. Le désarroi jeté dans ce foyer, paisible s'il en fut jamais, est cruel. C'est comme si une main inhumaine était venue en éteindre la douce flamme et le glacer d'inquiétude.

Le jardinier de M. Villet est venu m'apporter du tabac prussien, et me donner des nouvelles de son maître, qui, toujours réfugié à Amiens, regrette bien son Saint-Prix.

Malgré le brouillard, et tout en disant mon bréviaire, j'ai été visiter le cher confrère d'Ermont. Sur ma route, je n'ai pas vu sans tristesse de nombreux soldats étrangers faisant des razzias de pommes de terre dans nos champs. Quel surcroît de privations pour cet hiver ! Il y aura grande pénurie de toutes les choses nécessaires à la vie. Mon vénérable confrère est bien éprouvé, avec les cinq cents soldats peuplant la solitude de sa paroisse. On la traite en pays conquis ; elle paye durement l'abandon où l'ont laissée ses habitants. Plus d'une tristesse les attend au retour. Leur pasteur semble désespérer du sort de la France. Je veux croire qu'il n'est pas prophète.

Mardi 8 novembre.

Le Maire. — Une alerte aujourd'hui ! Un soldat de l'ambulance d'Ermont vient rôder autour de Louis Mignan, qui arrache des pommes de terre près de la route de Paris. Il est ivre et veut arrêter la voiture qui l'accompagne ; mais la jeune fille qui conduit fouette le cheval, qui part au galop. Le soldat court après elle, en brandissant son sabre, et arrive presqu'en même temps au village.

Une femme qu'il rencontre attire sa fureur. Il se précipite sur celle-ci, qui s'enfuit chez un voisin, et ferme la porte derrière elle. Le soldat veut forcer la porte, qui résiste ; alors, avec son sabre, il fait voler la fenêtre en éclats, il s'élance dans la maison. On court chercher M. Bour[1], puis les deux officiers qui logent chez M. Double. Des soldats viennent et passent par la fenêtre, tandis que l'autre sort par la porte, tenant une poule et deux lapins. A la vue des chefs qui arrivent, il reste stupéfait. On le garrotte, après lui avoir administré quelques coups de canne. Il est enfermé dans une cave, d'où il sera conduit à Ermont, pour s'y voir infliger une punition sévère. Je vais à la recherche des femmes pour les rassurer ; elles avaient fui par-dessus les murs. Je les trouve encore effrayées et en larmes ; il y avait vraiment de quoi.

Le Curé. — La matinée est semblable à celle d'hier : le ciel et la terre se confondent dans la

1. Un habitant de Saint-Prix, qui, originaire d'Alsace, parlait très bien l'allemand.

brume. J'ai dit la messe en présence de mes trois habituées. Hélas! qu'il faut de coups redoublés de la justice céleste pour ramener l'homme, après un si long abandon, à des habitudes chrétiennes! La conversion du pécheur est le miracle des miracles.

Voici la règle de vie qu'on enseigne aux campagnards : « Travaille, travaille sans trêve! Que tes bestiaux se reposent, toi, jamais! Sois sans fête sainte, sans jour de Dieu. Amasse, amasse encore, amasse toujours! Qu'as-tu besoin de vertu et d'espérance au delà de tes champs? Avec de l'air, de l'eau, du soleil, des sueurs, de l'engrais, on récolte ce que l'on veut ; on n'a pas besoin de Dieu pour avoir du pain, ni de vertu pour avoir du sommeil. Quand la fin de la vie approche, console-toi, on a bien joui. Quand on est mort, rassure-toi, tout est fini; jamais mort ne s'est plaint. » O Dieu des anciens laboureurs, éclaire cet aveuglement, Dieu, qui donnes à la plante l'air qui la fait vivre, l'eau qui la fait germer, le suc qui la nourrit, le soleil qui l'échauffe et qui féconde l'univers!

J'ai poussé ma promenade jusqu'au ru de Corbon[1], tout en disant mon rosaire et mon bréviaire. Quelle solitude, quel abandon des pépinières! Les étreintes de la guerre se font sentir partout, tiennent tout en souffrance. Le canon fait entendre sa voix jusque-là.

A sept heures du soir, il a redoublé[2]. Des engagements paraissent avoir eu lieu du côté de Pontoise.

1. Un ruisseau de la forêt, tributaire du lac d'Enghien.
2. Dans ces jours, les opérations militaires se bornent à des fusillades d'avant-postes et aux canonnades des forts, dirigées sur les ouvrages de l'ennemi.

Ainsi la guerre se développe et, avec elle, d'incalculables maux.

Mercredi 9 novembre.

Le Maire. — On dit que M. Thiers est allé à Versailles ces jours derniers, et qu'il a obtenu l'autorisation d'entrer dans Paris. Une capitulation serait en voie d'aboutir. Il y aurait un armistice de quatorze jours, — et le canon ronfle toujours. — On ajoute : si, dans trois jours, Paris n'a pas capitulé, le bombardement commence.

Ici arrive une lettre qui a voyagé par ballon, et qui dit que les mobiles se trouvent toujours bien dans Paris, où les vivres sont encore abondants et à des prix modiques.

Le brouillard est épais et froid. Les Prussiens logés chez Mme Veyrac vont visiter la maison de Mme Solliers[1] et promènent leurs sabres sous les meubles, parce qu'ils ont appris, par dépêches télégraphiques, qu'il y avait des francs-tireurs qui se rapprochaient d'ici. Ils font éteindre la veilleuse qu'on allumait chaque soir pour éloigner les maraudeurs.

Ce soir, à sept heures, il neige et on entend encore le canon au loin. Je reçois plusieurs lettres, de dates déjà lointaines.

Le Curé. — Le thermomètre est à zéro. Le ciel est terne et silencieux au possible. Le regard entrevoit un peu l'horizon, mais comme à travers un voile monotone. Plus lourd est le linceul qui pèse sur tout cœur français.

1. Aujourd'hui appartenant à M. Laflèche.

J'ai empêché, par prudence, de sonner le trépas du vieillard M***, décédé hier dans l'après-midi. Je ne le croyais pas si près de sa fin. Heureusement je l'avais reconcilié avec Celui qui a fixé son sort pour l'éternité.

Jeudi 10 novembre.

Le Maire. — Des soldats sont entrés, en passant par-dessus les murs, dans la maison de Mme Thierry-Mieg, et ont emporté des couvertures et autres menus objets.

Le Curé. — Une neige fondante n'a cessé de tomber tout le jour, d'assombrir le ciel et de refroidir l'atmosphère. A dix heures, a eu lieu le service de M***. Il y avait une assez nombreuse assistance, malgré la rigueur du temps et l'accablement des âmes.

En dépit de la brume et de la neige, quelques coups de canon ont retenti dans le lourd silence de la nature. Le travail m'a fait traverser légèrement les heures monotones. Quelques pensées que le Ciel me donne à méditer me rendent moins pénibles notre situation et l'absence de toute nouvelle.

Vendredi 11 novembre.

Le Maire. — Le calme est complet ici. J'ai chaque jour à m'entremettre auprès des officiers qui réclament tel ou tel ustensile, que je fais chercher dans les maisons abandonnées.

Ce soir, au tournant de la route de Saint-Leu, j'aperçois quelqu'un qui me reconnaît et me tend les deux mains. C'est M. Bonnamy, qui revient du Mans.

Le Curé. — La matinée a passé vite. Comme on sent le bienfait du travail, quand tout est tristesse au ciel et sur la terre, et dans le fond des cœurs ! Le temps s'est adouci et rasséréné. La neige a disparu et, sous le ciel encore chargé, on aperçoit Saint-Denis et, au delà, Paris, le grand Paris, qui semble un grave pénitent, résigné à l'expiation. Le paysage est beau à voir de nos sommets, avec ses profondeurs pleines d'une mélancolie superbe.

Chose rare et en quelque sorte inouïe, je viens de lire un journal, le *Journal de Rouen* du 7 novembre, apporté par mon voisin M. Mansard. Hélas ! j'en ai le cœur broyé. Tout se tourne contre nous : le parjure partout met en défaut les courages. L'or de la Prusse, dit-on, pénètre jusque dans Paris. Bazaine, sans combattre, a mis bas les armes. Comment l'histoire en jugera-t-elle à la lueur des faits ? Mais l'œuvre est consommée ; notre armée n'est plus ! La fleur de nos soldats gémit dans les forteresses allemandes. Ah ! que les hommes se font de mal entre eux ! Mon Dieu, apprenez-nous à baisser la tête devant la tempête soulevée par le souffle de votre justice, afin de n'en être pas emportés !

Samedi 12 novembre.

Le Maire. — Le calme continue. On parle d'armistice. Jules Favre, Thiers, etc., sont en conférence pour établir les conditions de la paix.

Le capitaine Bœckelmann quitte la maison de M. Double et vient s'installer chez M. Gadala, place de la Croix.

Le Curé. — La neige a, cette nuit, jeté des flaques

blanches sur la terre, qui en est rendue d'un aspect plus triste. Le ciel n'est pas cependant sans quelque charme, avec ses nuées aux formes changeantes, gracieuses ou grandioses.

Le bruit a cessé autour de la capitale. A distance respectueuse, l'armée étrangère semble s'installer, et vouloir passer l'hiver en vue de la grande proie ardemment convoitée. Ce sort est sombre, Seigneur, mais juste. Ceux qui vous ont abandonné n'ont plus ni boussole ni gouvernail, et sont battus par les flots désordonnés. Un vieillard, mon voisin, est venu me voir après que j'ai eu sonné l'angelus. Hélas! il est bien loin de juger avec les yeux de la foi la tourmente déchaînée. Il n'y voit qu'un événement humain et ne se préoccupe que de ses conséquences terrestres. Quand Dieu reprendra-t-il sa place dans la pensée des hommes?

C'est demain la fête de la Dédicace de nos temples au Dieu de toute vérité. Sous leurs voûtes, en nombre de lieux, on entendra des chants qui ne sortiront pas de bouches catholiques. La demeure du Père elle-même est envahie par les fils de l'étranger.

J'ai poussé une promenade jusqu'aux sources de M. Double. C'est bien fini des feuilles ; je les foulais toutes trempées sous mes pieds. Ces sources, avec leurs miroitements, leurs bruits de chutes, les ruisseaux qu'elles forment, les bosquets qui les abritent, offrent en été les délices de l'oasis. Mais l'or, qui a fait cette merveille, est impuissant à empêcher l'hiver d'y porter atteinte. Tout était dénudé, humide, et les arbres des massifs se dressaient avec des apparences de squelettes. La forêt, dépouillée,

conserve encore une grandeur austère; mais les massifs de nos parcs n'ont plus alors que de grêles profils, attristants pour le regard. Je suis revenu par la Croix-Jacques, non sans admirer encore la vallée et le sombre rideau de nuages pluvieux qui la recouvrait.

Dimanche 13 novembre.

Le Maire. — Le chef de hussards Lucke quitte la maison Veyrac, pour aller habiter la maison de Goër, et s'empare en partant de la voiture de M. Faure. Je recueille un cheval que les Prussiens allaient lâcher dans la plaine. Quelques-uns de nos habitants sont autorisés à battre. Ils font de bonnes affaires, qui excitent beaucoup de jalousie.

Le Curé. — Belle journée, toute réconfortée de soleil. Impossible de dire des grand'messes. Cependant M. Julien relève nos cérémonies du dimanche en jouant de l'harmonium et en chantant le *Salutaris*. Malgré notre dépeuplement et la passe laborieuse, il y avait un peu de monde, ce matin, à l'église; j'y ai vu trois soldats étrangers.

Quelques coups de canon vers le milieu du jour. J'ai cru même distinguer deux colonnes de fumée par delà Paris. S'est-on battu? Avec quels résultats? Dans quelle ignorance nous vivons! De la fumée, voilà tout ce que nous avons pour éclaircissement, nous jadis si affamés de nouvelles, et souvent des plus frivoles. Dans quelle embûche est tombée notre société curieuse, affairée et sensuelle!

Lundi 14 novembre.

Le Maire. — Rien de nouveau que des rumeurs. On dit qu'un engagement a eu lieu et que les Parisiens ont repoussé l'ennemi jusque près de Versailles.

Le Curé. — La matinée a eu de beaux moments de soleil; mais, dans l'après-midi, le ciel s'est assombri et le vent a tourné à la tempête. Hélas! combien de nos défenseurs sont obligés de bivouaquer à l'injure du temps! Seigneur, donnez-leur la résignation chrétienne, qui sanctifie la souffrance.

Une assez vive canonnade s'est fait entendre dans l'après-midi. Mon cher confrère de Montlignon est mis en demeure de céder son église aux Luthériens. Quelle amertume! Dieu se vengera de tels actes. Mais non, Seigneur, éclairez plutôt ceux qui s'attaquent à vos autels. Ils ne savent pas que c'est à vous-même qu'ils s'attaquent; ils ne songent qu'à nous faire sentir qu'ils sont partout les maîtres. Hélas! que sont devenues les lumières de la civilisation, la force valeureuse de nos armées, la solidité inexpugnable de nos remparts!

Mardi 15 novembre.

Le Maire. — Grand mouvement de troupes à Taverny, Pierrelaye, Sannois. On s'est battu du côté d'Argenteuil[1].

Des soldats envahissent la maison Saint-Yves Bax

1. Une reconnaissance a chassé l'ennemi de ses avancées du côté de Drancy. Le Mont-Valérien a tiré pendant une partie de la nuit sur Saint-Cloud, Montretout et Rueil.

à Rubelle, et dévalisent la cave. Le soir, vers sept heures, passant par là, je vois deux Prussiens et de la lumière dans la cave. Je me hâte de faire enlever ce qui reste de bouteilles.

Le Curé. — Il fait un vent de tourmente. Sur le ciel courent des nuages affolés, et qui masquent, à chaque instant, le front éclatant du soleil. Comment se passera cette journée? Combien notre esclavage se prolongera-t-il encore? Mais on ose à peine s'en plaindre, quand on songe au sort des soldats français prisonniers, dispersés dans toutes les forteresses de l'Allemagne, après tant de fatigues subies, de privations endurées, de périls encourus.

Dans l'après-midi, des détonations retentissantes sont venues, par intervalles, nous avertir que Paris continuait son héroïque résistance. Seigneur, épargnez le sang de deux nations! J'ai rencontré dans ma forêt la blanche fleur du perce-neige, qui m'a semblé un sourire de pitié, jeté par la terre d'automne à l'humanité endolorie, une promesse de retour du soleil, qui, réchauffant la campagne, lui rendra ses charmes, ses senteurs, sa fécondité.

J'ai passé la soirée chez un voisin, prosaïque, et qui a toujours borné ses regards à l'horizon de son ancien négoce, mais homme excellent. Heureux qui sait chercher le bon côté des hommes, et excuser le reste, en faisant la part de la légèreté, de l'ignorance, de l'âge et des faiblesses intellectuelles! A considérer les choses de près, on revient sur la sévérité de bien des jugements. Ah! soyons bons comme notre Père céleste est bon! Tout autre sentiment peut laisser

des remords ; celui-là est, quoi qu'il advienne, une source de consolations.

Mercredi 16 novembre.

Le Maire. — Le maire de Montmorency nous envoie des journaux de Versailles rédigés par les Prussiens... le *Moniteur officiel!*

On démolit les maisons de Groslay, pour les convertir en redoutes. Les Prussiens font des patrouilles, la nuit, dans la forêt. Les troupes de Taverny et de Pierrelaye sont dirigées sur Bezons.

Le Curé. — La matinée a un aspect sombre et je ne sais quelle lourdeur taciturne. Elle pèse sur les âmes, comme cet envahissement dont la pression nous cause une si importune lassitude. Dès six heures, ce matin, j'ai entendu le va-et-vient de notre garnison étrangère. Était-ce encore un départ pour Château-Thierry, où l'on reçoit les provisions venues d'Allemagne par la voie ferrée? Ou quelle autre cause? Nous sommes ici au secret.

Jeudi 17 novembre.

Le Maire. — Vers minuit, deux cavaliers appellent l'instituteur, le somment de s'habiller et de les conduire chez le maire. On m'éveille, je descends, et l'un de ces soldats me dit : « Depuis plusieurs soirs, on aperçoit au haut de la côte des lumières qui ressemblent à des signaux. Si cela se renouvelle, la commune sur laquelle ces feux seront signalés sera condamnée à payer mille francs en or. » Comme la nuit était noire, un cavalier, qui tenait une bougie à la main, me pria de lui prêter une lanterne;

ce que je fis, et nos deux hommes partirent pour Taverny.

Aujourd'hui, vers neuf heures du matin, un officier, suivi de son ordonnance, me fit demander à la grille, et me dit qu'il était commandant d'artillerie à Taverny, et que c'était lui qui était passé par Saint-Prix la nuit dernière. Il m'invita à prendre connaissance de l'avertissement du général, concernant les feux qu'on croyait remarquer chaque soir sur la lisière de la forêt. Je l'engageai à descendre de cheval, et je lui offris un verre de vin blanc, qu'il accepta. Devenu très courtois, il me conseilla de voir le commandant de Saint-Leu, et de lui demander un sauf-conduit, pour permettre au garde champêtre de faire des tournées le soir, sans être inquiété par les patrouilles qu'il pourrait rencontrer.

Le soir même, notre garde, conjointement avec celui de Saint-Leu, a fait une longue tournée. Ils ont acquis la conviction, disent-ils, que ces feux, qui inquiètent tant les chefs prussiens, ne sont autres que les lanternes que les officiers occupant la maison Renou et la Biche-au-Bois portent avec eux, quand ils échangent des visites le soir. Vers onze heures, nos gardes trouvèrent au café de *Jules-César* des notables de Taverny, jouant et buvant avec des officiers. En redescendant à Saint-Leu, ils passent devant le poste de la mairie, où tout le monde dort, y compris les sentinelles. Et, pour ces signaux chimériques, mon cher collègue de Saint-Leu, M. Leduc, a été condamné à payer mille francs. Le général a bien voulu consentir, cependant, à ce qu'on fasse une enquête avant l'exécution.

Le Curé. — La journée est ce qu'elle peut être, sans soleil en pareille saison. Je vais déjeuner à Montlignon avec le curé de Domont et celui de Bouffémont. Ce dernier est arrivé récemment de Gravelotte par la Belgique, où il a dû se reposer quelque temps, pour se remettre des fatigues et des privations qu'il a subies comme infirmier d'ambulance.

Quelle dure chose que la guerre, dure en elle-même, et aussi bien à cause de la façon dont on en parle! Que de tristes accusations, et que d'exagérations peut-être, il faut bien le dire! On y prend sur le fait la lâcheté, l'égoïsme, l'ambition, la trahison. C'est le suprême fléau, celui qui découvre toute la laideur du péché originel.

J'ai terminé ma journée avec le maire et l'instituteur. De temps à autre, des détonations avivent l'impatience d'être sans nouvelles. Cependant, peu à peu, le calme se fait et les étoiles se rallument dans un ciel silencieux.

Vendredi 18 novembre.

Le Maire. — On m'a montré aujourd'hui un journal microscopique, contenant dans une seule page les quatre pages d'un journal ordinaire. C'est une feuille de papier pelure, qui pèse moins que le poids d'une lettre ordinaire. Elle était venue par ballon.

On fait courir ici bien des bruits contradictoires. Les nôtres parlent de victoires à Chartres et à Orléans. Les officiers prussiens disent, au contraire, qu'à Chartres ils ont fait 15,000 mobiles prisonniers. Les habitants de Montmorency auraient recu l'ordre

de déménager dans les quarante-huit heures. On reparle du bombardement de Paris pour demain.

LE CURÉ. — Le brouillard nous enveloppe de toutes parts. C'est l'image de notre ignorance du présent et de notre incertitude sur l'issue de la crise. Le bruit de la fusillade a retenti dans la journée, bruit étouffé comme une agonie.

Samedi 19 novembre.

LE MAIRE. — Un bataillon du 19e de ligne, régiment du duc de Nassau Frédéric-Léopold, venu de Margency à dix heures, se met à faire des perquisitions pour ramasser toutes les armes. Les soldats se répandent de tous côtés et, ne laissant pas le temps d'ouvrir les maisons, forcent les serrures ou brisent les portes.

Étant entrés chez moi une vingtaine à la fois, ils prennent: dans mon atelier, deux vieilles épées, trois lances de Cosaques de 1815, des médailles, un télescope; dans ma chambre, mon gilet, dont une poche contenait quatre-vingts francs ; dans mon salon, des cartes, des plans et enfin mon écharpe de maire, qu'ils s'imaginent naïvement être un insigne de franc-tireur. Il faut l'intervention de M. Bour pour faire comprendre à ces butors leur erreur, et leur arracher mon écharpe des mains.

Les perquisitions sont minutieuses chez les épiciers, surtout chez Rousselet, où l'on découvre une boîte de fusées et de pétards de fête et quelques sacs de plomb de chasse. Grand émoi à propos de cette trouvaille! L'officier fait garder Rousselet à vue et, la perquisition terminée, on le place au

milieu d'un peloton et on l'emmène à Margency. Après deux heures d'attente, un aide-de-camp du prince vient l'interroger sur l'usage des engins qu'il avait cachés. Il répond que ce sont d'innocentes pièces d'artifice, qui servaient pour la fête de l'Empereur, et qui ne se trouvent chez lui en aussi grand nombre que parce que la fête n'a pas eu lieu cette année. L'officier se contente de ces explications et fait relaxer le prisonnier, en le prévenant toutefois qu'il sera l'objet d'une active surveillance. Je m'inquiétais de ne pas voir revenir le pauvre garçon, et j'allais au-devant de lui, quand on m'annonça qu'il rentrait sain et sauf.

Autre incident. Pendant que les perquisitions s'opéraient, l'officier commandant se tenait raide et hautain sur son cheval, au milieu de quelques soldats, au carrefour de Rubelle. Onze heures sonnent et, aussitôt après, l'angelus. L'officier tressaute sur son cheval, jette un cri sauvage, un ordre sans doute, s'imaginant qu'on sonne le tocsin. Deux soldats s'élancent vers l'église et se précipitent sur le sonneur, qui était notre excellent curé, remplissant son office accoutumé. On l'arrête, on se met en devoir de l'emmener, lorsque le capitaine Bœckelmann, que j'ai envoyé chercher, arrive et parvient à faire comprendre, non sans peine, à l'officier courroucé sa ridicule méprise.

Deux heures après le départ de cette compagnie venue en maraude, au fond, plus qu'en perquisition, un chariot, rempli de soldats et suivi de trois officiers, arrivait pour enlever trois cents bouteilles découvertes chez M. Lefebvre. On devait revenir

demain pour enlever le reste; mais les chefs prussiens d'ici ont déclaré qu'ils s'y opposeraient, prétendant que ce vin leur appartenait plus qu'à d'autres. Les soldats de Saint-Prix, excités par cet exemple, se sont mis, le même soir, à dévaliser les caves que leurs camarades avaient découvertes. Profitant des portes ouvertes la veille, ils enlevèrent le linge, les couvertures et notamment, dans ma maison de Rubelle, des matelas et deux pendules. Il est vrai de dire que, peu après, on me fit rapporter ces objets, en alléguant, pour excuse, qu'on ignorait que cette maison m'appartînt.

Le Curé. — L'atmosphère reste encore brumeuse, bien que, cette nuit, le brouillard se soit en grande partie, résous en pluie. Que les campements doivent souffrir de tant d'humidité! Si, du moins, on voyait sortir de ce surcroît d'efforts et de misères quelque fait important qui en présage la fin! Notre position rappelle la sombre époque où l'Angleterre tenait dans sa serre la France vaincue, et nous ne voyons pas paraître l'humble fille des champs, la courageuse Lorraine qui souffla sur les cendres éteintes et en fit jaillir la flamme de l'enthousiasme libérateur.

Ici, à la vérité, nous sommes à peu près tranquilles, dans notre pauvre bourgade. Quelques chefs étrangers se confinent dans nos châteaux, avec les cavaliers qui les servent. Cependant le plus simple des événements sème parfois la crainte dans le cœur des pauvres étrangers. Ils étaient aujourd'hui en perquisition dans les maisons du village. Le bruit de la cloche sonnant l'angelus les a effrayés, et m'a

valu d'être conduit en prisonnier jusqu'au carrefour, à la porte de l'épicier Rousselet. Que pouvais-je dire, sinon que je n'avais jamais cessé de sonner à onze heures, et que c'était en même temps un avertissement pour les cultivateurs. Quoi qu'il en soit, église et presbytère ont été l'objet d'une visite qui n'a pas dû laisser au conseil de guerre une haute opinion de l'opulence du pasteur.

L'incident m'a attristé. Cette perturbation morale, que la réflexion ne sait plus arrêter aux limites où commence la brutalité, est affligeante pour la dignité humaine. On doit viser surtout les maisons de nos absents. Le pauvre Rousselet, mon compagnon de captivité, en sera pour ses modestes pièces d'artifice. Il a fait un voyage, un peu militairement accompagné, au château de M. Davillier, à Margency. Plusieurs maisons ont été maltraitées et ont vu leur cave pillée. Tranchez, Seigneur, dans le luxe et les raffinements de la vie; mais relevez les âmes et prenez en pitié la patrie.

J'ai fait visite ce soir à mon voisin, l'ancien capitaine Bousquet. Le brave homme est venu m'aider de sa présence, lors de l'algarade de onze heures. Dieu récompense son zèle et son bon cœur! Il est dix heures, le ciel est sombre, ma plume court rapide et triste; à l'instant même, je viens d'entendre encore le canon. Ainsi, il n'est plus de répit ; la guerre se poursuit le jour et la nuit.

Dimanche 20 novembre.

Le Maire. — Le capitaine Bœckelmann me fait demander, avec M. Bour, pour lui donner des expli-

cations sur les perquisitions d'hier. Il nous offre café et cigares, qu'il faut bien accepter.

Aujourd'hui, à Saint-Leu, les Prussiens voulaient célébrer l'office protestant dans l'église, après la messe. Mais, M. le Curé s'y étant refusé, l'office a été tout bonnement dit sur la place de la mairie.

Le Curé. — La matinée, malgré ses nuages, a reçu quelques visites d'un bon soleil. Le capitaine logé chez M. Gadala, auquel j'avais fait demander s'il n'y avait pas d'inconvénient à sonner la messe, a eu l'amabilité de venir jusqu'à l'église, pour m'en donner l'autorisation.

Quel désarroi ! Nous voilà soumis au régime des réquisitions. Les intérieurs de nos absents sombrent à leur tour dans la tourmente; tout payera son tribut à la guerre. L'ange du châtiment traverse la France, rasant les monuments de notre luxe et de nos vanités, précurseur des détresses peut-être. Faut-il qu'à côté du mal physique se révèle tant de misère morale! Le bruit de la trahison de Bazaine s'accrédite chaque jour davantage. Je ne puis croire à une pareille énormité. Faites, Seigneur, que ce ne soit pas la vérité!

J'ai offert à mon cher instituteur le plus chétif déjeûner. Après mon Chemin de la croix, j'ai eu une longue visite du curé de Montlignon, qui, à l'heure d'un couchant grandiose, ne se lassait pas de regarder le feu des obus et de prêter l'oreille au bruit de leurs détonations lointaines. Le point de départ semblait être le bas de Montmartre [1]. Pendant ce temps-là, j'ai récité mon rosaire.

1. Le fait militaire auquel cette observation se rapporte

Vous prier, mon Dieu, voilà seulement où peut se reposer notre pauvre âme. Le reste n'est que désolation. On voudrait fuir tous ces échos de la guerre, et ces craintes, et ces espoirs mêmes dont on est condamné à être perpétuellement entretenu. Tout cela bourdonne à vos oreilles et se confond en un gémissement lugubre. L'étranger, de son côté, ne peut se faire à l'idée que la proie qu'il convoite se débatte aussi longtemps. Il y a dans son âme une lassitude qui, jointe aux rigueurs de l'exil, au péril quotidien de la mort, porte son irritation à un point dont on est effrayé pour soi et pour lui-même.

J'ai dîné chez M. le Maire, avec un jeune sergent de Leipsick. Le pauvre exilé ! quoique protestant, je l'ai vu deux fois, le dimanche, dans mon église. Dieu l'ait en sa sainte miséricorde ! Il nous a quittés à l'heure militaire. Quel respect de la discipline chez ces hommes !

Il n'est plus qu'étoiles au ciel et calme sur la terre. N'oublions pas, dans cette paix, les victimes qui sont tombées aujourd'hui et celles que le sort de la guerre fera demain. Quel destin attend les nouvelles armées, créées dans un effort désespéré ? Si vous ne les bénissez, Seigneur, elles disparaîtront comme celles de Sedan et de Metz.

Dimanche prochain, commence l'Avent, et nous marcherons vers Noël. Noël ! le verrons-nous ? Que Dieu m'accorde de me sanctifier et de regarder le

n'a pas été consigné dans l'histoire du siège. Le gouverneur de Paris signale, ce jour-là, un feu très vif contre les positions du Bourget et des combats heureux d'avant-postes à Villetaneuse.

reste comme infiniment peu de chose !.. Mais il est près de minuit !

Lundi 21 novembre.

Le Maire. — Cinquante soldats de Margency viennent avec un chariot pour enlever le vin de chez Mme de la Marck. Je dis à l'officier que le vin a été pris jusqu'à la dernière bouteille. Il n'en croit rien et m'oblige à tout ouvrir. Je lui montre la fenêtre brisée, les deux portes défoncées et enfin la cave, où il constate lui-même qu'il n'y a plus rien. On lui explique alors que les soldats d'ici se sont introduits dans la maison, pendant la nuit qui a suivi leurs perquisitions, et qu'ils ont fait main basse sur tout.

A ce moment, surviennent les officiers Bœckelmann et Michaëlis, qui déclarent de nouveau qu'ils s'opposeront à l'enlèvement du vin de Saint-Prix. L'officier qui commande le détachement n'insiste pas et s'en retourne avec ses hommes. Mais, en passant devant le chantier du charpentier Bridault, ils ont soin de charger leur chariot de bois à brûler. Histoire de ne pas rentrer les mains vides.

Sur l'avis de mon collègue de Saint-Leu, je fais retirer les arbres qui encombrent encore la route de la Croix-Jacques.

Le Curé. — Le soleil s'est levé superbe, et comme souriant dans la brume de l'horizon. Il a été aussitôt salué par le canon. Quelle terrible dépense de poudre, de mitraille, de vies humaines !

Hélas ! qu'il y avait longtemps que je n'avais donné la sainte communion ! Encore est-ce à une personne de Saint-Leu que je l'ai fait aujourd'hui. En revanche,

voilà mes cloches réduites au silence, et qui peut dire pour combien de temps ? O guerre, comme tu portes évidents les caractères d'un châtiment céleste ! Le vainqueur comme le vaincu est écrasé de tristesse et de souci. Chacun sait à combien peu tient la victoire ou la défaite. Parfois, c'est l'obscurité même : on pérore, on discute, on loue, on blâme, on crie à la trahison, on fait de pathétiques tirades ; la vraie cause de l'événement reste mystérieuse entre les deux camps, dont l'un se glorifie du succès, et l'autre pleure la honte de la défaite.

La seconde partie de ma journée s'est consumée en mille incidents. Ma visite au jardinier de la Terrasse, isolé des siens, de son maître, abattu par la fièvre, comme perdu dans une vaste propriété à la merci de l'étranger, la récitation de mon bréviaire, la rencontre de quelques paroissiens, tout cela a dévoré mon temps et ne m'a guère laissé en face de moi-même.

O détails, combien vous absorbez une large part de mon existence ! Je m'en aperçois maintenant que je n'ai plus la célérité d'autrefois, que tant de choses me pèsent si fort et me fatiguent si vite. Je ne vous retrouverai plus, années faciles, loisirs abondants ! On ne remonte pas le courant de la vie, écoulée, — inconsciente de la rapidité et du prix du temps, — entre des berges douces, verdoyantes et fleuries, en vue de lointains enchanteurs. Maintenant ma vie se précipite, le courant est tumultueux, la rive escarpée et jaunie, et les horizons aux arêtes vives déchirent le ciel.

Mardi 22 novembre.

Le Maire, — Journée vide. Le vétérinaire Rœpicke quitte ma maison pour aller habiter celle de M. Bordes.

Le Curé. — Triste matinée de Sainte-Cécile! Le ciel, chargé de mélancolie, pleure. J'entends le bruit continu de la pluie qui tombe, et tout à coup le retentissement du galop d'un cheval fait retomber sur mon âme l'anxiété de l'invasion.

Quomodo cecidit regina gentium? Se pourrait-il que nous eussions été vendus par ceux à qui la France avait confié le plus cher de ses entrailles? Mais non, c'est incroyable, et c'est horrible d'y penser. Nous sommes châtiés et, après l'expiation, nous verrons des jours meilleurs. En attendant, comme tout se complique en Europe! Tandis que le cœur de la France suffoque sous le pied de l'étranger, le pontife suprême de la catholicité est captif dans Rome envahie; la Russie, dit-on, a déclaré la guerre à la Turquie.

Le vent s'est élevé et gronde fort; il tourne à la tempête. Pauvres marins, enfermés dans nos forteresses de Paris, comme vous devez vous y trouver à l'étroit, vous habitués à la liberté des mers! Mais vous avez noblement répondu à l'appel de la patrie en détresse. Elle sauvée, vous retournerez à votre élément, qui vous bercera avec des caresses maternelles.

Le temps a fini par se ressuyer dans l'après-midi, sans que le vent se soit apaisé. Il reste quelque chose de désordonné et de superbe dans la nature. Quand je suis revenu au presbytère, après la récita-

tion de mon bréviaire, j'ai trouvé le fils M***, qui venait me payer le convoi de son père; comme il y a longtemps qu'il n'était entré d'argent chez moi !

Ce soir, le ciel est pur, et le vent a le bruissement de la grande mer. Quelles variations en toutes les choses de la terre! Plus haut seulement, l'homme trouve la sérénité et la constance.

Mercredi 23 novembre.

Le Maire. — Dans une lettre venant de Paris par le ballon monté, on nous parle de nos mobiles. Ils sont assez tranquilles jusqu'à présent. Ils vont faire l'exercice dans la plaine de Saint-Ouen et chercher des légumes dans celle des Vertus.

Le Curé. — Matinée douce, malgré l'impétuosité d'un vent de Sud-Ouest. Les nuées courent sous un ciel bas, et sont, de temps à autre, comme transpercées par les flèches lumineuses d'un astre mystérieux. Quelques bruits de canon nous arrivent à travers la rafale.

Dans la forêt, où j'ai été me distraire un moment, on débarrasse routes et sentiers des arbres renversés, et on comble les tranchées, comme pour faciliter la fuite en cas de malheur. J'ai rencontré un riche marchand de bois de Taverny. Il est navré des pertes de son négoce, comme d'autres pleurent les déprédations commises dans leur maison, la perte d'une cave, d'un mobilier... Combien peu s'élèvent au-dessus de ces misérables intérêts ! Ah ! pauvres esprits, regardez donc les grands désastres de la patrie! Voyez dans ces maux la main de la Trinité éternelle abaissée sur nous, et qui nous écrase pour

nous ressusciter! Elles sont dures assurément les heures du rajeunissement d'un peuple. Elles veulent des déceptions, des humiliations, des misères et du sang. Oui, nous en sommes réduits à subir les dédains du vainqueur, à entendre les sons d'une musique guerrière célébrer ses triomphes, à voir, près des chaumières consumées, ses chevaux se repaître des gerbes du blé que nous avions semé pour notre nourriture, à pleurer loin des tombes perdues dans les champs de bataille, saignées douloureuses faites à la terre natale pour y déposer les restes des victimes de sa défense. Eh bien! sachons combattre en chrétiens et ne pas nourrir notre désespoir de haine.

Si nous souffrons ainsi dans nos foyers attristés, tant de pauvres soldats étrangers, loin des leurs, ne souffrent pas moins. Aucun espoir de gloire, de conquête ou de fortune ne les passionne ; ils sentent que le retour ne leur offrira qu'un intérieur plus appauvri peut-être. Il me semble que leur courage faiblit, et qu'une sorte de révolte commence à les mordre au cœur.

Je n'ai fait que rouler ces pensées dans ma promenade, et n'y ai pas trouvé le calme. J'entendais des voix au loin et, plus loin encore, de formidables détonations.

Et ce soir, la nuit est douce!

Jeudi 24 novembre.

Le Maire. — Les Prussiens s'évertuent à trouver des cachettes. Ils viennent d'en découvrir une, d'où beaucoup de linge et d'objets divers ont disparu. J'ai fait, cependant, rendre deux pièces de vin sur

sept, deux pendules et quelques effets au propriétaire qui les réclamait.

L'officier Michaëlis me donne avis qu'au quartier général on se préoccupe toujours des lumières ou des signaux qu'on croit voir chaque soir dans la direction de la tour de M. Double. Je lui propose de la faire jeter bas. Il repousse le moyen comme trop violent. M. Bour conseille de faire murer la porte, pour empêcher à l'avenir d'y monter. L'avis ayant paru plaire, j'envoie un maçon, qui ferme aussitôt la baie d'un solide mur.

Le Curé. — Le vent est calme, la température douce; le soleil ne jette que des rayons affaiblis à travers le voile grisâtre des nuées. Tout semble reposer, dans cette matinée; on n'entend rien, sauf, à de longs intervalles, l'aboiement d'un chien, le galop d'un cheval, une détonation lointaine. Un peu plus tard, les décharges se multiplient, des fanfares militaires se font entendre. On dit que les Français se rapprochent des lignes d'investissement. Quels événements vont signaler cette journée? Sommes-nous exposés au péril d'en être les témoins? Oh! la misérable vie! Pourtant, soyez béni, Seigneur, si nos maux sont un nouveau baptême, dont nous sortirons plus virils et plus purs!

J'ai fait quelques pas avec notre instituteur dans le parc du maire. De l'esplanade, la vue était superbe à contempler, et sur toute la nature se répandait, comme une majesté terrible, le bruit profond de la guerre. Je suis rentré singulièrement ému[1].

1. Deux bataillons eurent un engagement sans grande importance, ce jour-là, avec l'ennemi, du côté de Bondy.

Pourquoi es-tu triste, mon âme? N'est-ce pas parce que tu tiens trop à la vie et à des futilités, trop peu à Dieu et son ciel! Tu ne comprends pas de telles détresses chez les autres, et tu les condamnes comme un effet de la cupidité ou de la peur, et tu t'absous toi-même! Mon Dieu, je suis terrifié, quand je m'examine, de me sentir aussi misérable! Les louanges des hommes m'effrayent, comme une condamnation. Elles me citent au tribunal de l'Éternel, pour m'y voir arracher le masque d'une réputation de vertu dont je suis mille fois indigne. Quoi! un saint Bernard se nommait la chimère de son siècle! Et moi, que suis-je donc? Une apparence, une ombre, avec une velléité de vertu.

Le calme s'est fait avec la fin du jour. Cependant l'inquiétude veille dans tous les cœurs, français ou allemands. Il est dix heures; un cavalier passe à vive allure : sans doute un ordre pressé à porter. Le qui-vive est de toutes les heures.

Vendredi 25 novembre.

Le Maire. — Hier soir, vers onze heures, un officier de Saint-Leu est venu me dire qu'on continue à voir des signaux. Un lieutenant d'ici cherche à lui faire entendre que c'est une erreur, qu'on fait chaque soir des patrouilles, qu'on n'a jamais aperçu d'autres lumières que celles des maisons habitées par les officiers. Le cavalier, peu commode, se retire sans être convaincu. Vers onze heures et demie, arrive

Le fort de Noisy tira quelques obus. On ne dut avoir, à Saint-Prix, qu'un écho très affaibli de cette affaire.

un ordre supérieur enjoignant aux soldats de se tenir prêts à partir au premier appel.

A minuit, une estafette secoue fortement ma grille, et me prie de lui montrer au plus vite la demeure de l'officier Lucke. J'allume ma lanterne et je mène le soldat au chalet de Goër. En quelques minutes, l'officier est éveillé, habillé et prêt à monter en selle. Un contre-ordre arrive. Il paraît que les Parisiens viennent de faire une vigoureuse sortie du côté de Bezons.

Aujourd'hui, à midi, un autre officier de Taverny m'apporte un ordre du général logé à Soisy (général Fabrice[1]), invitant le maire de Saint-Prix et celui de Saint-Leu à verser, demain avant onze heures, cinq cents francs chacun entre les mains du colonel M***, sous menace de l'envoi d'un bataillon pour piller les deux villages. Je fais part de cette mesure vexatoire aux officiers Lucke et Michaëlis, qui s'indignent, m'engagent à voir le général et à invoquer, au besoin, leur témoignage. M. Leduc, que je vais voir dans la journée, paraît disposé à verser les cinq cents francs. Nous prenons rendez-vous pour onze heures.

Depuis hier, le canon ne cesse de gronder.

Le Curé. — Le thermomètre marque neuf degrés. Quelle douceur admirable de température ! Le ciel est teinté de mélancolie. Comme il bercerait l'âme, si elle pouvait se mettre à l'unisson ! Le peu de moments que j'ai donnés à ma forêt, avant midi, m'eussent semblé délicieux, si un voile avait pu

1. Le lieutenant-général de Fabrice, ministre de la guerre du royaume de Saxe.

s'étendre sur mon cœur comme sur le ciel, et si le bruit de la défense de Paris n'était pas arrivé jusqu'à moi. Paris combat. Quelles longues douleurs! Le prêtre qui n'a pas la liberté de s'y prodiguer devrait pouvoir se réfugier et prier dans quelque solitude, dans une retraite profonde, inaccessible à tous ces bruits de mort..

Je suis descendu à Saint-Leu par les sentiers les plus écartés. Le cher pasteur était absent. Je n'ai pu que lui faire remettre deux lettres dont on m'avait chargé pour lui, et je suis remonté par le même chemin à ce que j'appelle un peu ambitieusement mon nid d'aigle. Pauvres étrangers! il me semble que je les gêne, comme ils me gênent moi-même. Rarement, cependant, leur regard est dur ou haineux. Il est difficile de réussir pleinement à les éviter; ils sont partout à cette heure, ils ne s'occupent qu'à chercher du bois, heureusement peu rare, grâce à la proximité de la forêt.

Quand la grande tourmente aura passé, combien de souvenirs terribles! Voici un fait dont Saint-Leu a été le témoin, il y a peu de jours: Un soldat étranger, marié, père de deux enfants, reçoit une lettre qui lui annonce que tous les siens ont succombé aux tortures des privations et de la misère. Alors, au paroxysme du désespoir, il écrit sur cette lettre: « Qu'ai-je besoin de vivre, puisqu'ils ne sont plus! » Puis il la serre entre ses dents, prend son fusil, appuie la crosse au pied d'un mur et se perce la poitrine de sa baïonnette. Il tomba pour ne plus se relever.

Il paraît que notre maire a eu aujourd'hui une

alerte. Nous serions condamnés à cinq cents francs d'amende, à cause de signaux lumineux qu'on aurait aperçus, venant de la forêt. Qu'y pouvons-nous, si cela est vrai? Tout nous accable... Mais, par des temps pareils, ne gardons pas trop tard notre lumière !

Samedi 26 novembre.

Le Maire. — Mon collègue de Saint-Leu, se trouvant retenu par l'arrivée du 27e d'infanterie, je me rends, avec son adjoint, M. Boyer, et Émile Bonnet chez le major d'artillerie, pour lui verser les cinq cents francs réclamés à chaque commune. Nous apprenons là que les sentinelles de Soisy prétendent avoir vu des ballons lumineux s'enlever sur la lisière de la forêt, d'autres ballons briller peu après sur la butte de Sannois, auxquels répondent deux coups de canons tirés aussitôt de Paris ou de Saint-Denis. Singulières balivernes, dont ces messieurs ne se sont pas hasardés à faire mention dans leur quittance.

Ce soir, pour conjurer l'envoi d'un piquet d'infanterie à Saint-Prix, nos officiers établissent un poste en face de la mairie, une guérite peinte en noir et blanc, destinée à la sentinelle chargée de reconnaître les patrouilles et de veiller à la sécurité des fourgons de munitions. Notre ancien garde champêtre, qui est maintenant garde à Margency, m'apporte le reçu de vingt fusils que le capitaine dirigeant la perquisition du 19 novembre avait fait enlever. Notre homme me rapporte en même temps, soigneusement enveloppées, mes deux épées écos-

saises, qu'il a obtenues facilement, étant employé, avec sa femme et sa fille, dans la maison du prince de Saxe. J'ai été très sensible à cette attention.

Le Curé. — La douceur de la température est la même, la journée pluvieuse. Quelques coups de canon se sont fait entendre. A onze heures, la cloche est restée muette. Sous un ciel voilé, à travers des chemins humides, j'ai dit les matines du premier dimanche de l'Avent. Nul lieu ne me paraît assez retiré et silencieux pour y vivre avec ma pensée.

En d'autres temps, je parlerais demain sur l'évangile du jour. Je montrerais les signes par lesquels Dieu avertit ceux dont l'existence touche à son déclin... On entend dire : « Certainement, si je me sentais sur le point de mourir, je serais le premier à demander les secours de la religion. » Ainsi vous refoulez Dieu jusqu'à l'agonie, et vous voulez bien lui offrir votre minute dernière. Prenez garde que le Maître des siècles dédaigne de l'accepter!

Dimanche 27 novembre.

Le Maire. — Sur l'avis de nos officiers, je vais avec M. Bour, empruntant la voiture de Chapelle, au village de Soisy. Là, l'ancien instituteur, que nous rencontrons, nous offre de nous introduire auprès du général Fabrice. Mais il est en ce moment au temple; il faut attendre. Un aide de camp vient à nous et nous demande le but de notre visite; nous le lui expliquons. Il nous répond qu'il est au courant de l'affaire, qu'il a, comme ses chefs, la conviction que des feux ont été allumés à la tour, et que la preuve en est qu'on y a trouvé des lampions consumés.

Ainsi il n'y a aucune réclamation à faire; il n'y a qu'à payer et à veiller à ce que ces feux ne reparaissent plus.

Effectivement, un colonel, qui revenait de l'office, se borne, en nous accueillant sèchement, à nous faire la même recommandation. Ces messieurs sont convaincus que c'est la tour qui sert de laboratoire aux auteurs des feux. Nous les avons quittés sans leur demander pourquoi, avec leur science certaine, ils mettaient Saint-Leu dans l'affaire. La vérité est que ces vieux lampions, qu'ils ont trouvés, ne sont autres que ceux dont M. Double s'est servi, il y a quelques années, pour l'inauguration de sa tour. Mais il a fallu s'incliner et s'en aller comme on était venu[1]. Nous avons trouvé la route de Paris dans un état déplorable, surtout vis-à-vis de l'église d'Eaubonne, qui est convertie en magasin de grains et fourrages.

Ce soir, M. Julien, s'étant rencontré dans l'obscurité avec un soldat prussien, en a reçu un violent coup de canne sur le bras. Un ivrogne, sans doute. Pourtant nous porterons plainte.

Le Curé. — Le tableau de cette matinée est morne : ciel épais, terre refroidie, arbres dépouillés, brume aqueuse formant de lourds horizons. On se sent oppressé d'un sombre silence, que ni le bruis-

1. Le maire de Saint-Prix ignorait alors le peu de bonne foi des Allemands en pareille circonstance. Les amendes étaient un moyen d'extorsion dont ils usaient sous les prétextes les plus variés et les plus invraisemblables : fil de télégraphe brisé, coup de feu tiré dans la campagne, possession d'armes, même les plus vieilles et les plus inutilisables, armes de panoplie, etc.

sement du vent, ni le tintement d'une cloche, ni le cri d'un oiseau ne vient interrompre. Solennelle anxiété de l'attente, à la veille d'un combat où va se décider le sort de deux grands États ! On aspire à cette crise, malgré le redoutable inconnu de l'événement.

Il y avait quelques personnes à la messe. L'orgue s'est fait entendre avec je ne sais quelle suavité de mélancolie, qui rendait moins amer le deuil de la nature et des cœurs. J'ai dit quelques mots au sujet de la fête de saint André, qui tombe mercredi. Ai-je prié avec assez de ferveur ? Car il ne nous reste que la prière ; c'est l'unique remède en nos terrifiantes incertitudes.

Je songeais au dedans de moi-même au triste état où étaient tombées nos campagnes. Au fond, plus de dimanche, c'est-à-dire plus de repos, de prière, d'instruction religieuse, de pieux exemples. Aussi qu'étaient devenus le respect, la probité, la pudeur ? Quelle jeunesse on nous formait ainsi ! quels jeunes hommes, quelles jeunes filles ! Il fallait entendre le ton de leurs plaisirs, leurs conversations entre eux, et de quels chants, le soir, on outrageait la majesté du ciel de Dieu. Pauvres victimes d'un milieu néfaste, j'espère que vous avez commencé à vous repentir !

J'ai passé quelques instants à suivre ma promenade favorite, sous un ciel bas, chargé, humide, et qui semblait retenir des larmes.

Notre pauvre instituteur, avec lequel j'ai dîné chez le maire, a été frappé au bras par un soldat étranger, effrayé peut-être à cause de l'obscurité qui était grande, ou peut-être en état d'ivresse. On

n'entend plus parler que des crimes ou des méfaits de la guerre. Ainsi la pieuse et héroïque Jeanne d'Arc fut bercée, en son enfance, du récit des malheurs de la patrie. De là, son exaltation, son enthousiasme, ses prières éplorées au pied de la croix du grand Vainqueur, et qui la firent choisir pour l'œuvre de délivrance. Je souffre ainsi qu'elle, Seigneur ; mais vous ne pouvez me donner sa mission. Conduisez donc vous-même l'étranger hors du pays de France, comme vous l'y avez amené.

Lundi 28 novembre.

Le Maire. — Les lettres commencent à nous arriver assez promptement par Pontoise et Saint-Leu.

Grande bataille, peut-on croire, proche d'Épinay et d'Enghien. Les coups de canon se succèdent sans relâche et s'entendent distinctement. Vers six heures du soir, grand incendie du côté d'Argenteuil : jusqu'à dix heures, les bouches à feu tonnent dans la direction du Mont-Valérien [1].

Retour à Saint-Prix d'un convoi d'approvisionnement. Cinquante fourgons s'alignent dans la plaine, entre Rubelle et le Gros-Noyer.

Le Curé. — Si l'on s'en fiait à cette nature as-

1. Hier 28, dit le rapport militaire du 29 novembre, les opérations projetées ont commencé dans la presqu'île de Gennevilliers. De nombreuses batteries de mortiers, de fusées et d'artillerie, établies à proximité des ponts d'Argenteuil et de Bezons, ont, par leur feu, ouvert à six heures du soir, jeté le trouble dans les positions, que l'ennemi occupait fortement. L'incendie s'est développé sur plusieurs points. Le feu, continué avec une grande intensité pendant une partie de la soirée, a repris à minuit.

soupie dans la brume, on s'abandonnerait au repos de l'esprit et du corps. Mais il ne se passe jamais longtemps sans que des bruits de décharge se fassent entendre. Puis, chose rare, le son du tambour vient de résonner dans le village. Des cavaliers sont passés, en chantant des cantiques, m'a-t-il semblé, pour se rassurer et s'exciter, sans doute, au moment du combat. Malgré le froid gris de l'atmosphère, j'ai été dire mon bréviaire au sommet de la montagne ; mais des détonations formidables n'ont cessé d'en troubler la morne solitude, et je suis rentré le cœur meurtri.

Le ciel s'est un instant éclairé, ce soir. Pauvre prêtre, ton âme est-elle à la hauteur d'abnégation où elle devrait se trouver, après tant de grâces, de lumière et de force reçues? Vois-tu cette étoile, qui brille si belle dans la nuit du firmament? Son calme regard, sous lequel tu écris, ne te reproche-t-il pas de penser mieux que tu n'agis? D'être si peu pénitent, si lâche devant l'épreuve, de faire aux autres des reproches que tu t'épargnes à toi-même? Sois donc soumis et confiant, et, s'il fallait mourir victime du malheur des temps, accepte le martyre en chrétien. Il doit te paraître doux de renoncer à la vie par amour pour celui qui te l'a donnée, et qui ne te la reprend que pour l'échanger contre la félicité immortelle.

Un bienheureux exprimait ce souhait ardent: *Domine, pro nomine tuo pati et ab hominibus contemni!* Et moi, j'ai peur de souffrir, d'être méprisé et presque de manquer du nécessaire. Étoile du ciel, qui me contemples, n'es-tu pas un regard de la Mère

du ciel, de la Vierge immaculée? Réveille mon courage et ma foi. Je suis le prêtre qui, chaque jour, monte à l'autel pour la gloire de Dieu et le triomphe de l'Église.

Mardi 29 novembre.

Le Maire. — Un officier en redingote vert foncé, collet de velours rouge, épée à gland d'argent, prend en note chaque porte où il y a des inscriptions indiquant un logement pour chevaux. Veut-on nous envoyer encore de la cavalerie, ou de l'infanterie, grand Dieu?

Chaque soir, les Prussiens se réunissent au mur du Filassier pour voir Paris, qui, très peu éclairé, se perd, pour ainsi dire, dans les ténèbres; mais il se révèle, à chaque instant, par les éclairs des bouches à feu ou par la lumière électrique, qui, des hauteurs de Montmartre, promène un immense rayon dans la plaine et projette sa clarté sur les maisons de Saint-Prix et sur la tour de M. Double. Puis le réflecteur tourne brusquement, et cette vallée, jadis si lumineuse, éclairée par les feux des villas, des stations, des locomotives, rentre soudain dans la plus complète obscurité.

Retour de quelques émigrés encore, qui regrettent beaucoup d'avoir quitté leurs foyers. Les journaux avaient causé cette panique. Les femmes craignaient pour leurs maris, que l'ennemi devait entraîner aux tranchées. Et les maris tremblaient pour leurs femmes, que de barbares soldats devaient traiter sans respect ni pitié.

Le Curé. — Après une nuit troublée par la fré-

quence de détonations terribles, la matinée s'est écoulée sans qu'aucun bruit d'engagement soit parvenu à mes oreilles. La nature est terne, triste; un morne repos laisse sans diversion nos préoccupations et nos anxiétés.

Deux peuples en sont arrivés à se battre avec un sentiment de rage, presque de désespoir; qui ne voit tout ce qui peut en résulter de représailles et d'excès? Un camp, se croyant maître de la victoire et de la paix, se voit tout à coup rejeté loin du but dont il s'approchait avec une force irrésistible. Quelle irritante déception, et comme la colère doit lui bouillonner au cœur, dans ces longs mois de fatigues, de privations et de périls de mort! L'autre camp, d'abord tout fier d'un passé qui lui donne la vaniteuse présomption d'une victoire assurée, s'est préparé à étonner l'univers. A la place des succès rêvés, il ne rencontre que revers et leçons cruelles. La rapidité et l'écrasement de ses défaites étonnent, en effet, l'univers, et ses armées vont peupler les forteresses de l'étranger. Les épaves du désastre sont aujourd'hui concentrées dans la capitale, dernier boulevard, dernière espérance. Le lion surpris est traqué dans sa tanière. Qu'on se figure avec quel sombre frémissement de colère se poursuit cette défense suprême! Une lutte envenimée de pareils sentiments donne le frisson. Seigneur, que la lassitude de la souffrance amène la lassitude de la vengeance! Que l'esprit chrétien, contempteur des biens terrestres, inspire la modération au vainqueur!

Un de mes petits chiens, durant ma promenade,

s'est pris à un lacet. Dans mon inexpérience, je n'ai pu le dégager sans grande peine. L'espèce d'émoi que m'a causé un si médiocre incident m'a fait rougir de moi-même, quand j'ai songé ensuite à tout ce que la guerre navre de cœurs de parents, d'épouses et d'amis, aux nuits cruelles, aux jours dangereux infligés à un nombre incalculable d'hommes. Comment peut-on tenir à quoi que ce soit sur cette terre misérable?

Nous voilà gardés la nuit par un poste d'étrangers, établi à la suite de l'amende infligée à la commune. Leur crainte va nous être une raison de nous rassurer. Éteignons notre lumière. Reposons-nous; à chaque jour suffit sa peine. Pardon de mes fautes, ô mon Dieu ! Oh ! combien je suis plus heureux que tous les grands de la terre sur qui reposent le gouvernement des États et la conduite des armées ! Ils rencontrent des ennemis jusque parmi les flatteurs qui les entourent. L'écueil le plus imprévu change en occasion de péril le plan le mieux combiné, en accusation d'impéritie la louange accoutumée de leur profonde politique. Heureux quand ils sauvent leur dignité morale du naufrage !

Mercredi 30 novembre.

LE MAIRE. — Depuis deux heures du matin, la canonnade redouble[1]. Vers dix heures, le fort du combat paraît être à la Double-Couronne de Saint-Denis, et

1. Première journée de la bataille de Champigny. L'offensive fut prise aussi, à titre de diversion, sur le front nord de Paris. Nos troupes s'avancèrent dans la plaine de Gennevilliers, occupèrent Drancy et tentèrent de pousser une

s'étendre vers Stains et Pierrefitte. Dans l'après-midi, le canon tonne aussi vers Enghien et Saint-Gratien. Quelques maisons, à Montmorency et à Eaubonne, auraient été atteintes par les obus. Les Français se seraient avancés jusqu'à Saint-Brice et à Soisy. Ce soir, le feu a cessé; le calme est complet.

M. Rey de Foresta, maire de Montmorency, nous ayant communiqué un ordre du préfet prussien de Versailles, qui invite les communes à solder les douzièmes des contributions échus en octobre et en novembre, les maires se résolurent à refuser de payer et à rédiger une délibération dans le sens indiqué par le maire de Montmorency. Le lieu de réunion ayant été fixé à Saint-Prix, comme point central du canton, mes collègues s'assemblèrent aujourd'hui chez moi. Pour ne pas éveiller l'attention de nos ennemis, les uns vinrent par le village, les autres par mon parc, et tous se rejoignirent dans le salon de ma grande maison. Là, se trouvèrent les maires de Saint-Leu, Taverny, Margency, Andilly, Chauvry, Béthemont, Eaubonne, du Plessis-Bouchard...

Tous furent d'accord, en raison de l'absence de la majorité des habitants et des plus riches, sur l'impossibilité de réunir une somme quelconque. Ils promirent d'envoyer dès le lendemain une lettre de refus au préfet allemand, libellée dans le même sens que celle du maire de Montmorency, chacun avec quelque différence de rédaction. Puis j'offris un ra-

pointe sur Groslay. L'ennemi, retranché derrière la Morée, les canonna vivement. Dans l'après-midi, les Allemands furent délogés du village d'Épinay.

fraîchissement à ces messieurs, qui me quittèrent en se dispersant comme pour l'arrivée ; ce qui donna à cette réunion toute pacifique un certain air de conspiration.

Le Curé. — Fête de saint André, qui paraît avoir été le premier à suivre le divin Maître, et conduit par une sorte d'intuition de son futur apostolat.

Le vent d'Est est piquant. Cette nuit, le ciel s'est dépouillé du morne manteau de brume qui le voilait, et il laisse le soleil briller ; la matinée est tout azur limpide. Mais qui en peut jouir? Bien avant le jour, le canon a commencé de se faire entendre, et, depuis lors sans discontinuité, éclate en détonations formidables. On dirait que le gigantesque Paris, rugissant de honte et de douleur, vomit toutes les foudres que son sein recèle.

A onze heures, je récite l'angelus. Le grondement de la bataille n'est pas moins terrible. Le ciel, si pur, me paraît comme voilé par l'ignorance où nous sommes du drame qui se joue si près de nous. Pauvres existences anéanties, vous vous consoleriez du sacrifice, si vous ne saviez de quels ruisseaux de pleurs inconsolables doit être arrosé votre souvenir ! Oh ! paix aux deux nations meurtries !

Les étrangers n'ont qu'à peine le courage de la fierté. Ils semblent plutôt interdits de leurs succès et touchés de l'étendue de nos désastres. Leur étonnement est douloureux d'avoir été entraînés si longtemps et si loin de leurs foyers. Ils ne demandent qu'à fuir ce théâtre de désolation. Oh ! malheur à vous ! malheur à nous ! C'est un cri qu'on

entend s'échapper de leurs poitrines. Mais la mutuelle pitié de deux infortunes ne change pas les résolutions de la puissance supérieure qui ordonne à deux peuples, frères par la souffrance, de continuer à s'entre-déchirer.

Mon excellent confrère de Montlignon est venu me voir, le cœur encore attristé d'un convoi que tout conspirait à rendre navrant. Je l'ai conduit à l'ambulance, et, de là, il a longuement contemplé Saint-Denis, où semblent avoir convergé tous les efforts de ce rude combat. A certains moments, on sentait trembler, du haut de ses étages superposés, la vieille et solitaire demeure. Et moi, dans cette tourmente, je n'ai su que dire mon chapelet.

Vers cinq heures, tandis que la lune commençait à briller dans un ciel éclairé des dernières lueurs du jour, j'étais seul dans mon église. La crise eut un surcroît terrible. Les détonations des bouches à feu retentirent comme de lointains coups de tonnerre, ou parfois avec les éclats étranges de murailles qui s'écroulent. Enfin le ciel sembla vouloir mettre un terme à cette lutte horrible de toute une journée. Quand je sortis de l'église, des nuées couraient de l'Est à l'Ouest et passaient devant la lune, tantôt comme un simple brouillard, tantôt comme une gaze légère, tantôt avec l'opacité sombre d'un drap étendu sur un cercueil.

Maintenant, il est près de huit heures; le ciel de cette fraîche soirée a repris toute sa sérénité; de grandes étoiles brillent çà et là dans la vaste étendue. La lune baigne de lumière les vapeurs loin-

Heliog. J. Heuse

LE CURÉ

taines. Le silence se fait profond, comme pour ramener un peu de calme dans les cœurs abattus.

Jeudi 1er décembre.

Le Maire. — Armistice pour l'enlèvement des morts et des blessés[1]. Un officier de cuirassiers, tué hier au combat d'Épinay, a été enterré près du cimetière de Montlignon. Vingt-cinq batteries prussiennes ont été démontées, dit-on, en face de Saint-Denis. L'ennemi compte par là 1,000 à 1,200 morts. Des prisonniers français sont amenés à Soisy. Un garde national blessé a été transporté à l'ambulance du Plessis-Bouchard.

Le Curé. — Matinée froide et superbe. Le ciel est pur et le soleil d'un blanc éclatant. On dirait que la guerre a cessé. Après les éclats dont nous avons été assourdis hier, c'est un autre genre de malaise ; il semble qu'on nage dans le vide. Triste état d'anxiété, qui nous fait trouver le silence presque aussi douloureux que le bruit des combats où sont mis en jeu le sort de la patrie et la vie d'un si grand nombre de ses enfants ! Mon Dieu, que tant de malheurs nous éclairent et nous purifient, et nous rendent dignes de la paix, quand l'heure viendra !

Un peu plus tard, le vent d'Est souffle sur nos têtes de légers nuages blancs, l'horizon en est estompé. Quelques coups de canon se font entendre.

Vers midi, le cher confrère de Taverny est venu me

1. Pendant la journée du 1er décembre, les troupes se reconstituèrent et reçurent des ravitaillements.

surprendre. Il a bien modestement déjeuné avec moi. Puis il a voulu partir pour Montmorency, malgré mes efforts pour le retenir. Que Dieu veille sur lui! A nouveau, le calme se rétablit. Le soleil disparaît; mais le ciel nuageux n'est pas sans charme. Paris, ses forts et les étrangers qui les cernent semblent se reposer des grandes luttes d'hier. Le champ est laissé libre aux grandes inquiétudes, comme aux grands espoirs.

Mon jeune élève n'est pas venu depuis deux jours. Je n'ai fait qu'une courte promenade, avec mes deux petits terriers, très animés à la chasse. Décidément, je me résigne à la vie recluse, sauf les visites que le devoir pastoral m'interdit d'omettre.

Vendredi 2 décembre.

Le Maire. — Le canon recommence à tonner comme avant-hier, mais plus lointain. On dirait que l'action se passe du côté de Vincennes ou de Rosny[1]. Quelques-uns de nos habitants qui rentrent dans leurs foyers disent qu'on se bat fort du côté de Mantes.

Le Curé. — Le vent est presque du Nord; le soleil resplendit. Hélas! la trêve qui durait depuis un jour et deux nuits a cessé. Pendant ma messe, des décharges sourdes, continues et lointaines, ont commencé à se faire entendre, et maintenant résonnent plus que jamais.

Dieu seul est vraiment grand. Que la sagesse

1. Le combat recommença le 2 décembre, du côté de Champigny. Les Allemands reprirent l'offensive, mais ne réussirent pas à enlever nos positions.

humaine est faible en présence de la sagesse divine ! Quand l'Éternel déchaîne les événements, comme ils se précipitent irrésistibles, déjouant tous les projets, annihilant tous les conseils, dispersant les armées, brisant les couronnes ! On voit les héros se troubler comme des femmes, les vieillards pleurer comme des enfants, et toutes les gloires d'un grand peuple, frappées de caducité, s'abîmer.

Samedi 3 décembre[1].

LE MAIRE. — Une femme de Saint-Brice, qui a passé par ici aujourd'hui, nous a raconté que, dans le combat du 30 novembre, 37,000 Saxons ont été faits prisonniers entre Stains et Pierrefitte, et ont été emmenés dans Paris.

Les officiers du 27e sont venus prendre chez M. Lamy des matelas, des rideaux, des meubles et divers ustensiles, pour meubler une maison à Eaubonne. Ils en ont donné un reçu au jardinier. Vers quatre heures, trois grands chariots passent, remplis d'échalas enlevés dans les vignes de Saint-Leu et destinés sans doute à l'ambulance de Montlignon.

LE CURÉ. — Une légère couche de neige, à demi fondue vers midi, couvrait la terre ce matin. Le spectacle est triste, sous le ciel voilé et silencieux. Que notre résignation égale l'étendue des souffrances de la patrie !

J'ai dit, ce matin, la messe pour la bonne parente à qui, après Dieu, je dois le bienfait de la prêtrise. Qu'eussé-je fait dans le monde, livré sans croyance,

1. Le général Ducrot, voyant ses troupes épuisées de fatigue et de froid, leur fait repasser la Marne.

comme tant d'autres, à toutes les occasions de péril, à toutes les perfidies du vice ? Comment aurais-je vécu ? Vers quelle mort m'eussent conduit ces sentiers perdus ? Je frémis, quand j'y pense dans la méditation des jours éternels. Je me serais lassé à poursuivre des bagatelles d'une heure, comme d'autres des royautés d'un jour. Comment pourrais-je oublier la très pieuse, très exemplaire, très vénérable parente qui m'a, en quelque sorte, ouvert les portes du sacerdoce ! Ah ! Seigneur, mes prières vous la recommandent, et je ne désire rien tant que de l'imiter et de finir comme elle.

Ce souvenir me reporte vers ma jeunesse, où tant d'amertume s'est mêlée aux rares douceurs dont elle a pu me gratifier. La bise d'hiver a soufflé sur mon printemps, et toute fleur en a été altérée avant son épanouissement. Aussi à peine ma pensée ose-t-elle aller rechercher quelque impression, parmi ces années sans parure que d'autres appellent les beaux jours de l'âge, le matin enchanté de la vie. Dans ce passé, je donne un sourire fugitif à une heure pieuse, à une solennité sainte, à l'ombre vénérable d'un serviteur de Dieu, à un ange qui a quitté la terre, ou à quelque site merveilleux parmi les forêts, les montagnes ou les rivages. Hélas ! tout glisse maintenant et se confond dans les brumes qui s'amoncellent; tout s'efface dans le crépuscule, dans l'attente de l'adieu aux choses du temps.

Ce soir, après un tel jour, pourrait sembler beau. La lune se laisse parfois entrevoir à travers le rideau mouvant des nuées. Le silence devrait aider ma

pensée ; mais j'ai froid, et je ne puis secouer le voile de deuil que l'hiver, l'esclavage, l'inquiétude de l'avenir jettent sur moi.

Dimanche 4 décembre.

Le Maire. — En raison de l'enlèvement des meubles qui a eu lieu hier chez M. Lamy, je fais transporter ce qui reste à la Solitude, pour le mettre en lieu de sûreté : linge, habillements, vaisselle, etc.

Un officier du 27e a emporté, en quittant Saint-Leu, dans six fourgons, tout le mobilier de M. Joubert et même des portraits de famille... à titre de souvenir, disait-il. Le lendemain, dans le combat qui a eu lieu vers Épinay, ce personnage peu délicat a reçu une balle en pleine poitrine. N'est-ce pas le doigt de Dieu ?

Le Curé. — Le vent est du Nord, et d'une force et d'une rigueur extrêmes. C'est bien l'hiver ! Le soleil s'est levé dans un superbe appareil de nuées, pour briller ensuite par la matinée la plus pure.

Plus de sonnerie pour rappeler l'heure du saint sacrifice. Peu d'assistants à la basse messe ; mon auditoire clairsemé représentait bien le petit nombre des élus. J'ai annoncé pour jeudi la fête de l'Immaculée-Conception, dont la solennité est remise au dimanche. Solennité sans pompe, hélas ! Pourrions-nous y songer quand nous sommes si dépourvus de moyens, et que le sang coule si abondant sur le sol de notre chère patrie ? D'ailleurs, c'est peu de chose que la pompe extérieure. Elle n'a d'autre but que d'exciter cette pompe intérieure qui s'appelle la ferveur, bien autrement précieuse et méritoire, et de

nous acheminer à la prière, à la conversion, à l'amour de Dieu. Nous prierons donc Dieu dimanche, à l'exemple des anges, conjurant la sainte Vierge, au nom du privilège admirable qui préserva son âme de la tache originelle, d'unir ses supplications aux nôtres, afin d'obtenir la fin des maux dont deux grandes nations sont victimes et de nous rendre dignes enfin d'une paix si désirée. Tel est le sens des paroles que j'ai adressées à ce qui me restait de mon troupeau.

Malgré la direction opposée du vent, bien des détonations nous arrivaient encore dans la journée. Que Dieu bénisse le noble Trochu, pour cette foi énergique qui l'empêche de désespérer de la patrie !

La soirée est aussi belle et aussi froide. Tout est misère. Les étrangers n'ont, pour se chauffer, que les échalas des vignes, et leurs chevaux, pour se nourrir, que les gerbes de nos moissons. O nos pauvres soldats, à la merci des nuits de décembre !

Lundi 5 décembre.

Le Maire. — Le caporal Hoffmann, auquel j'ai de grandes obligations, un brave homme au fond, déjeune avec moi. Il a eu une grosse querelle avec son camarade Sina, pour le partage d'un mouton. Il avait gardé les gigots, et l'autre avait les côtes.

Ce soir, un dragon d'Eaubonne m'arrêta pour me parler. Comme il plaisantait avec son fusil, en dirigeant le canon vers ma poitrine, je le détournai un peu brusquement. Son camarade, pris de vin, se jeta sur moi, et me saisit par le collet ; je le repoussai sans

peine et j'envoyai cherchai nos officiers. La foule s'assembla, et il y eut quelque émoi dans le village, mais vite dissipé. Rousselet, qui arrive de Pontoise, nous apprend que l'armée de Paris, commandée par Trochu et Ducrot, a remporté une victoire éclatante et est sortie de Paris, suivant la Marne et tenant la campagne avec quinze mille hommes. Tel serait le résultat de la bataille du 30 novembre.

Le Curé. — La température reste basse; le jour se lève superbe, après une nuit de lune pleine d'éclat, mais troublée par bien des détonations. Combien ai-je dû attendre avant d'avoir un servant pour ma messe !

On dit que, samedi, le prince de Saxe s'est retiré à Compiègne, et le roi Guillaume à Reims. Cependant Paris a toujours le même aspect terrible et continue de tonner. Comme le cœur doit battre aux personnages qui conduisent cette formidable lutte ! Avec quelle anxiété doivent-ils diriger leurs regards sur l'avenir! C'est que l'obstacle le plus petit, le plus imprévu peut déjouer les prévisions les plus sages, les mesures les mieux prises. Un chemin creux, inaperçu à Waterloo, fut le point de départ d'un formidable désastre. Là vint échouer notre cavalerie, et, après quelques bonds désordonnés et superbes, un empire sombra.

A quatre heures, des reflets d'or pâle nous arrivent du couchant, comme un adieu du soleil. Ah! si la température pouvait se détendre et n'être plus aussi rude à tant de combattants qui n'ont guère d'abri ! On me raconte que notre village a eu quelque émotion aujourd'hui. Deux soldats, sans doute

échauffés par le vin, auraient assez malmené M. Carlin, notre maire. Et peut-être n'est-ce que le commencement de l'épreuve.

Allons, ma pauvre âme, chasse la tristesse, le malaise du découragement et du froid, et songe combien Dieu t'a traitée avec miséricorde dans ces jours laborieux! Oui, j'ai eu tout le nécessaire ; saint Paul n'en demandait pas autant. Quelle folie de souhaiter davantage, et d'accroître ainsi la gravité du compte qu'il faudra rendre, un jour, des biens temporels au tribunal de Dieu. Ah! que la pauvreté sera portée allègrement, quand il faudra passer du temps à l'éternité! Que son léger bagage épargnera d'attente, d'embarras et d'explications cruelles! Seigneur, délivrez-moi de tout désir! Vos anges, qui n'ont rien, sont heureux; mais ils vous adorent, vous bénissent et vous aiment. Que d'autres se disputent des richesses ou des royaumes; donnez-moi un peu de pain dans ce monde ; laissez-moi railler, mépriser, et entrer dans votre ciel!

Mardi 6 décembre.

Le Maire. — L'infanterie de Montlignon fait, depuis quelques jours, des promenades dans la forêt. Elle passe par Saint-Prix, au son de ses fifres et de ses tambours, qui sont plutôt des tambourins. Leur musique rappelle, à s'y tromper, celle qui sert chez nous à faire danser les chiens ou les marionnettes.

Le Curé. — Le froid reste pénétrant, malgré le ciel nuageux. J'ai été encore troublé pendant ma messe par le bruit du canon. Je crains que l'enfant

de chœur ne se soit trompé de burette, au moment de me verser du vin. Pitié, mon Dieu, pour mon irréflexion !

Aujourd'hui, fête de saint Nicolas. Elle me rappelle mon adolescence, le petit séminaire de Paris, tant d'heures de piété touchante, tant de solennités, dont le cœur, peu à peu, ne sent plus le parfum avec la même idéale et pénétrante suavité. Le cours des années, l'expérience acquise au contact des misères humaines jettent, à la fin, sur toutes choses des lueurs décolorées. Que ne suis-je mort parmi les angéliques repentirs, les élans d'extatique ardeur, au soir d'une de ces cérémonies où ma conscience tourmentée me trouvait si coupable, et les autres si purs. Oh ! jours à jamais perdus, jours d'humble jugement ! Que ne suis-je mort, au moins, après ma première messe ! Je ne serais pas comme la fleur étiolée et sans parfum, poussée parmi les ronces. Admirable saint Nicolas, priez pour moi, pour notre jeunesse, pour ce village, pour la chère France, pour l'Allemagne aussi, dont tant de fils flottent sans un symbole de foi !

Toujours le bruit de la guerre ! Il ne reste vraiment plus à la France que cette grâce du repentir des fautes passées qui, en avivant le courage chrétien, fait surgir la délivrance du sein même des écroulements de la défaite.

Dans l'après-midi, j'ai jeté sur le papier quelques idées qui m'étaient venues à propos de l'éducation. Puis j'ai dit mon bréviaire, et j'ai poussé ma promenade jusqu'au ru, non loin de la briqueterie de Montlignon, pour m'hiverner tout à fait. Ce soir,

la lune brille dans un ciel qui est comme dallé de nuages ; c'est d'un effet curieux.

Toujours des engagements, c'est-à-dire toujours des souffrances et du sang.

Mercredi 7 décembre.

Le Maire. — Une ambulance nouvelle est organisée à Saint-Leu par les Prussiens. Ils font une perquisition dans toutes les maisons et, partout où ils trouvent des matelas sans emploi, ils les jettent par les fenêtres, pour en hâter le déménagement.

Le Curé. — Le jour s'est levé sombre, triste et glacial, sur une terre saupoudrée de grésil. J'ai eu froid à l'autel. Hélas ! je n'ai pas assez de ferveur pour ne pas sentir la rigueur des saisons. Quel sujet de méditations, cependant, que la vie du saint dont nous célébrons la fête aujourd'hui ! Saint Ambroise fut plus qu'un grand docteur : un modèle achevé de sainteté, bien autrement éloquent par la perfection de sa vie que par l'élévation de ses discours. Placé entre le soir des persécutions et l'aurore de la paix de l'Église, il en recueillit les derniers gémissements et les premiers espoirs.

Des cavaliers passent ; j'entends le galop d'un certain nombre de chevaux. Vont-ils au feu ? car on se bat ; des bruits lointains l'attestent. Oh ! c'est bien la guerre, la guerre, opiniâtre persévérance de la justice céleste.

Midi. J'ai eu à déjeuner mon cher confrère de Taverny. Il faut faire pénitence, quand un si grand nombre des frères qui nous défendent n'ont pas toujours où reposer leurs têtes, par ces froides et longues

nuits de décembre. Aussi quel pauvre repas j'ai offert à mon hôte! Il m'a quitté pour aller prêcher à Herblay le triduum préparatoire à la solennité de l'Immaculée-Conception. J'ai donné une leçon à mon jeune élève; mon bréviaire et une courte promenade ont absorbé à peu près le reste de mon temps.

Ce soir, dans ma grande église, où la lampe du sanctuaire ne jetait qu'une lueur mourante, j'ai médité sur la belle fête de demain. A huit heures, la neige tombait d'un ciel de cendre, où la lune ne formait qu'une tache blanchâtre, à peine visible. Pitié, Seigneur, pour les martyrs du bivouac !

Je repasse, aux derniers instants de la journée, les réflexions de ma promenade. Il n'a pas de Dieu celui qui n'a pas de religion, et il n'a pas de religion celui qui n'a pas de prières en face de l'autel. Il erre en étranger dans l'église, entre les fonts du baptême qui effacent et le confessionnal qui remet. Cet homme pourra se vanter de prier l'Être-Suprême et de se conformer à ses lois. On sait quelle est cette divinité peu exigeante, et si jamais on la prie; on sait quel code sans pénalités lui est prêté. Elle est aussi large pour la direction de la vie que peu rassurante à l'heure de la mort. C'est un fétiche spirituel.

Jeudi 8 décembre.

Le Maire. — La terre est couverte d'une épaisse couche de neige. Le lieutenant de cuirassiers Kohl, tombé sous son cheval, a la jambe gravement contusionnée. Huit nouveaux Prussiens s'installent chez M. Saint-Yves Bax et quatre chez M. Lefebvre. Ils réclament force couvertures et matelas.

Le Curé. — Salut, Vierge immaculée! La fille de prédilection du Père, la mère sacrée du Rédempteur, le sanctuaire par excellence de l'Esprit-Saint ne pouvait avoir une gloire de moins que les anges et que nos premiers parents, celle d'une origine sans tache... Salut, nouvelle Ève, mère de mon Dieu selon la nature, et ma mère par toutes les adoptions de l'esprit, du cœur et de la volonté! Au nom de votre admirable privilège, jetez sur la France et sur l'Allemagne un regard de maternelle commisération, et, en ramenant aux pieds de la sainte Trinité tant de cœurs plus ignorants que pervers, obtenez une paix riche en retours pénitents!

Toute la nature, ce matin, perdue sous l'épaisse couche de neige tombée cette nuit, est plongée dans l'atonie. Le ciel est gris, les horizons bornés et sombres, les murailles noires et lugubres. Temps d'universelle souffrance! Le château et la chaumière ne sont pas différemment traités : à l'un on vole ses meubles précieux, à l'autre ses bestiaux. C'est à se demander comment on vivra bientôt. Comme vous nous châtiez, Seigneur, dans nos vanités et nos cupidités! Vous jetez tous les raffinements sous le pied dédaigneux du vainqueur.

Le maire et l'instituteur m'ont fait en même temps une longue visite. A la fin, je ressentais plus que de la fatigue: une véritable souffrance, à les écouter parler de la guerre. Malgré tout, l'anxiété vous gagne à n'entendre battre autour de soi que des cœurs effrayés. Quels sont les projets de Paris? Son immobilité a été, semble-t-il, complète aujourd'hui. Par bonheur, la température est radoucie.

Vendredi 9 décembre.

Le Maire. — Réquisitions d'huile à brûler et de chandelles, pour les soldats logés dans les maisons inhabitées. Rousselet fournit de tout cela pour le compte de la commune.

Le Curé. — Le thermomètre est à deux degrés au-dessous de zéro. Triste nature, pleine de morne silence, avec un ciel gris, un soleil brouillé et jaunâtre. J'ai devant les yeux de tristes murailles, des branchages noirs, des horizons où la neige éparse forme comme une frange au bord d'un sombre manteau de brume. Il semble que nous restions plus seuls et plus endoloris dans notre servitude.

Hélas! Seigneur, personne, autour de moi, ne fait encore un pas vers vous, ni ne vous tend des mains suppliantes. On voit la terre, on ne voit pas le ciel. On murmure de ses maux, on n'interroge pas sa conscience. Et les maux persévèrent et s'accroissent, et la patrie est en deuil.

Vers onze heures, on aperçoit dans le ciel des traces d'éclaircie. Mais les forts de Saint-Denis et ceux de Paris n'en persistent pas moins dans l'apparence de leur repos. J'ai passé la journée à suivre de pieuses méditations sur divers sujets, entre autres sur celui-ci : Non, toutes les religions ne sont pas bonnes... Combien de preuves de la divinité de la mission de l'Église catholique! Elle est l'épouse infaillible du Christ, la gardienne de tous les dons apostoliques.

Beau lever de lune sur les frimas de la plaine ; mais l'hiver et la guerre, quelle épreuve!

Samedi 10 décembre.

Le Maire. — Dans la matinée, une forte explosion s'est fait entendre[1]. Est-ce encore un pont qu'on a fait sauter? On affirmait aujourd'hui que le roi Guillaume s'était laissé cerner dans Versailles et avait été fait prisonnier. Que serait devenue sa devise : « *Gott mit uns* » ? On parle au contraire, selon nos officiers, de négociations nouvelles en vue de la paix.

Le Curé. — Cinq degrés de froid dans la matinée. Que dire de cette journée? Elle n'a été que tristesse et rigueur, brume et neige. Dans cet assombrissement de la nature, le vent même n'a pas une plainte; il semble nous inviter à rendre notre expiation méritoire, par le silence résigné de la soumission. Vers onze heures seulement, une forte détonation a retenti. Je ne suis sorti qu'à la brune, pour quelques brèves visites. Hélas! quelle gêne dans les rues peuplées d'étrangers! Leur sort est dur, au fond. On ne peut être que poli avec eux, et encore en se tenant sur la réserve. Une marque d'intérêt peut leur paraître importune.

Soyons humbles; l'évangile de demain nous y convie, par l'exemple de saint Jean-Baptiste, une des plus saintes âmes qui aient passé sous le soleil. « Je ne suis, disait-il qu'une voix criant dans le désert : Préparez les voies au Seigneur et rendez droits ses sentiers. » Comme il s'abaisse, ne songeant qu'à mettre au grand jour la dignité de celui dont il est le précurseur! La plus forte preuve de

1. Aucun rapport militaire ne l'explique.

sa sainteté, la voilà : c'est l'humilité. Je compte parler sur ce sujet demain.

J'ai passé quelques instants de la soirée chez mon voisin M. Bousquet. Tout est perdu dans la brume. Dans quelle opacité de ténèbres serions-nous plongés, si la pleine lune ne donnait aux nuées quelque chose de diaphane !

Dimanche 11 décembre.

Le Maire. — On dit qu'il y a eu un armistice de trois jours, et qui expire ce soir. Demain on reprendrait les hostilités, le général Trochu n'ayant pas accepté les conditions posées. Cependant, à Saint-Leu, des officiers se réjouissaient tantôt, à la nouvelle que la paix était signée ou tout près de l'être. Quoi qu'il en soit, on a entendu aujourd'hui fusillade et canonnade du côté de Gennevilliers.

Hier, à Montmorency, deux soldats prussiens ont été mis au cachot, pour avoir violenté des femmes. L'un d'eux s'est pendu dans sa prison, et l'autre a été fusillé dans la matinée.

Le Curé. — La solennité de ce jour n'a pu être annoncée au son des cloches. Les fidèles n'y ont assisté qu'en petit nombre, non plus qu'au Chemin de la croix. Quels coups faut-il donc pour ramener un peuple à l'église qu'il a désertée ? Quoi ! la patrie est en deuil, en péril permanent, en cruel souci de l'avenir, la jeunesse souffre et meurt, des provinces entières sont saccagées, et l'on ne songe qu'à gémir sur la perte de quelques objets, sur la gêne importune de l'envahissement, et on laisse passer inaperçue la sainte obligation du dimanche !

Il fait froid et l'on se chauffe! Simon Pierre aussi, le futur pontife de la catholicité, se chauffait, avec les valets du grand prêtre des Juifs, dans la cour du tribunal où l'on avait conduit son maître. Et, pendant ce temps-là, on insultait, on condamnait celui auquel il avait dit, si peu d'heures auparavant : « Quand tous les autres vous abandonneraient, moi je ne vous abandonnerai pas. » Cependant, pitié, Seigneur, patientez! Le mal est si ancien! Tous ont grandi et végété dans un milieu où ils n'ont pris conscience ni de vous ni d'eux-mêmes. Votre grâce et le malheur aidant, ils trouveront les voies de la pénitence.

Le ciel a été superbe dans la matinée, sous l'or clair de son soleil. Mais quelle froide température! Vers quatre heures, le vent change. Le ciel semble une coupole immense aux lueurs incertaines d'opale, aux bords embrumés, et posant sur un panorama de neige et de givre. Le froid pénètre jusqu'au cœur. Tout s'assombrit rapidement.

J'ai dîné chez mon maire, avec M. Julien et M. Jollivet. En dépit d'un suffisant bien-être, la tristesse ne peut se dissiper. Rien ne peut chasser l'éternelle présence du fantôme de nos malheurs. Nous ne prolongeons pas la veillée, pour ne pas nous trouver trop tard dans la rue. Le temps n'était ni sombre ni froid. Je n'ai pas même allumé ma lampe.

Lundi 12 décembre.

Le Maire. — Les chemins sont rendus très glissants par la neige gelée. On ferre trois cents chevaux à glace. La grande rue devant le serrurier en est encombrée. Les officiers font répandre du sable sur

toute la chaussée. Les étangs sont gelés à pouvoir y patiner. L'officier Pape nous dit qu'en Prusse il gèle à vingt degrés. Notre garde champêtre reçoit une lettre de son fils, qui a été interné à Kolberg en Prusse, à la suite de la capitulation de Metz. Il dit que nos soldats sont traités avec quelques égards.

Le Curé. — Ciel sombre, verglas, neige fondante : nous sommes en plein dégel. J'ai eu tout le loisir désirable pour lire mon bréviaire avant la messe, malgré le peu de lumière du matin. Il m'a fallu attendre si longtemps un enfant ! J'étais pénétré de froid.

A midi, le thermomètre est à zéro. La nature entière est comme engouffrée dans la brume. C'est morfondant et lugubre. J'ai reçu deux lettres de voisins de la belle saison. L'une me demande des renseignements ; elle est plutôt pour le maire que pour moi. Oui, le présent est dur à qui ne voit rien au delà. L'autre m'exprime des angoisses maternelles bien légitimes. Comme on achète chèrement les douceurs de la famille ! Je répondrai que la guerre a frappé tout le monde en quelque endroit sensible, et qu'il faut se confier en la pitié divine ; elle guérira toutes les blessures.

J'ai donné la leçon à mon élève, qui ne travaille que faiblement. C'est presque un souci de plus. Par ce temps affreux, l'église a été mon refuge. Mon Dieu, étais-je assez pénétré de votre présence, tandis qu'à la faveur de l'obscurité, à peine tempérée par la lampe du sanctuaire, je suis venu répandre mon âme au pied du tabernacle ? Sentais-je assez, ô Fils de Dieu fait homme, quels liens mystérieux at-

tachent votre présence divine aux temples qui vous sont bâtis par la faible main des hommes ?

Ah ! la triste nuit, et comme je me reproche le temps que je vais accorder à mon repos ! Donnez, Seigneur, la force chrétienne à tant de martyrs !

Mardi 13 décembre.

Le Maire. — C'est hier que devait finir l'armistice dont on nous a parlé. Dans la journée déjà, on avait entendu quelques coups de canon isolés. Aujourd'hui, la canonnade est très suivie du côté de Gennevilliers[1].

Le Curé. — Fête de sainte Luce, vierge de Syracuse, lis empourpré du sang répandu pour l'honneur de sa foi. Il lui fut donné de prédire et de voir la fin des maux qui, depuis trois siècles, désolaient l'Église. O vierge, annonce-nous, s'il se peut, le terme de nos épreuves !

J'ai été à Saint-Leu, en l'absence du pasteur, pour rendre les derniers devoirs à un pauvre petit ange de quelques mois. Les gémissements de la mère m'ont empêché de prendre garde à la longueur et à l'état affreux du chemin. Durant le service, je songeais au fondateur de l'église, à Napoléon III, aujourd'hui prisonnier en Prusse. Il avait dû rêver, sans doute, de faire transporter dans la royale abbaye de Saint-Denis les restes de son aïeul, de son père et de ses deux frères. Mais reverra-t-il jamais la France ? Néant des projets humains ! Les morts illustres, ensevelis dans la pourpre des monarques, sont peu sûrs d'un

1. Elle ne répondait à aucun fait de guerre important.

repos inviolable au sein des monuments élevés pour protéger leur dernier sommeil.

Vers deux heures, il m'a semblé entendre quelques détonations. Que se passe-t-il ? Les ballons n'apportent des nouvelles qu'au loin. Où en sont nos armées, nos malheurs ? Dans quelle nuit d'ignorance nous sommes plongés ! Mais il faut se taire et souffrir, tant qu'il plaira à Dieu. Le bruit du canon m'a ému davantage, après quelque temps de silence. Un jour peut-être, éclairé par le dénouement, ne lirai-je pas sans quelque surprise toutes les plaintes que mon cœur, incertain de l'avenir, endolori par l'épreuve, verse sur ce papier avec un amer abandon.

J'ai visité ma si chère et solitaire église avant la nuit. La soirée est sombre et calme. Le galop d'un cheval échappé vient seul en troubler le silence ; il s'éloigne, puis il repasse ; je l'entends hennir. Il pleut ; pauvres gardes des tranchées !

Mercredi 14 décembre.

Le Maire. — M. l'abbé Thomas, curé de Montlignon, assure que les Prussiens, aussitôt après la reddition de Rouen, se sont répandus du côté de Dieppe et du Havre. Le prince Charles aurait pris Tours, que le Gouvernement provisoire avait quitté la veille, pour se rendre à Bordeaux. Le canon a grondé fort du côté d'Argenteuil[1]. La quatrième colonne, qui était allée à Gonesse, est revenue sans dépêches et sans provisions.

Hier soir, au châlet, le capitaine Lucke a bu

1. Aucune nouvelle militaire.

force champagne et fait beaucoup de bruit. Le caporal Hoffmann est parti à Pontoise, pour chercher du poisson. Messieurs les Officiers se donnent un grand dîner demain, une bombance!

Le Curé. — Le vent souffle d'entre Sud et Ouest; il fait plus de huit degrés. Tout n'est qu'humidité tiède, sous un ciel sombre et saturé d'eau. Je voudrais, cependant, aller respirer à travers ces vapeurs et ces mélancolies; mais la tristesse, une atmosphère d'inquiétude, je ne sais quelle gêne m'oppressent l'âme. Il me semble que cette passagère douceur n'est pas faite pour nous, pour ceux qui n'ont pas souffert.

Vers onze heures, le vent s'élève. Il nous apporte le bruit du canon. Une troupe de cavaliers passe rapidement. Je ne sais pourquoi, je crois lire l'inquiétude jusque sur le front des officiers. La pluie recommence. Où vont-ils par ce temps affreux? Mais j'ai peine à rassembler mes pensées; j'ai faim, et c'est Quatre-Temps!

Le bon jardinier de M. Villet m'apporte des fruits. Son maître, réfugié à Amiens, y subit à son tour l'invasion. Hier, je rencontrais sur la route de Saint-Leu une famille de nos fugitifs, revenant d'Évreux dans trois voitures chargées jusqu'au comble. Évreux aussi est en pays conquis. Décidément, il est impossible à l'homme de fuir sa destinée, c'est-à-dire d'échapper à l'épreuve que Dieu lui réserve. Son œil sévère nous poursuit, sa main nous atteint sur terre ou sur les flots, de loin comme de près. Mon Dieu, je m'abandonne tout à votre paternelle volonté. Je dis avec le patriarche Jacob expirant : *Expectabo salutare tuum, Domine.*

J'ai passé quelques instants ce soir chez mon voisin. Brave homme, tout à l'espoir quand même. A la bonne heure !

Jeudi 15 décembre.

Le Maire. — Peu à peu nos habitants sont rentrés. Aujourd'hui le garde champêtre ramène sa femme. On dit, du côté de Rambouillet, que Bismarck a été fait prisonnier avec 40,000 hommes. C'est bien un peu fort !

Le Curé. — La campagne est noyée dans une buée obscure comme l'avenir. Seigneur, délivrez-nous par un effet palpable de votre miséricorde, afin que nous reconnaissions que vous êtes le maître des événements ! J'ai peine à voir pour faire le travail où je suis réduit. Raccommoder, comme j'y suis malhabile ! J'ai besoin de me souvenir que saint François de Sales prenait pareil soin.

J'ai gagné Montlignon, pour acheter des pains d'autel. En des jours plus heureux, surtout après une longue réclusion, cette promenade m'eût paru délicieuse. La température était douce, le ciel, un peu éclairci de ce côté, d'une mélancolique poésie, et la route, contre mon attente, sinon belle, du moins très praticable. Ah ! les voitures sont devenues rares. Quel lieu de campement est le pauvre village voisin ! Des sentinelles à chaque tournant de chemin, des soldats partout ! On s'y sent en pays étranger ; on a hâte de le quitter. Au retour, j'ai trouvé son pasteur à l'entrée de Saint-Prix. Le pauvre ami ! la persistance de nos malheurs l'accable. Il venait sur la hauteur, comme si, de là mieux que du fond

de sa vallée, il pouvait entendre et interroger le canon. Pour moi, il y a longtemps que j'ai renoncé à chercher le sens des événements. Mon devoir, mon espoir est la prière.

Comme je me répète ! Mais je suis un prisonnier ; j'ai toujours la même tristesse, le même horizon, et je ne sais rien. Quoi d'autre qu'un gémissement pourrait s'échapper de mon cœur ! Chose étrange, les jours passent vite néanmoins. Ma retraite m'attire et me retient. La rue est à l'étranger ; il n'y a plus de patrie qu'au foyer. Pauvre intérieur ! la guerre l'a laissé intact ; il n'est ni plus opulent, ni plus misérable. Jusqu'à cette heure, j'y trouve du pain à discrétion. Quelle richesse !

Ma chère église, non plus, n'a pas souffert. Elle reste simple, belle et solitaire. Je ne la visite pas assez, et, quand j'y suis, je ne sais pas parler au divin Maître. Ce soir, je me disais qu'il y demeure depuis près de six siècles. Que de jours et de nuits passés ainsi au milieu des enfants des hommes, dans cette longue chaîne d'années ! Ah ! quelle constance dans le Maître, quelle négligence et quelle tiédeur dans les serviteurs ! Que de misérables excuses pour lui refuser une présence de deux ou trois heures aux cérémonies du dimanche ! Nous payons ces fautes. Demain, aurons-nous un abri, un lieu sûr où nous puissions diriger notre fuite ?

On me dit que Paris offre un aspect bien sombre. J'espère qu'on n'exagère pas, et que la nouvelle Ninive expie, et méritera d'être sauvée.

Mais il est plus de neuf heures. Ménageons l'huile !

Vendredi 16 décembre.

Le Maire. — Les nouvelles qu'on nous avait données sont démenties... et il en circule d'autres. L'armée de la Loire serait triomphante sur toute la ligne, Bismarck cerné dans Ferrières et le prince Frédéric-Charles prisonnier. Le roi Guillaume aurait offert la paix, en abandonnant toute prétention à un accroissement territorial; mais Trochu aurait refusé tout arrangement.

Ici, les fantassins qui ont couché trois nuits dans la maison de Mme Veyrac ont brûlé des tiroirs de commode et une armoire en acajou. Les cavaliers qui leur ont succédé ont emporté trois matelas et une partie de la vaisselle, quoiqu'on leur ait abandonné une pièce de vin nouveau et environ deux stères de bois. Je me plains aux chefs, qui promettent de réprimer ce qu'ils appellent un acte de bestialité.

Le Curé. — Le temps s'est bien ressuyé; mais le ciel reste chargé, et la brume, plus lointaine, clôt mélancoliquement les horizons. La nature semble vouloir nous laisser tout entiers à nos tristesses, à nos anxieuses interrogations de l'avenir.

J'ai été, dans la journée, me réconcilier auprès du cher confrère d'Andilly. Chemin faisant, je récitais le long office férial du samedi, si lourd, hélas ! pour l'attention et, par là même, pour la piété. Du plateau de cette commune, se déroule aussi un beau panorama, un peu trop chargé d'habitations. Châteaux et villas ont été ouverts, pillés, saccagés. Tout notre luxe a été foulé aux pieds. Juste jugement d'en

haut! Je n'ai qu'une commisération dédaigneuse pour la perte de biens si peu utiles à une bonne vie et à une sainte mort. Je ne comprends ni les regrets éplorés des uns, ni la fureur de destruction des autres. On serait tenté d'en sourire, comme d'une querelle d'enfants gâtés de la fortune. Mais, au fond, cela est triste. L'anéantissement de ces riens ne va pas sans des rapacités, des colères, des lamentations, dont la dignité humaine est humiliée et amoindrie. L'homme se roule là dans une poussière moins noble que celle des combats.

J'ai dit le Chemin de la croix. C'est une pieuse coutume que je veux continuer désormais, et dont j'attends d'heureux effets. Dirais-je que je ne suis pas sans espoir de toucher même le cœur de quelques Prussiens? Ce qu'il y a de bon chez nous n'a pas dû leur échapper complètement. Peut-être ont-ils remarqué la vie d'un clergé solitaire et pauvre, au milieu de tant d'ostentation de richesses.

Quand je finis ma veillée, le canon résonne encore. Il n'y a plus de trêve!

Samedi 17 décembre.

Le Maire. — Sept fantassins d'Eaubonne, qui étaient déjà venus hier à Saint-Prix, ont été surpris tantôt dans les maisons Brunefer et Mulvert, à Reinebourg. Les chefs d'ici, ayant été prévenus, en ont fait arrêter un. M. Michaëlis a poursuivi les autres l'épée à la main, et a réussi à en prendre quatre, qui ont été enfermés avec le premier, dans un cachot, sous la garde d'un factionnaire. Demain, ils seront reconduits au quartier avec un rapport.

La famille Bonnamy revient du Mans, mais ne sait rien de ce qui se passe du côté d'Orléans.

Le Curé. — La température est assez douce, ce matin. Une lueur d'apparence orageuse se projette sur les coteaux du Midi. Plus tard, le temps se charge davantage, et fait paraître plus profond le silence des champs endormis. Paris semble une aïeule, veillant sur le repos de ses enfants épuisés par un rude labeur, et s'efforçant de protéger leur sommeil jusqu'au moment où l'action devra recommencer. Ce calme a je ne sais quoi d'étrange, qui fait douter si l'on veille. La raison se trouble à concilier le silence et la guerre.

Après la leçon donnée à mon élève, je me laisse entraîner vers la forêt par notre instituteur. Pauvre jeune homme! la passe est rude pour lui, loin de sa femme, presque sans élèves, victime de toutes les gênes du temps. Du haut de la montagne, la vue n'était pas sans charme. Nous admirions quelques belles nuances au ciel et de vastes nappes de verdure sur le sol de la plaine. Le canon du Mont-Valérien tirait et semait la fumée au-dessus d'Argenteuil. Argenteuil, pauvre ville désemparée, vidée, ruinée peut-être, ta convalescence sera longue, après la tempête dont tu es battue depuis trois mois! Tu te mirais dans la Seine; que la mobilité de ses ondes te rappelle l'incertitude des fortunes terrestres et la rapidité du cours des années! Et regarde aussi le ciel, car là est la fin de toutes les épreuves.

Dans l'église, ce soir, je ne sais quels bruits de va-et-vient, de voitures, de cris gutturaux m'ont fatigué et troublé. J'éprouvais le besoin de me

réfugier dans le cœur du Consolateur par excellence, et là, en effet, je me sentais plus assuré et moins triste. Quelle différence, si je vais chercher le repos auprès des hommes ! Jusqu'à leur silence m'importune et parfois m'effraye. Qu'est-ce de leur indiscrétion, de leur bizarrerie, de la témérité de leurs idées, de l'absolu de leurs jugements ? Aussi que de fois j'ai regretté de n'avoir pas eu le courage de garder une austère clôture, si triste, si froide, si muette que soit ma cellule !

Dimanche 18 décembre.

Le Maire. — Ce soir, vers dix heures, la sentinelle de la mairie me crie de loin : *Wer da ?* Que faire, sinon répondre : *Freund!* On entend le canon du côté du Mont-Valérien.

Le Curé. — La température continue à être aussi douce qu'il soit permis de le souhaiter à pareille heure de l'année. La messe, silencieuse, réunit quelques personnes. Notre instituteur tire de l'orgue des mélodies qui me vont à l'âme ; il nous a joué des variations sur un vieil air : « Nous voici dans la ville... » Le souvenir est remonté à mon cœur ému de ma jeunesse théologique et de toutes les belles solennités dont j'ai été témoin dans la cathédrale de Versailles. Que tout cela est loin et quels changements ! Je suis un étranger aujourd'hui dans la ville épiscopale, et un souverain allemand y règne !

J'ai annoncé à la messe, pour mercredi, la fête de saint Thomas, en invitant les fidèles à recourir à son intercession, pour obtenir un peu de cette foi qui illumine l'âme et fortifie la volonté. J'ai rappelé que,

dimanche, tombait la grande solennité de Noël. Hélas ! parler de fête dans ces jours de deuil, quelle surprise, quel douloureux contraste ! Cependant ne nous décourageons pas. Point de haine contre les hommes, ni d'irritation contre Dieu. Sans songer à aucune pompe sacrée, encore moins à aucune joie terrestre, préparons-nous à célébrer Noël avec une calme soumission et une conscience pure. Demandons la fin des maux qui, depuis cinq mois, désolent deux grandes nations. Laissons les discours des hommes, acceptons l'épreuve et prions !

Un instant avant le Chemin de la croix, je suis descendu à Rubelle chez la veuve Philippon, pour voir un jeune Prussien, catholique très certainement, et que l'éloignement de sa mère et de son pays avait rendu malade d'une façon inquiétante. Il va mieux. Cette veuve le soigne avec dévouement, et, ne sachant comment la remercier, il l'appelle : « Ma mère. » Et elle-même a un fils qui est à Paris, parmi les combattants, exposé à des dangers quotidiens ; elle vit sans nouvelles, dans de perpétuelles alarmes. Quelle poignante tristesse ne doit-elle pas ressentir quand elle entend ce nom de mère, qu'avec l'accent de son idiome et des larmes, lui balbutie le pauvre soldat étranger !

Aux approches de quatre heures, le ciel s'est éclairci et marbré légèrement. Le soleil nous a donné un sourire d'or pour adieu. Puis, dîner chez mon bon maire, avec l'instituteur. Je me suis retiré un peu tard, par une nuit fraîche seulement et assez claire. J'ai préféré me priver de lumière, à cause de l'heure, et ne pas écrire, comme j'en avais eu l'inten-

tion. Les rondes s'inquiètent des gens qui ne se couchent pas de bonne heure. On ne peut leur refuser une aussi facile satisfaction.

Lundi 19 décembre.

Le Maire. — Nouvelle tentative d'effraction dans la maison Dodin. Je fais consolider les clôtures du côté du jardin.

Presque tous les maires du canton, quinze sur vingt et un, se réunissent à Montmorency, pour le parti à prendre au sujet de l'impôt des trois douzièmes. Chacun déclare ne pouvoir s'engager que pour un douzième, à cause de l'absence des principaux contribuables et du peu de ressources des présents. Il y avait concert sur la place du marché, qui était encombrée de soldats. En ce moment, on fusillait, du côté du cimetière, un habitant qui avait tiré la veille sur un soldat prussien. Quelque temps après, le peloton revenait de l'exécution, et les hommes riaient et plaisantaient, comme s'ils revenaient de la parade.

Le maire de Groslay raconte qu'il a entendu dire par des officiers qu'on s'attendait à une sortie vigoureuse du côté de Saint-Denis. On a accordé quelques permis de séjour seulement à Groslay. A l'avenir, on n'en donnera plus.

Le Curé. — Les nuages courent, poussés par le vent d'Ouest, dans un ciel assombri. On sent que le temps a perdu sa monotonie pacifique. Aujourd'hui, nous avons célébré à la messe l'attente de l'enfantement du Sauveur. J'ai écrit une méditation à ce sujet.

Un brave vieillard est venu m'offrir des poires et

passer une heure avec moi. Dans le milieu où il a végété, on ne mûrit ni ses idées, ni sa foi ; on vieillit, on s'alourdit de corps, sans que l'esprit devienne plus grave. On arrive à savoir, à la fin de sa vie, la géographie de France ; mais on ne va ni plus loin ni plus haut. Débilité inoffensive et triste ! La peur est grande du danger, de la disette, de tous les fléaux. Toute la politique consiste à tuer le temps le plus doucement possible et à débiter, avec bonne foi et candeur, des maximes d'un terrifiant égoïsme. Que de pauvretés sous le soleil ! Épargnez, Seigneur, ces hommes qui ne savent qu'accommoder des futilités à leur courte vue ! Puissent-ils connaître avant le soir les sublimes enseignements de la foi et la douceur de votre appel !

Le temps, peu à peu, s'est calmé sans s'éclaircir. Mon élève m'est arrivé sans devoirs faits. Pauvre être, atteindra-t-il le but ? Se souviendra-t-il de moi plus tard ? Les quarante ans que j'ai de plus que lui sont un abîme, dans le cadre étroit de la vie humaine. Je suis sorti, un instant, avec mes petits terriers, qui ne s'étaient pas promenés depuis longtemps ; ils étaient bondissants de se sentir en liberté. J'admirais la beauté de notre vallée, et la grande ville, qui se montrait comme au travers d'un transparent doré. Que de tristesses, d'inquiétudes et de dévastations sous ces dehors dont le peintre le plus habile n'aurait pu rendre le calme et l'aspect fascinateur !

On parle de mouvements de chariots et de canons dans nos environs. Montlignon serait vide d'étrangers ou à peu près.

La soirée est calme ; je la passe seul.

Mardi 20 décembre.

Le Maire. — Rien de nouveau aujourd'hui, si ce n'est que la capture de Bismarck se confirme.

Le Curé. — Le thermomètre se maintient à six degrés. Le ciel, couvert, n'est pas sans douceur.

J'écris longuement la suite de ma méditation d'hier, si bien que je me mets en retard pour mon bréviaire. Le cher abbé Thomas se plaît, en venant aux provisions à Saint-Prix, à s'arrêter chez moi et à me confier, non sans quelque timidité, ses sombres pronostics d'avenir. Je lui dis que, ne pouvant rien pour débrouiller ces choses, je m'en remets à Dieu, et que, autant que je le puis, je vis dans l'isolement, le travail et la prière. Les hommes sont comme les étoiles du ciel ; chacun a son parcours tracé d'avance.

Mercredi 21 décembre.

Le Maire. — Vers cinq heures du soir, trois cents fantassins nous arrivent de Gonesse, venant de Poméranie. Je rencontre dans Rubelle leur chef, qui, avec des formes courtoises, me demande à loger ses hommes ; ils attendaient dans le jardin de M. Bordes, les pieds dans la neige, et étaient accablés de fatigue. La nuit tombant, et ne pouvant aller les placer de porte en porte, je les loge en grand nombre dans les maisons vacantes : trente dans ma maison de Rubelle, quatre-vingts dans celle de la place de la Croix, trente chez M. Durand, et le reste dispersé jusqu'à la mairie. Personnellement, j'héberge, en outre, deux officiers, leurs brosseurs et trois chevaux. Il gèle à huit degrés. On me brûle une corde

de bois et un paquet de bougies. Toute la nuit, les soldats vont et viennent et nous empêchent de dormir.

Le Curé. — La température s'abaisse. Le ciel est beau avec ses teintes d'un bleu d'ardoise, qui vont se fondre du côté de Paris dans une traînée d'or mat. Et toute la coupole repose sur le bleu d'acier des coteaux lointains. Peu à peu, l'espace se décolore et s'assombrit, et il y a dans le temps des menaces de neige. Hélas ! on s'est battu dès le matin et, paraît-il, de tous côtés[1]. J'ai fait quelques pas vers la forêt, malgré le froid pénétrant de la bise.

Voilà la maison de l'ambulance occupée par de pauvres soldats étrangers. On est venu m'en demander la clef, ce soir, pendant que j'étais à l'église. A ma sortie, un brave garçon m'a réclamé du bois. Ce n'est qu'après qu'il m'eut montré ce qu'il désirait que je le compris et pus le satisfaire. Mais cela est peu de chose dans notre vie de quotidiennes anxiétés. Des pas d'hommes, des cris, des sifflements, quel mouvement inusité, à cette heure, dans le lieu écarté où j'ai mon presbytère ! Cette troupe ne fait que passer, dit-on ; demain, elle ira se faire décimer sous

1. Le 21 décembre eut lieu une grande sortie dans les plaines du Nord-Ouest. L'action principale devait être dirigée sur le front le Bourget-Drancy-Groslay. Nos projets furent éventés par les Allemands. Le corps d'armée de Saint-Denis, commandé par l'amiral la Roncière, se lança à l'attaque du Bourget, et, après un combat acharné, dut battre en retraite et se replier sur la Courneuve. Le général Ducrot s'était avancé, avec la deuxième armée, au delà de Bondy et de Drancy. L'échec de l'amiral la Roncière l'obligea à suspendre son mouvement. Nous perdîmes un millier d'hommes ; les Allemands, cinq cents.

les murs de Paris. Le tableau d'une jeunesse rayonnante de vigueur et d'espoir, et sitôt vouée à la mort, passe voilé d'angoisse sous les regards de mon âme.

O guerre, quelle large part tu auras dans les souvenirs du reste de ma vie! Le paysage, les chaudes matinées, les soirs purs, les brumes d'automne, les frimas, les neiges, tout m'y ramènera. Tout me sera prétexte à repasser l'interminable chaîne des heures de ce temps funeste. O guerre, je t'appellerais insensée et cruelle, si tu n'étais l'accomplissement d'un dessein qui ne relève pas de la terre, mais qui descend du trône de la justice éternelle! Aussi mon devoir sera-t-il, au pied des autels, à l'ombre de la forêt, en face des vastes horizons, de prier pour les victimes du grand châtiment, pour ceux qu'il a dévorés ou voués à d'impérissables regrets.

Mais je rêve des jours enchantés de calme, de soleil, de moissons et de fleurs, et bientôt peut-être la tempête m'aura saisi à mon tour, et laissé gisant sur le sol ensanglanté. Qu'importe, Seigneur, pourvu que mon dernier soupir s'exhale sous un regard de votre pitié, et que, au prix de ce sang, ma patrie retrouve des jours heureux et chrétiens!

Quelle soirée glaciale! La reprise subite du froid est douloureuse.

Jeudi 22 décembre.

Le Maire. — Au point du jour, je me lève pour la troisième fois. Je trouve la porte de ma locataire la plus voisine brisée. Je monte et je vois que tout

a été fouillé. Je rencontre dans l'escalier un soldat en train de boire une bouteille de sirop, qu'il me prie de lui laisser vider. Il avait déjà avalé trois pots de confitures.

A neuf heures du matin, au moment où le commandant passait en revue sa compagnie, alignée sur la place de la Croix et prête à partir, le feu se déclare dans la maison en face, que quelques-uns de ses soldats venaient de quitter. Grande alerte! La pompe arrive. Le salon était plein de flammes et de fumée. Un matelas, deux canapés et le guéridon brûlaient dans la pièce, et deux chaises et deux fauteuils, dans la cheminée. Je veux déblayer le foyer; mais les flammes me viennent à la figure, la fumée m'aveugle, je n'ai que le temps de gagner la fenêtre. Les pompiers, commandés par Jollivet, viennent à mon secours, et, grâce à leur activité, on est bientôt maître du feu; mais les meubles sont brûlés et la glace brisée.

L'officier remonte avec moi, et vient reconnaître que le feu a été mis avec intention. Furieux de cet acte de sauvagerie, il en cherche l'auteur, qu'on lui désigne, et, tirant son épée, il allait l'en frapper à la figure, si M. Bour et M. Bœckelmann ne s'étaient interposés.

Chez mon autre locataire, M. Tardy, les soldats avaient enfoncé la porte du cellier, où ils avaient bu tout ce qui s'y trouvait, quatre-vingt-dix bouteilles. Quelques-uns, parfaitement ivres, brisèrent une armoire, une glace et quelques fauteuils. Ils avaient fait du feu toute la nuit dans les douze cheminées; mais rien à dire à cela, il faisait si froid! Chez

Mme Veyrac, ils ont brûlé table de nuit, tiroirs de commode, couchettes, volets, et brisé toute la vaisselle. Chez Louis Haude, ils ont fouillé partout, vidé trois feuillettes de vin, et coulé une pièce dans Rubelle.

Au moment où ces aimables Poméraniens se retiraient, une espèce de gendarme prussien vient réquisitionner ma voiture pour Versailles. Il crie, tempête, fait piaffer son cheval, au risque de me briser les jambes. L'officier Bœckelmann, attiré par le bruit, parvient à calmer cette brute, qui met pied à terre, me serre la main en passant, et va chez Rousselet prendre un verre de bière. Pendant ce temps-là, on lui amène une voiture, que le marchand de tabac propose de conduire, pensant profiter de l'occasion pour aller chercher sa femme à Montfort-l'Amaury.

Le Curé. — Le vent d'Est est des plus pénétrants. De l'azur, par places, dans le ciel. Le soleil nage sur les vagues blanches des nuées. La guerre semble entrée dans une phase de désespoir. Paris tonne de toutes ses forteresses; que la Vierge de Nanterre lui renouvelle son antique protection !

Nos hôtes de cette nuit sont déjà partis. La sortie de ceux de l'ambulance m'a été doublement triste. Combien restera-t-il de ces hommes? Et quel grossier cynisme les mœurs de la guerre ont déjà inspiré au plus grand nombre! Je prie Dieu qu'il les épargne ou les pardonne.

Les soldats logés dans la maison de Mme Delettré[1]

1. Cette maison, construite et habitée par Sedaine au siècle dernier, appartient aujourd'hui à Mme Guieysse-Frère.

y avaient mis le feu ce matin, avant de partir ; il a été assez promptement éteint, grâce au maire et aux pompiers. C'est dans cette maison que je descendais en 1856, pour visiter la nouvelle paroisse dont Mgr Gros désirait me voir prendre possession. J'hésitais, et m'y voilà depuis plus de quatorze ans ! Mon presbytère est toujours celui où mon prédécesseur est mort ; mais que de changements autour de cette immobilité ! Que de naissances, d'unions contractées et brisées, et comme le temps m'a touché ! La même barque, le même courant m'entraîne ; mais combien la rive a changé d'aspect, et se décolore à mesure qu'elle approche des cimes éternelles !

Vers le milieu du jour, le thermomètre est à cinq degrés au-dessous de zéro. La canonnade ne cesse pas. Que de rigueurs !

Vendredi 23 décembre.

Le Maire. — Un médecin d'ambulance qui vient de passer deux jours et deux nuits chez moi part pour Gonesse. Je devine qu'il est sans argent. Je lui prête quinze francs. Le reverrai-je ?

L'agent-voyer de Montmorency, M. Daligaud, étant sans domicile, vient me demander l'hospitalité ; il dîne avec moi. Il me raconte que quelques francs-tireurs sont allés trouver le maire de Montmorency pour lui demander de les loger, et qu'il leur a refusé, ce qui lui cause un grand ennui. Mais le général prussien a menacé de faire évacuer la ville à la moindre manifestation hostile.

Le Curé. — Après une nuit glacée, dont le canon a maintes fois troublé l'austère silence, le soleil

s'est levé superbe. Tout le jour s'est poursuivi avec cette rigueur de froid et cette magnificence. Pauvres soldats, sans abri pour vous reposer des fatigues et des émotions du combat, acceptez l'unique consolation, qui est de bénir la main de Dieu!

Je me suis livré à mes occupations ordinaires : j'ai écrit, prié et dit le Chemin de la croix. Durant une courte promenade à la Croix-Jacques, malgré le froid, j'ai admiré le couchant. L'or et la pourpre ruisselaient, mêlés à des rayons violets. Les coteaux prenaient, au-dessous, des teintes de lapis. Du même point, en se retournant vers Saint-Denis, on apercevait la flamme des canons briller, par intervalles, à travers des nuages de fumée. Éclat du ciel, éclat de la guerre, quel contraste! Ici le repos, l'admiration, là le fracas et l'épouvante ! Mon Dieu, vous êtes l'éternelle sérénité. Quand me reposerai-je dans la paix et la gloire de vos ineffables printemps, loin des orages et des larmes de la terre !

Samedi 24 décembre.

Le Maire. — Vers trois heures, arrivent deux cents autres Prussiens, grenadiers de la garde royale (Silésie). Je vais au-devant d'eux dans la rue de Reinebourg. Le chef m'aborde, en me tendant la main. Il me dit qu'il a été prévenu à Gonesse, par le médecin d'ambulance parti d'ici la veille, de la conduite brutale de la colonne précédente. Il me promet plus d'égards de la part de ses hommes, qu'il harangue dans la cour de M. Double, en présence de l'officier Michaëlis, qui se trouve être son

parent. M. Bour, dont le dévouement ne me fait jamais défaut, offre l'hospitalité à l'officier arrivant, qui l'accepte. Nous logeons les soldats dans les maisons inhabitées. Ils se contentent de paille pour se coucher. Je leur fais distribuer du bois, de la lumière et du vin.

Officiers et soldats fêtent la nuit de Noël. J'aperçois, par toutes les fenêtres, des branches d'arbres verts, ornées de petites bougies, de rubans, d'oranges, etc. Ils s'acquittent de ces petits soins avec plus de dévotion que nous : *Gott mit uns !* Un des soldats de la garde royale, logé chez M. Julien, lui raconte qu'il est instituteur comme lui, près de Breslau, qu'il est marié et père de famille. Il pleure, en parlant de tout ce qu'il a laissé là-bas. « Reverrai-je les miens, dit-il? Nous allons nous battre du côté d'Orléans ou de Chartres. » Il promet à M. Julien de lui écrire. Le brave homme nous a tous émus. Dieu veuille qu'il écrive!

Le Curé. — Vigile de Noël. La température ne se relève pas, malgré le soleil qui s'épanouit dans un azur sans tache. Son éclat s'amortit à peine dans les vapeurs argentées des bords de l'horizon. Toutefois, le vent change, et me fait présager un peu d'adoucissement du froid. Comme hier, j'ai entendu des détonations bien matinales. Les engagements autour de Paris se succèdent sans trêve[1].

Le vent s'est élevé dans l'après-midi, et n'a fait

1. Les rapports militaires ne signalent rien d'important. Les troupes souffrent beaucoup du froid et sont ramenées dans des cantonnements. Le 24, une reconnaissance a lieu du côté de Raincy.

que rendre le froid plus mordant. Oh! comme va être modeste ma chère église, pour une aussi grande solennité que celle qui se célébrera demain! J'y songe avec tristesse, en lui donnant mes soins.

Et voilà que, après les trois cents soldats d'avant-hier, deux cents autres nous arrivent à la nuit! Ils disent qu'à une heure du matin on va bombarder Paris, et que, la grande cité écrasée sous le nombre des combattants et la pluie des projectiles, la guerre sera finie. Dans huit jours, l'Allemagne, agrandie de deux provinces, n'aura plus qu'à acclamer les plus grands vainqueurs des temps modernes. Qu'en sera-t-il, Seigneur, de tous ces espoirs? Vous l'avez réglé dans le secret de vos justes conseils. Cependant nous sommes la France de sainte Geneviève, de sainte Clotilde, de Jeanne de Valois et de l'héroïque Jeanne d'Arc.

Dimanche 25 décembre.

Le Maire. — La colonne arrivée hier part, satisfaite de son séjour. Comme nous l'avait promis l'officier, elle s'est bien comportée.

Je reçois la visite de Mme B***, qui me fait, les larmes dans les yeux, le tableau déchirant de quelques batailles de l'armée de la Loire, où des mobiles et des zouaves pontificaux ont été impitoyablement massacrés. On dit qu'Amiens a été repris par les Français, qui se rapprocheraient de Chantilly et de Gonesse. On dit qu'Orléans serait retombé entre nos mains. On dit... trop de choses. Quatre fantassins du 27e, de Saint-Leu, sont encore venus pour voler chez Mme Solliers. Surpris par la jardinière,

toujours sur le qui-vive, ils se sont enfuis, en laissant là les paquets qu'ils avaient préparés.

Le Curé. — J'ai dit trois messes basses, ce matin. Il y avait bien peu de monde à la dernière, qui coïncidait à peu près avec le départ de la colonne arrivée hier. Hélas ! pas un son de cloche n'a pu se faire entendre, pour rappeler aux enfants des hommes la naissance du Rédempteur. De fréquentes détonations ont retenti, dans cette nuit qui vit naître l'Homme-Dieu, et où la voix d'un ange chanta : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Le bruit formidable s'est continué de midi à trois heures : il a troublé notre solitaire Chemin de la croix. Ce rapprochement des joies saintes de l'Église et des désolations de la patrie m'a causé une particulière impression de douleur. Le châtiment ne nous laisse aucun asile.

Après, le calme est revenu. Le vent seul faisait entendre le bruissement sourd, prolongé, mélancolique d'une houle lointaine. J'entends dire que les étrangers essayent de tromper leur inquiétude et leur ennui, en se donnant quelque image de la fête qu'ils célèbrent d'ordinaire au sein de la famille.

Ce soir, j'ai dîné chez mon cher maire avec M. Julien et deux Saxons. Ces soldats ne paraissaient éprouver aucune antipathie pour le prêtre catholique. Beaucoup des leurs semblent, en nous voyant de plus près, perdre le mépris qu'ils avaient pour la France.

Je suis rentré par une rafale glacée, et je me suis couché sans lumière. O économie!

Lundi 26 décembre.

Le Maire. — Fausse alerte! Six cents soldats de la garde royale, rencontrés à Montmorency, allaient venir à Saint-Prix ; mais, à cause de leur grand nombre, on les a dirigés sur Saint-Leu.

Ce soir, Anfroy et Constant, étant allés chercher une voiture de bois dans la forêt, du côté du carrefour de Bellevue, sont arrêtés par une patrouille qui venait d'entendre un coup de fusil, conduits à Saint-Leu et enfermés au poste. On m'avertit de l'incident et je descends les réclamer. Mais l'officier de service (chez M. Olry) ne peut prendre une décision en l'absence du commandant, et m'invite à revenir le lendemain matin, en m'assurant que nos gens n'ont rien à craindre, puisque je réponds de leur innocence. M. l'instituteur Mervoyer demande et obtient, sur la prière de la femme de Constant, la permission de leur apporter à manger et du bois pour passer la nuit.

L'officier Hoffmann m'avait prié d'aller le voir dans la soirée. Je m'y rends, en emmenant avec moi M. Julien. Nous sommes surpris de trouver là une dizaine d'officiers. L'un d'eux, un sculpteur, paraît-il, joue admirablement du piano. Les autres, sur un air de valse, se mettent à danser. Après cela, on chante, on joue des scènes de comédie. Il me serait difficile de m'égayer, dans cette maison où mon ami Veyrac est mort il n'y a guère plus d'un an, et tandis que le canon de Paris gronde.

Le Curé. — Belle fête de Saint-Étienne. Messe basse à neuf heures. Mon pauvre troupeau est

toujours dans un grand désarroi. Troublé dans son repos, dans ses ambitions, dans ses plaisirs, il erre malheureux, cherchant sa voie.

La température reste basse. Le ciel n'est pas sans charme, avec son azur marbré de veines argentées et la finesse des vapeurs de ses lointains. Le soleil, qui a brillé dans la poésie un peu sombre du matin, risque, à chaque instant, d'être obscurci par les nuées. Ah! le soleil est toujours un adoucissement, même aux heures les plus tristes pour le cœur.

Les Prussiens, chez M. Gadala, paraissent tout à la joie de leur Noël et de leur arbre pavoisé. Des bruits de chants et je crois même de danses frappent mes oreilles, et se mêlent à de sourdes détonations. Bourdonnement sinistre à nos cœurs navrés! A midi, le silence se rétablit chez nos voisins. Je passe presque toute ma journée à écrire sur la mission de l'Église. Vers le soir, j'entre chez Mme Chapelle. Deux Prussiens, qui s'y trouvent, m'accueillent avec des marques de grande vénération, et finalement me demandent de trinquer avec eux.

Que la nuit est froide!

Mardi 27 décembre.

Le Maire. — Ce matin, nos deux prisonniers de Saint-Leu sont renvoyés à leurs foyers, sur l'ordre de l'officier que j'avais vu chez M. Olry, et qui m'avait fait bon accueil, grâce à la recommandation de Mme Lebrun, l'intendante de la maison. Il paraît que l'officier qui avait fait arrêter nos hommes avait consommé une certaine quantité de cognac.

Toute la nuit et toute la journée, le canon a grondé fort du côté de Sarcelles et de Saint-Brice. Une lettre, venue de Paris par ballon, nous apprend que tous les mobiles de Saint-Prix sont sains et saufs.

Le Curé. — Le vent est du Nord, le ciel couvert; la neige s'annonce. A dix heures du matin, sont rentrés chez eux le tonnelier Anfroy et le gendre Chéron, arrêtés hier par une patrouille, tandis qu'ils chargeaient des cerceaux dans la forêt. Un soldat en gaieté de fête avait, paraît-il, tiré un coup de fusil dont on les rendit responsables. De là, la triste nuit qu'il leur a fallu passer à Saint-Leu. Ah! la guerre a des leçons et des rudesses pour chacun.

Toute la journée, la neige est tombée en poudre légère. Et maintenant tout est blanc, sous le ciel sombre du soir. Mais, sensation plus douloureuse, le canon n'a pas cessé de tonner[1]. Il retentit encore de temps à autre, et il est plus de neuf heures. Je ne suis pas sorti aujourd'hui. J'ai passé la plus grande partie de mon temps à achever les réflexions d'hier. Mon Dieu, quelle fête de saint Jean, votre apôtre bien-aimé!

Mercredi 28 décembre.

Le Maire. — Les Prussiens auraient attaqué le fort d'Ivry et auraient été repoussés avec de grandes pertes. Dantard arrive de Beauvais, et raconte que l'armée du Nord a attaqué l'armée prussienne au delà d'Amiens, et lui a fait beaucoup de mal. Les

1. Le bombardement de Paris commençait. On canonnait, ce jour-là, les forts de Noisy, Nogent, Rosny et le plateau d'Avron, qui fut évacué dans la nuit du 28 au 29 décembre.

Prussiens se sont enfermés dans la citadelle (?), d'où ils pourraient faire de grands dégâts dans la ville, s'ils étaient inquiétés.

La Solitude a été encore ouverte. Deux Prussiens de la 4e colonne ont brisé la persienne du vestibule et le volet intérieur, et ont emporté un grand nombre d'objets. Je fais raccommoder et consolider la porte.

Il y avait tantôt un poste dans la maison du garde, près de la tour Double, et une sentinelle devant la porte. Ces soldats campent là depuis quelques jours, se reposent et se chauffent.

Le Curé. — Cinq degrés de froid. Le ciel est toujours sombre et la terre blanche de neige. De fortes détonations troublent seules, par intervalles, le monotone repos de la nature. Nos jours et presque nos nuits s'écoulent dans la même angoisse. Cependant, plus l'épreuve se prolonge, plus j'ai confiance, Seigneur, que votre justice nous sera miséricordieuse.

Ce soir, deux Prussiens sont venus me demander, pendant que j'étais à l'église. On les a fait se rafraîchir. J'ai passé un long temps au pied du saint autel. Mon âme s'est répandue en une prière que j'écrirai demain.

Jeudi 29 décembre.

Le Maire. — Rien de nouveau. J'ai dîné avec M. Bour chez M. Bonnamy.

L'officier payeur Schrader est installé dans la maison depuis le 15 octobre.

Le Curé. — Le ciel est nuageux; il fait seule-

ment quatre degrés de froid à midi. J'ai travaillé jusque-là.

Vers deux heures, mon confrère de Montlignon est venu et, par une éclaircie, m'a entraîné à Saint-Leu. Le village est quelque peu dégarni d'étrangers. Tandis qu'au presbytère on se perdait en sombres pressentiments, j'ai visité l'église et récité mon bréviaire. Nous sommes revenus comme nous étions partis, de la même allure, avec les mêmes pensées.

Que de détonations encore aujourd'hui[1] ! Seigneur, où s'arrêtera votre justice ? Toutes les villes doivent-elles être visitées par le fléau ? L'humanité s'en effraye ; ma foi s'incline. Oh ! illustre saint Thomas de Cantorbéry, dont on honore aujourd'hui le martyre, obtenez-moi cette généreuse disposition d'âme qui fait offrir sa vie en sacrifice, pour sa religion et pour ses frères ! Pourquoi tenons-nous donc tant à la vie, à ce rude ciel, à cette terre de labeur, à la vue de ce monde plein de scandales, que ne rapprochent de Dieu ni les douceurs de la paix ni les poignantes horreurs de la guerre ? Et le ciel de Dieu est si glorieux, si riche et si doux ! Sans doute, il nous reste à expier, et c'est pourquoi le passage du temps à l'éternité nous fait défaillir le cœur.

Vendredi 30 décembre.

Le Maire. — Nos officiers prétendent qu'aujourd'hui a dû commencer le bombardement de Paris.

Le Curé. — Le vent souffle inexorablement du

1. Le feu de l'ennemi a redoublé sur les forts de Nogent, Rosny et Noisy ; il a ouvert sur Bondy.

Nord-Est, et le froid sévit dans un ciel pur; tout gèle dans nos intérieurs. On souffre de la seule pensée des maux qu'endurent les gardiens des tranchées. Et l'on se bat toujours, d'après ce que nous entendons; la mort continue à faucher et le nombre des blessés à s'accroître.

Me voilà un élève de plus, et bien inattendu, le jeune X***. Qui peut pressentir les vues de la Providence sur le nouvel hôte du presbytère ? La pensée s'ouvre, avec le cours des années, des issues mystérieuses, et qui, parfois, donnent passage à des torrents dévastateurs, mais aussi bien à des fleuves riches de fécondité, roulant d'un flot calme et puissant, portant la fraîcheur et la vie, désaltérant l'homme comme la fleur, l'abeille comme les saules de la rive.

Nos étrangers poursuivent, paraît-il, le dessein de pénétrer jusqu'à Lyon, la *Lugdunensis antiqua civitas*, la protégée des martyrs saint Pothin et saint Irénée, lointaines gloires de son épiscopat, la protégée enfin de celle que les cieux contemplent avec son front ceint de sept étoiles. Prendre Lyon ! Oh ! Lyon a sur elle le regard d'une mère qui veille.

Je prierai, je prierai ; j'en éprouve si grandement le besoin ! Il est des jours où je ressens plus durement l'invasion, ses mille soucis, ses mille entraves, ses mille froissements. Comme le prisonnier doit souffrir de la liberté perdue ! Pour moi, j'aime par-dessus tout les grands espaces, parce que l'indépendance, les silences qu'on y goûte, bercent la pensée, remplissent le cœur. Je m'y sens l'âme élargie.

Peu de bruits de guerre aujourd'hui : ciel gris blanchâtre, plus terne vers ses bords, moucheté d'une

neige qui tombe fine, dense et légère, et jette une flore bizarre sur les ifs de mon cimetière. Une couche épaisse recouvre la terre et le toit de nos demeures, et le reste de la nature prend une teinte de lis fané. Il me semble que la température s'adoucit. Je confesse à Dieu que je la trouvais trop rude.

Samedi 31 décembre.

Le Maire. — Les Prussiens prétendent qu'ils ont pris hier le fort de Rosny. Cette nouvelle demande confirmation. Aujourd'hui, rien autre que quelques coups de canon.

Le Curé. — Ce matin, à huit heures, il faisait encore six degrés au-dessous de zéro. Cette persistance du froid me rend douloureuses mes mains toutes gonflées et crevassées d'engelures. Pardonnez, Seigneur, si mon manque de foi à l'égard du bienfait de la souffrance me laisse trop facilement accabler par l'angoisse de ses morsures! J'en perdais presque l'attention, tout à l'heure, au saint autel.

Cette matinée dernière de l'année, toute pleine de soleil, de froid et aussi de détonations terribles, ne pouvais-je pas l'employer plus opportunément qu'à lire une biographie de George Sand? Cependant cette lecture ne me sera pas inutile; j'y prendrai quelque chose.

Vers midi, notre ciel s'est tristement obscurci. J'ai fait la classe à mes élèves, tandis que l'horizon s'embrumait toujours davantage, et que la canonnade se faisait entendre avec des retentissements sinistres. Dire que, depuis trois jours, l'étranger s'acharne ainsi sur Paris! Au point où l'ont conduit les événe-

ments, il sent qu'il faut vaincre ou mourir. Quel temps dur, d'une dureté terrible! Quelle histoire sera le récit de nos maux, avec nos cécités politiques et religieuses! Qu'il y aura de leçons à puiser pour les peuples et pour les chefs des peuples!

Mon bon voisin M. Bousquet m'avait prié de passer la soirée, la fin de l'année, chez lui.

Dimanche 1er janvier 1871.

Le Maire. — Canonnade toute la journée du côté de Saint-Denis. On assure qu'à l'assaut du fort d'Ivry, 120,000 hommes ont été mis hors de combat. On ne sait jamais à qui croire. Réquisition de bois. Toutes les coupes de M. Double et de M. Houdry sont enlevées. Douze voitures se disputaient, ce matin, les derniers fagots.

Le Curé. — Dimanche de la Circoncision. Toujours le même vent et la même température. Les détonations qui nous arrivent du théâtre de la guerre n'ont pas cessé pendant cette froide nuit[1]. Elles se sont poursuivies ce matin, mêlant leur bruit sourd aux accents de l'orgue et au chant de l'*Adeste fideles*. Notre office, entrecoupé de silences et d'expressions de joie, mêlant la douceur des souvenirs enchantés à l'amertume des angoisses présentes, remplissait les yeux de larmes et le cœur d'émotion. Il ne manquait pas de monde à cette messe de douleur. Il y avait même des soldats étrangers. Pauvres êtres, eux aussi boivent à la coupe de l'épreuve! Ils ont

1. Le bombardement de Bondy a redoublé pendant la nuit; celui de Rosny a continué régulièrement.

dû partager nos impressions, sous ces voûtes pleines du jour mystérieux que leur envoyait un ciel triste. Au cœur d'un catholique, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il respire dans une église rappelle le charme le plus intime de la patrie : la vérité de la foi dans le sanctuaire, la prière au sein de la famille. Oh ! le canon, encore !.. Sainte Geneviève, priez pour Paris !

J'ai retenu M. Julien à déjeuner.

Quelques paroissiennes assistaient au Chemin de la croix. Presqu'à chaque station, durant le récit douloureux, parlait en même temps l'éloquence terrible de la guerre, et quelquefois avec un éclat à faire trembler le vitrail des hautes croisées de la nef. On ressentait dans l'église ce qu'on doit éprouver dans un navire battu par les flots et gémissant sous les coups furieux de la tourmente. Cependant, chez mes paroissiens, nulle marque, pour ainsi dire, d'actes religieux. De sorte que, si leur cœur commence à s'incliner vers Dieu, l'église n'est toujours pour eux qu'un asile lointain, dont ils ne savent ni la route ni le bienfait. Il y en a même que l'épreuve irrite, et qui accusent le souverain Maître de sentiments indignes d'un père. Ils ne reconnaissent pas que leur orgueilleuse incrédulité, leur égoïsme avide, la sensualité de leurs plaisirs méritaient de dures peines, que Dieu doit être juste autant que bon, et qu'enfin c'est la preuve d'une douceur infinie de vouloir les corriger en ce monde, par les misères du temps, plutôt que d'avoir à les punir en l'autre, par les châtiments éternels.

Les approches du couchant nous ont montré

quelques lueurs, et le soleil comme un globe de pourpre. Peu après, tout était gris, froid, dans la campagne saupoudrée de neige.

Le maire m'avait invité à dîner avec son adjoint, l'instituteur et un voisin octogénaire, M. Mansard. La réunion, quelle que fût sa douceur, était mélangée d'une invincible tristesse. Comment parler d'autre chose que de la guerre? Et là-dessus que la générosité est rare! Il faut entendre plus d'une parole blessante pour la dignité morale, incompatible avec l'élévation du cœur. Je sens que cela est excusable, que les esprits, moins troublés, plus maîtres d'eux-mêmes, auraient d'autres pensées. Cependant, je ne puis me défendre d'une certaine peine intérieure.

Nous nous sommes séparés vers neuf heures et demie. Le 1er janvier 1871 finissait pâle, calme et glacé.

Lundi 2 janvier.

Le Maire. — L'agent voyer, qui revient de Versailles, nous apporte des nouvelles de quelques amis, entre autres de M. Lesbazeilles. Sur le reste est-il aussi bien renseigné? Il nous dit qu'un soldat bavarois a tiré sur M. de Bismarck et l'a atteint à l'épaule. Depuis ce moment, le prince est malade. Le Bavarois a été fusillé. Le roi Guillaume et le prince Charles sont à Versailles.

Le maire de Versailles, pour n'avoir pas fait approvisionner la ville de denrées alimentaires, a été condamné à payer une amende de cinquante mille francs. Le conseil municipal consulté s'est refusé à

payer cette somme. Les principaux membres et le maire ont été arrêtés et mis en prison, pour y être gardés jusqu'à parfait payement de la contribution.

Le Curé. — Quoique le vent ait tourné au Sud-Est, la température ne s'est guère radoucie. La terre est, comme hier, plutôt saupoudrée que couverte de neige. Le ciel, resté nuageux, nous apporte, de temps à autre, l'écho affaibli de détonations lointaines.

Hier, j'ai fait quelques visites; aujourd'hui, le cœur m'a manqué pour les continuer. Puis les heures s'enfuient. J'écris jusqu'à midi; le déjeuner arrive, la classe, le bréviaire, et c'est la nuit. Une fois couché, on s'étonne qu'un temps de froid et de tristesse si rudes ait pu s'écouler si rapidement.

Ce soir, le brouillard persiste au-dessus de la plaine; mais la lune n'en brille pas moins dans notre ciel, avec un éclat qui présage la continuation du froid. Je vous plains, chers Français, pauvres étrangers, et vous, prisonniers infortunés, là-bas! Je commence à écrire quelques réflexions sur les destinées de l'Église...

A des chrétiens il faut une Église, pour former cette société de vrais fidèles dont le Christ, dans son Évangile, parle avec tant d'amour, se complaisant à lui donner le nom de Royaume des cieux. Ce royaume ne devait être d'abord que comme un grain de sénevé, la plus petite des semences; mais, après son accroissement, il est devenu un grand arbre, sur lequel se reposent les oiseaux du ciel...

Mardi 3 janvier.

Le Maire. — Toujours le canon et la fusillade du côté de la Double-Couronne de Saint-Denis[1]. On entend d'ici une musique militaire et parfois le tambour. Ne bat-il pas la charge ? Hier, deux officiers supérieurs, venant de Sannois, sont allés visiter les batteries établies sur le versant de Montmorency, au-dessus de Deuil. Comme ils arrivaient, une bombe tomba près de leur voiture, tua le cheval, le cocher et les deux officiers.

Toutes les nuits, des sentinelles montent la garde à la Croix-Jacques et au-dessus du cimetière. Le poste de la mairie fait des patrouilles fréquentes.

Depuis quinze jours, neige et gelée continues.

Le Curé. — La journée a été un peu moins froide qu'hier. Mais comme on a dû se battre, à en juger par les détonations qui n'ont pas cessé de retentir, tantôt plus pressées, tantôt plus éclatantes ! Notre martyre se prolonge. On voudrait fuir, loin du monde, ces bruits affreux.

Beaucoup de va-et-vient dans mon presbytère aujourd'hui. D'abord le jardinier de M. Villet est venu me souhaiter la bonne année. Peu après, c'était une malheureuse femme de Saint-Leu, bien inquiète de sa sœur et de ses neveux enfermés dans Paris et sans ressources. Je lui ai promis de dire la messe demain à son intention. Dans l'après-midi, j'ai eu la visite de mon confrère de Saint-Leu ; je l'ai entendu, et j'ai accepté d'aller dire la messe dimanche, dans

1. Une légère escarmouche eut lieu en avant de Groslay. La canonnade sur les forts de l'Est continuait.

son église, pour l'Adoration. Enfin, un grand jeune officier de l'état-major du prince de Saxe m'arrive; il me demande de lui vendre mes petits terriers, et m'en offre quatre cents francs. C'est une grosse somme pour un pauvre pasteur; mais un pareil marché ne serait ni digne ni convenable. Je refuse; l'incident me laisse quelque émotion. J'ai poussé ma promenade jusqu'un peu au delà de la tour Double. Ah! comme tout est désolé! Je suis rentré pour terminer mes réflexions d'hier.

Ce soir, la nature a un aspect de grande solennité mélancolique. La lune illumine les fonds, emplis de brume. Mais, quand le canon vient troubler le grand silence dont nous sommes enveloppés, je ne vois plus, ô soir, que ta beauté glaciale et cruelle!

Mercredi 4 janvier.

Le Maire. — Il y a quelques jours, à Chauvry, un coup de fusil ayant été tiré sur une sentinelle prussienne, le maire a été condamné à payer mille francs, ou à livrer le coupable.

L'enquête a fait découvrir que celui qui avait tiré n'était autre qu'un carrier qui blessa mortellement, le 25 septembre, un éclaireur, dans la forêt, et qui, en se sauvant, avait jeté son sac à son frère, lequel, nanti de ce sac, où il y avait de la poudre, a été fusillé, victime d'une méprise. Le carrier, qu'on recherche activement, n'a pas reparu [1].

1. Ces explications sur l'événement du 25 septembre, relaté à sa date, sont conformes au récit que m'en a fait celui de nos cultivateurs qui servit de guide à la colonne

Le Curé. — Entendre le canon tout le jour, et même la nuit, faut-il que nos oreilles en contractent la poignante habitude? Que de bruit à onze heures! Ah! justice divine, comme vous vous êtes abattue sur deux grands peuples!

Essayons, cependant, de continuer les réflexions du 2, sur la nécessité d'une Église digne de ce nom pour des chrétiens...

Le froid excessif, comme la forte chaleur, énerve le corps et rend paresseux jusqu'à la pensée. Mes

prussienne. Je puis ajouter des circonstances qui ne sont pas sans intérêt sur le dernier épisode.

Vers la fin de décembre, l'ennemi, inquiété peut-être par quelques coups de feu qu'il avait entendus dans la forêt, et qui n'étaient qu'un fait de braconnage, prétendit qu'on avait tiré sur une de ses sentinelles, et en prit occasion pour frapper d'une amende de mille francs la commune de Chauvry. Le 26, il y faisait arrêter Ernest Allain et Charles Cottin, le frère de la victime du 25 septembre. En sabots, les mains liées derrière le dos et sans aucune explication, ils furent acheminés tous les deux sur Ermont. Au cours du trajet dans la forêt, Cottin, d'un mouvement brusque, se débarrassa de ses sabots et s'enfuit, pieds nus dans la neige, à travers le taillis, aux yeux ébahis de son escorte, qui lui envoya vainement plusieurs coups de carabine.

Le lendemain, le maire de Chauvry recevait d'Ermont la lettre suivante : « Le maire de Chauvry est prévenu qu'il a immédiatement à rendre au soussigné les armes qui se trouvent encore dans sa commune, ainsi que le nommé Ch. Cottin dit Nonot, qui a réussi hier à s'échapper. Ce cas échéant, les mille francs prélevés sur la commune lui seront rendus, et le nommé Allain, ici détenu, sera remis en liberté. — Signé : Thévenin, capitaine au 4e régiment d'artillerie et commandant d'Ermont. — Ermont, 27 décembre 1870. » L'ennemi attachait, comme on voit, une grande importance à reprendre Cottin, et l'on peut supposer qu'il avait fini par reconnaître en lui le coupable pour lequel avait payé son frère, trois mois auparavant.

pauvres élèves ne font donc pas merveille. Au moment où ils me quittaient, est entré au presbytère un malheureux garçon vitrier, errant dans nos parages. Je l'ai écouté de mon mieux, et l'ai congédié avec une petite pièce blanche. Faible générosité! mais n'a-t-on pas encore à redouter des temps plus durs? Peu après, m'est arrivé le cher confrère de Montlignon; il est resté jusqu'à cinq heures, se donnant le luxe d'un petit feu. Puissent les prouesses de ma confiance avoir fait quelque impression sur ce cœur abattu!

Je n'ai pas eu grand courage au travail, durant cette soirée si splendidement éclairée par la lune, mais désolée par le froid et la guerre. Comme il y a loin de septembre, où le ciel semblait se revêtir de chaudes splendeurs, pour accueillir les étrangers en vue des horizons magnifiques de Paris! La proie était là, et la France à leurs pieds. Puis, quelle stupeur et quelle déception! Les jours s'écoulent, le ciel change, Dieu tarde bien à dire son dernier mot. En vain frémissent d'impatience, de présomption ou d'anxiété peuples et rois, conseillers ou guerriers. Le mot unique, décisif, qui crée, relève ou brise les empires, donne la prudence qui sauve ou la prudence qui perd, fait surgir du désastre la victoire, il faut qu'on l'attende! *Tu, solus Dominus, tu solus altissimus!*

Jeudi 5 janvier.

Le Maire. — Arrivée de vingt-cinq cavaliers. Grand embarras pour les loger. Il faut sur l'heure trouver matelas et couvertures. Le matin, grand

mouvement de troupes du côté de Montmorency. Vive canonnade dans la région de Meudon.

Je reçois de Pontoise une communication de l'administration prussienne, que je me dispenserai de faire afficher. C'est une grande feuille blanche, imprimée dans la forme des actes administratifs français, et qui porte :

« Avis.

» Je préviens le public que je suis nommé par l'autorité allemande provisoirement sous-préfet de l'arrondissement de Pontoise, et que je reçois tous les jours, de neuf heures à midi, les dimanches et jours de fête exceptés.

» Pontoise, le 2 janvier 1871.

» SCHMIDT. »

LE CURÉ. — Plus de neuf degrés de froid, et dire qu'on n'a pas cessé de se battre, par la rigueur de cette nuit toute blanche de lune ! La guerre est sans merci. Oh ! que cette terre a déjà bu de sang ! Combien de cadavres ont été jetés dans la sombre nuit de ses entrailles ! France, pleure sur tes enfants ; mais, de grâce, une larme pour l'étranger tombé à côté d'eux. C'est aussi un enfant de Dieu, et souvent un frère des nôtres par la foi.

Vers deux heures, la température se détend, le thermomètre remonte à trois degrés, le vent tourne à l'Ouest. Le bruit sourd et lointain de la bataille ne s'arrête pas. Plus tard, se déchaîne une bourrasque de neige. Le ciel en est tout assombri ; mais le cœur s'en réjouit, comme d'un présage de dégel. Tant de souffrances méritent la pitié.

Après quelques instants passés chez mon bon voisin, je me suis couché sans allumer ma lampe ; la lune illuminait tout le ciel. Autrefois, un sommeil constant et profond me laissait ignorer le bienfait de ses paisibles clartés. Mais les années sont venues, dissipant les lourds repos, et j'ai appris qu'elle tempérait l'ennui des heures d'insomnie, et que c'était un charme de la trouver souriante à tous les réveils. Elle m'a invité à faire attention à ses phases, à m'émerveiller de leur régularité, à bénir les heures où ses clartés, tantôt rehaussent la majesté des nuits pures, tantôt blanchissent le voile dont les nuées couvrent le ciel. Calme lampe, phare allumé à l'heure des ténèbres, tu protèges le repos des créatures. Tu me fais songer à ces âmes pures et douces que l'innocence ou la pénitence élève jusqu'à Dieu, et qui obtiennent de lui les grâces.

Autrefois, paisible flambeau des nuits, je t'aimais pour l'idéal que tu verses sur la nature, quand tu caresses les dômes innombrables de la forêt, quand tu jettes sur la route l'ombre démesurée des arbres qui la bordent, quand tu répands sur l'Océan le regard de Dieu, humide de pleurs compatissant à des naufrages sans nombre, quand tu argentes la surface des lacs tranquilles, ou tords en écharpe brillante le cours rapide des torrents, quand tu dessines avec des contours fantastiques les monts lointains, ou baignes de vapeurs onduleuses le fond des vallées. Aujourd'hui, ce que je ressens pour toi n'est plus la passion juvénile de l'idéal. Je t'aime avec quelque chose de la tendresse d'un fils qui, au retour des combats de la vie, désillusionné, meurtri, retrouve

une mère que, plus jeune, il n'avait pas comprise, et puise dans les jouissances de l'âme qu'elle lui réserve un baume incomparable.

Vendredi 6 janvier.

Le Maire. — Les cavaliers d'hier ont installé leurs chevaux chez Mme Veyrac, dans le salon et la salle à manger de la petite maison de Rubelle. Les pauvres bêtes, se voyant dans les glaces, ont pris peur. Chez Saint-Yves Bax, j'en trouve quatre dans la cuisine.

Dans ces deux maisons, les Prussiens ont brûlé des portes de cave, bien qu'il y ait du bois dans le cellier. Puis ils ont entassé persiennes et volets, pour les brûler aussi, sans doute. Je vais chercher le sous-officier, qui admoneste vertement ses soldats et leur commande de tout remettre en place.

Le Curé. — Toute cette matinée a été superbe, avec son ciel pur et sa température radoucie. Après tant de jours rigoureux, que son soleil m'a semblé tiède! Le thermomètre marquait près de deux degrés au-dessus de zéro; hier matin, nous en avions presque dix au-dessous. Quel bienfait soudain! Néanmoins, j'ai bien souffert à l'église; mes mains me font subir le martyre. Soyez béni, mon Dieu!

C'est aujourd'hui la sainte et consolante fête de l'Épiphanie, et c'est un peu la fête des souverains. Donnez-leur, Seigneur, des conseillers sages, justes, humains. Éloignez d'eux les flatteurs frivoles, les ambitieux égoïstes, les politiques tortueux, qui, leur cachant l'austère vérité, les mêlent à des intrigues sans dignité, et les empêchent de gouverner conformément au besoin moral des peuples et à la volonté de Dieu.

Tout à l'heure, dans ma rue en pente si raide, un cheval, attelé à une voiture qui portait une pierre funèbre, s'est dérobé et a redescendu la côte, pour ne s'arrêter qu'au carrefour, après avoir failli écraser un pauvre enfant. Les parents réfléchiront-ils à la protection dont Dieu a couvert ce petit être, à la vigilance dont l'a environné son bon ange ? Hélas ! ils le baiseront ce soir avec tendresse, peut-être sans remercier la Providence, sans songer qu'ils ont failli passer une nuit pleine d'angoisse, près d'un berceau ne contenant plus que des restes inanimés. Oh ! triste ignorance de ce qu'est Dieu et de ce qu'on lui doit !

Je viens de dire le Chemin de la croix, toujours sans pouvoir avertir, appeler, encourager les fidèles par un son de cloche. Aussi combien peu en trouve-t-on au rendez-vous ! Tout à l'heure, il y avait trois femmes, comme les trois Maries au saint Sépulcre.

Samedi 7 janvier.

Le Maire. — Un de mes voisins prétend que Paris a été consulté sur le parti à prendre : capituler ou continuer de se défendre ; et que le vote avait répondu (par 400,000 voix contre 300,000) qu'il fallait poursuivre la lutte à outrance. Les Prussiens, de leur côté, assurent que Paris a capitulé.

Dégel complet, la neige a fondu.

Le Curé. — Je suis au soir d'une journée nuageuse et d'un calme relatif, car si les détonations ne sont pas arrivées jusqu'à nous, il est bien peu vraisemblable qu'on ait laissé passer tant d'heures sans de nouveaux combats.

Averti d'une chute qu'a faite le cher confrère de Montlignon, j'ai été le voir ; il souffre beaucoup depuis deux jours ; mais il ne paraît y avoir rien d'alarmant dans son état. De là, par des chemins épouvantables, j'ai gagné l'église de Saint-Leu. J'y ai entendu quelques personnes. Entré au confessionnal ayant chaud, j'en suis sorti transi. La marche aurait pu me réchauffer ; mais un de mes paroissiens, Desjardins, que je rencontrai au milieu des boues de la route, me fit de telles instances pour que je monte dans sa voiture, que je cédai, et ma journée ne s'acheva pas sans malaise. Sous un ciel aux nuées pesantes, combien nous avons croisé de chariots du train étranger, et combien de cavaliers ! Tout cela souffre et fait souffrir, donne et éprouve de l'inquiétude. Pauvres gens ! on leur avait représenté la France comme une facile conquête, et les Français comme riches, décrépits et démoralisés. Et, cependant, Dieu ne veut pas leur abandonner cette proie.

En rentrant chez moi, j'ai achevé de copier des fragments de George Sand cités dans la biographie que je viens de lire. Qu'il y a d'âme, d'imagination et de pensée dans cette femme ! Elle me paraît plus troublée par le chagrin, l'orgueil et le besoin de s'étourdir que par des instincts réellement pervers. C'est un grand malheur et un piège dangereux pour une femme de se croire incomprise. Elle n'est pas loin de jeter le gant à l'humanité et à Dieu. Et alors qui sait où s'arrêteront sa plume et son cœur ? Son avenir devient sombre comme une descente aux enfers. Mais Dieu me garde de prononcer une con-

damnation! Ma confiance est trop grande en la grâce du repentir.

Dimanche 8 janvier.

Le Maire. — Calme complet depuis deux jours. Est-ce préparatifs de paix ou seulement armistice pour relever les morts. Un de nos habitants de Saint-Prix, qui nous revient du dehors, raconte qu'il a vu du côté de Nogent-le-Rotrou de grandes quantités de troupes, mais mal équipées, sans doute un corps de l'armée de la Loire.

Le Curé. — Premier dimanche après l'Épiphanie. Vent d'Ouest et température douce. Le soleil du matin s'est voilé vers neuf heures, comme ces délicates beautés qui, dans toute la grâce de l'aurore, montrent déjà des signes de déclin. Le ciel est devenu terne; aucun bruit ne pouvait faire croire à des combats autour de Paris. J'ai eu peu de monde à la messe. L'instituteur nous a, comme les dimanches précédents, fait entendre sur l'orgue des harmonies qui me charment.

Chemin de la croix à une heure. Puis je suis descendu à Saint-Leu, pour l'Adoration. M. le Curé de Montigny a tenu l'orgue superbement, et celui de Taverny a prêché. Et moi, il m'a fallu chanter les vêpres et donner le Salut, en dépit du scandale de mon ignorance pour ce qui concerne le chant et les cérémonies. Le cher curé de Taverny a été un peu long, tout à la fois surabondant d'idées et diffus. Cependant je veux consigner ici ce que je me rappelle de son sermon...

Lundi 9 janvier.

Le Maire. — Les officiers font retirer les chevaux logés dans la maison de Mme Veyrac, à Rubelle, et ordonnent aux soldats de nettoyer le salon et la salle à manger. La gelée semble vouloir reprendre ; nous avons du verglas.

Le Curé. — Il a fait deux ou trois degrés de froid. Le ciel, ce matin, un instant nuancé au Midi par de grands nuages d'un rouge sombre, s'est couvert peu à peu, et pour le reste du jour. Il n'a pas cessé de tomber un peu de neige. Triste temps, monotone et silencieux.

Occupé à transcrire l'instruction d'hier, je n'ai guère eu, à la vérité, le loisir de songer à autre chose ; je n'ai pas bougé. Aussi suis-je passablement fatigué d'avoir pensé et écrit à peu près sans relâche. Ah ! s'il faisait beau et que nous eussions la paix, j'irais demander à la lune, aux étoiles, aux brises du soir ces effluves qui semblent baigner les tempes d'une rosée rafraîchissante. Rêve, chimère ! rien de cela n'est de saison. Le ciel est sombre, il neige, et nous sommes prisonniers. Personnellement, je ne veux pas me plaindre plus qu'il n'est juste. Je prie, j'écris sans aucune gêne et, si je suis misérable, ai-je, après tout, manqué de pain ?

Nos étrangers me paraissent tous les jours plus soucieux et plus agités. Des rumeurs diverses circulent parmi eux. On doit en être aux expédients pour entretenir leur confiance et soutenir leur patience. Entre quatre et six heures du soir seulement, j'ai entendu un certain nombre de détonations. Que

signifiaient-elles ? Toujours la même ignorance, et ce triste hiver se passe à interroger le ciel et à grelotter.

En priant tout à l'heure dans mon église envahie par les ombres du soir : « Ah ! disais-je au divin Maître, si j'avais plus de foi, comme je serais plus pénétré de la pensée de votre présence ! Comme je serais plus frappé de l'idée que vous êtes là ! Les saints croyaient vous voir, vous entendre, vous sentir respirer. Ils vous écoutaient et vous répondaient. Moi, je ne sais ni vous entendre ni vous parler. Sans doute, c'est parce que je ne suis qu'orgueil, et vous ne conversez qu'avec les humbles.

» Si je vous aimais mieux, j'aurais plus de courage. Si je vous aimais mieux, combien je serais plus heureux près de vous, seul, tout seul, pouvant me prosterner à vos pieds et m'épancher à mon aise ! Je serais content de souffrir pour vous, d'être, pour vous et à votre suite, meurtri et méprisé, et de pardonner de tout mon cœur, à votre exemple...

» Si je vous aimais réellement, aurais-je tant d'attaches pour mille choses d'ici-bas ? Craindrais-je de manquer ? Serais-je dur et inflexible à l'égard des autres ? Mon Dieu, vous aimer par-dessus toutes choses, aimer mon prochain comme moi-même par amour pour vous ; je vous demande cela, et que le reste ne me soit de rien ! »

Mardi 10 janvier.

Le Maire. — Le général Chanzy, qui commande une partie de l'armée de la Loire, a repris Chartres et occupe le Mans. On compte beaucoup sur l'habi-

leté de ce général. Toujours le canon du côté Sud de Paris[1].

Le Curé. — Tout est tristesse et neige sous le ciel obscurci, et parmi les champs et les lointains brumeux. La canonnade a désolé cette terne matinée. Quand donc cette agonie touchera-t-elle à son terme! Quelle sombre page d'histoire que cette guerre!

Dans la journée, de vagues bruits m'arrivent encore, et me laissent soupçonner la continuation d'engagements lointains. Se battre sur cette terre de neige, dans ce brouillard, quelle amertume! Ce soir, en temps de paix, les hommes seraient bloqués dans leurs demeures par le vent, la brume, l'obscurité profonde. Cependant, il y a des bivouacs sous le ciel. Vierge, bénie des malheureux, vous êtes leur seule étoile. Élevez les âmes jusqu'au front couronné d'épines de votre divin Fils, soutenez-les par le sentiment du devoir saintement accompli.

Je termine ma veillée en méditant et en écrivant sur les leçons du bréviaire. Vrais jours de frissons, de langueur, où le sang, comme la sève, s'assoupit.

Mercredi 11 janvier.

Le Maire. — Bombardement soutenu depuis vingt-quatre heures du côté du fort d'Issy. On dit que Garibaldi est, avec une armée, sur les bords du Rhin.

Je dîne ce soir chez M. Bonnamy, avec l'officier

1. La rive gauche de la Seine était alors bombardée avec une grande violence. Le 10, les Allemands prononcèrent leur attaque du côté de la plaine de Gennevilliers.

Schrader et un de ses amis, un officier de Saint-Leu.

Le Curé. — A huit heures, nous avions quatre degrés de froid. Mais le beau soleil de la matinée est venu bientôt tempérer ce nouveau retour de rigueur atmosphérique.

La rude guerre continue. Que de terribles détonations cette nuit, et comme elles se prolongent depuis ce matin, tantôt sourdes, tantôt éclatantes! Comme te voilà sanglante et appauvrie, ô ma patrie, toi naguère une des plus belles et des plus opulentes parmi les nations. Chaque jour nous apprend qu'une de tes villes a souffert ou est menacée du fléau: Dijon, Besançon, Lyon, Bordeaux, aucune ne sera donc épargnée!

Oh! ma chère ville de Dijon, perle charmante de la Bourgogne, avec tes belles églises, toi, si précieuse au cœur d'un saint Bernard, on dit que, prise et reprise, tu n'es plus que l'ombre de toi-même. Comment te retrouverai-je, ou plutôt te reverrai-je jamais? Et toi, Besançon, quels souvenirs lointains tu évoques dans ma pensée! J'étais jeune quand je t'ai connue, et tu m'as pour ainsi dire effrayé par la sévérité de tes aspects. Je t'ai revue dans ma maturité, et alors j'ai rendu plus de justice à ta vaste cathédrale, à tes montagnes austères, à tes prairies verdoyantes, à ton Doubs mélancolique. Mais combien de visages amis me manquaient! C'est devant des tombes qu'il m'a fallu rattacher le présent au passé et payer le tribut reconnaissant du souvenir. Besançon, pourquoi t'ai-je revue? Tu vas à ton tour subir l'assaut de la guerre; tes batteries vomiront

la mitraille, pour venger tes blessures. Ton épreuve me sera plus sensible que bien d'autres, tout incliné que je sois devant la main qui te frappe.

O Lyon, tu as Fourvières, comme Marseille, Notre-Dame-de-la-Garde. Ira-t-on troubler l'azur où Marseille baigne ses pieds ? Et toi, Bordeaux, à qui l'Océan n'envoie que des brises amorties, n'étais-tu pas trop heureuse pour être pure ? O villes si vantées, que la tempête ne souffle pas jusqu'à vous ! Si, un jour, vous êtes humiliées, dévastées et sanglantes, ensevelissez vos morts pieusement et sans perdre l'espérance, et dites : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.*

J'ai fait ma visite accoutumée aux saints autels. Dans la soirée froide et silencieuse, Jollivet est venu me voir, avec sa femme et son jeune fils. J'ai entendu le récit lamentable des maux soufferts dans l'Orléanais. Mon Dieu, je refoule dans mon cœur les grondements d'une indignation farouche ! Je ne puis élever contre votre main une révolte impie.

Il est plus de neuf heures. La nuit paraît devoir être glaciale. Dans le firmament éclairci, les étoiles brillent. Ah ! si, du moins, tant de détonations ne venaient troubler notre repos ! Mais elles nous rappellent que la France souffre, que des milliers de parents, d'épouses et d'enfants sont dans les larmes, que des villes sont saccagées, des villages ruinés, et que le sang coule. Et je me plains ! Je me plains de froid, de crevasses, de gêne, de rien ! Pardon, mon Dieu, de tant d'ingratitude !

Jeudi 12 janvier.

Le Maire. — Dans la nuit du 11 au 12, le bombardement redouble. Ici, nos officiers cherchent, en vérité, à nous rendre tous les services possibles.

Le Curé. — A l'exception de quelques instants, où le soleil adoucit la température et sourit faiblement à nos campagnes, quelle sombre et monotone journée! Je ne suis pas sorti. Grâce à la continuation de mes méditations d'hier sur les grandeurs de Dieu, les heures ont passé rapides. C'est toujours pour moi un sujet d'étonnement que la fuite du temps à travers ces misères.

O Saint-Prix, tu es privilégié de toute manière parmi les villages des environs! Le dois-tu au grand nombre d'âmes pieuses que Paris t'envoie l'été, ou aux larmes que nous voyons verser par les mères? Car toute foi n'est pas morte ici, et notre jeunesse souffre tant sous les murs de Paris! Puisse la somme des maux déjà subis paraître suffisante à Dieu, et qu'il t'épargne une catastrophe dont tu serais brisé!

Adieu, journée! Tu n'es déjà plus qu'un souvenir.

Vendredi 13 janvier.

Le Maire. — J'ai visité, avec la famille Bonnamy, Paul Monneau et un sergent-major d'ambulance, les propriétés Bonnefond et Larive, à Montlignon. C'est un désastre effrayant. Les meubles sont enlevés, le peu qui en reste est brisé. Le billard est tailladé à coups de hachette, les glaces mises en pièces, les tableaux, les tapisseries en lambeaux. Les

portes arrachées, toutes grandes ouvertes, annoncent de loin la dévastation. La maison du comte d'Argout, qui est l'ancienne maison de Larive, paraît encore plus saccagée que l'autre. On sort de là navré et indigné.

Paul Bonnet est arrêté à Eaubonne, dans son champ qu'il était en train de labourer, parce qu'un coup de fusil venait d'être tiré, sans doute par quelque Prussien.

Le Curé. — Le froid s'adoucit : à onze heures, le thermomètre marque zéro. Les horizons sont brumeux; dans le ciel nuageux, quelques rares apparitions de soleil. Ce n'est qu'à demi dur et à demi triste ; félicitons-nous donc. Hier soir, à l'église, mon bréviaire m'a fait faire quelques réflexions sur ce texte : *Ecce filius meus, in quo complacui*. Je veux les développer.

Dans l'après-midi, j'ai fait quelques pas, malgré mon pied entamé. Le paysage était d'un calme mélancolique, d'un aspect défraîchi comme une toile de vieux maître. La brume, à quelque distance, montait jusqu'aux cieux et nous séparait du reste du monde. Elle ne nous laissait apercevoir qu'un peu de terre, des toits saupoudrés de neige, des branchages avec un reste de sèche feuillée, puis un fond vague où toutes choses paraissent semblables. C'était comme un fond d'élégie, où peuvent s'éloigner et s'effacer les regrets, se mêler la résignation et les visions d'espoir. On voudrait fixer de pareils tableaux, pour les revoir dans les beaux jours, y rêver, en rafraîchir sa pensée et l'élever jusqu'au Créateur, qui a semé des charmes jusque dans le plus triste ciel d'hiver.

Après le Chemin de la croix, j'ai pensé au commentaire de saint Hilaire sur ces mots : *Vos estis sal terræ*. Le prêtre doit être le sel des âmes, le stimulant qui empêche l'intelligence de se laisser corrompre par l'ignorance, la volonté par l'insubordination ou l'indifférence, le cœur par le refroidissement de la charité. Le prêtre doit être le sel des âmes : c'est le don qui lui est fait avec le sacerdoce. Malheur à lui, si, négligeant le but de la grâce, il la rend nulle... Malheur au troupeau qui ne profite pas du sel que lui donne un bon pasteur!..

Le canon tonne avec une force effrayante[1]. Quelle nuit, quelle sombre misère ! Ces alternances de bruit et de silence sont lugubres, et quels spectacles devant la pensée ! La mitraille a passé dans les ténèbres : il y a des morts, des blessés, des gémissements, des cris, une terre sanglante ! Pitié !

Samedi 14 janvier.

Le Maire. — Cette nuit, de dix heures du soir à une heure du matin, canonnades, fusillades très rapprochées. Ce devait être du côté d'Enghien et de Soisy. Les officiers d'ici ont paru fort préoccupés de ce bruit infernal. Le sergent d'ambulance que je logeais depuis trois jours est parti pour Pontoise.

Le Curé. — Six degrés de froid. Lugubre temps,

1. Le 13 janvier, à dix heures du soir, une sortie fut exécutée par nous contre les positions occupées au nord de Paris par la 2e division de la garde prussienne, et principalement contre le village du Bourget. Les Prussiens prirent rapidement les armes, et, malgré des efforts plusieurs fois renouvelés, nous dûmes nous replier sans avoir réussi à déloger l'ennemi.

et qui passe si vite, malgré les souffrances du corps et les anxiétés de l'esprit !

Je reçois, pendant ma classe, un mot du cher confrère de Montlignon, qui est repris de la goutte; quelle complication ! Demain donc, à onze heures, la messe dans son église. Je me réfugie un instant dans la mienne. Pendant ce temps, de bons Prussiens sont venus pour me voir. On ne m'a pas appelé, on leur a fait prendre quelque chose. Que la guerre les épargne !

C'est demain la fête du saint Nom de Jésus, nom prophétique, nom sacré et nom divin... Nom prophétique, annoncez-moi que je serai sauvé. Nom sacré, réveillez en moi les espérances du Ciel, inspirez-moi les œuvres par lesquelles je le mériterai. Nom divin, faites-moi vivre de la plus pure charité. Soyez dans mon cœur, pour tout animer, sanctifier, purifier. Soyez sur mes lèvres à ma dernière heure, comme un gage d'espoir et d'amour, nom immense, qui me rappelez, tout à la fois, celui qui est mon Dieu, mon sauveur et mon frère !

Quel gouffre de brume que cette soirée ! A dix heures qui sonnent, un coup de canon a répondu !

Dimanche 15 janvier.

Le Maire. — Hier soir, un caporal pris de vin est entré de force chez la jeune femme d'Albert Gillequin. La mère, ne pouvant le faire sortir, est allée chercher le sous-officier du poste, qui, à son tour, a dû faire venir un officier pour expulser le forcené, qui voulait absolument « voir la demoiselle » ou, au moins, avaler un verre de cognac.

Toute la journée, bruit incessant d'artillerie du côté de Montrouge et de Saint-Denis. Vers trois heures, il s'y mêle le son de la musique militaire de Margency. Triste contraste! Les arbres sont couverts de givre, et la terre, de neige et de verglas.

Encore huit Prussiens à dîner chez M. Bonnamy! L'officier Schrader abuse largement de l'hospitalité.

Le Curé. — Journée voilée, toute blanche de givre, avec une bise pénétrante. L'aspect de la nature n'est pas sans attraits : on se sent pris de rêverie et touché de respect, comme devant le front couronné de cheveux blancs d'une veuve en habits de deuil. On est disposé, à la fois, à sourire au souvenir des beaux jours qu'éveille la noblesse de ses traits, et à compatir aux peines qu'elle porte, résignée, sous un ciel sans illusions.

La température a été, du matin au soir, d'une grande rigueur. Aussi y avait-il peu de monde à la messe ; et point davantage à Montlignon. J'ai déjeuné avec le pasteur, bien douloureusement éprouvé. Il m'a reçu dans son lit ; il souffre à la fois de maux personnels et de l'état moral de ses malades. C'est là, en effet, un martyre dont le cœur du prêtre connaît seul la poignante douleur. Sur ce sujet, les années m'ont donné une résignation navrée, mais qui n'est plus l'angoisse terrible d'autrefois, le trouble porté au point de me rendre la vie intolérable. J'ai fini par comprendre qu'une conversion tient du miracle, et j'en laisse davantage le soin à Dieu. Je sonde plus en paix une pauvre âme, pour savoir si le souffle divin l'a touchée.

J'ai passé la soirée, avec M. Julien, chez mon

maire. Il nous a fallu rentrer par un dangereux verglas. Que de précautions pour ne pas tomber et ne pas faire de bruit ! A peine ai-je laissé poindre la lumière de ma lampe.

Lundi 16 janvier.

Le Maire. — Grand roulement d'artillerie du côté de Vaugirard. Les Prussiens, dit-on, bombardent Paris, et déjà un grand nombre d'obus sont tombés dans le jardin du Luxembourg.

Le lieutenant Lucke nous quitte, pour aller commander des pontonniers à Herblay. Le lieutenant Michaëlis est désigné pour un commandement à Saint-Gratien. Ces deux officiers se sont conduits ici de façon à y laisser presque des regrets, et eux-mêmes regrettent Saint-Prix.

Le Curé. — Journée de dégel complet, de nuées sombres et d'aspect orageux; aussi n'ai-je pas quitté mon logis. Malgré tout, on s'est battu, et cruellement, paraît-il.

Ce soir, à l'église, à la lueur d'un faible crépuscule, — car décidément voilà les jours qui allongent, — je n'ai rien su dire à Dieu. J'étais là, dans le lieu saint, sans inspiration de la pensée, sans énergie de la volonté, sans flamme du cœur. Et je suis resté comme une pierre, ô mon Dieu, devant l'autel où chaque jour j'adore la gloire, la beauté et les mérites de mon Sauveur! C'est la tristesse, au fond, qui m'accable. Oh ! que j'aurais besoin d'un peu de repos, d'air, de paix ! Quand retrouverai-je le délassement de mes promenades et ma forêt ? Quand ne verrai-je plus la souffrance partout autour de moi ? Au

cours de la soirée, un peu de liberté d'esprit m'est revenu, et j'ai médité sur les noces de Cana. On aperçoit quelques lumières dans la plaine, pour la première fois après tant de jours brumeux. Nul bruit de détonations n'arrive du côté de la grande ville; mais le vent souffle avec un long et vague murmure.

Mardi 17 janvier.

LE MAIRE. — Le dégel est venu, et le temps est plus doux. Bombardement encore toute la journée du côté de Meudon et du Mont-Valérien. J'empêche des soldats de voler le bois de M. Grégoire.

LE CURÉ. — Le vent du Sud-Ouest souffle dans un ciel troublé. Après une apparition du soleil, survient tout à coup l'envahissement de grandes nuées. Néanmoins l'horizon est profond, et, si Paris reste estompé de brume, au-devant se dresse et se dessine nettement la belle abbaye de Saint-Denis. Elle apparaît comme revenue d'un long voyage au pays des brouillards.

Que ne dit-on pas ? On dit qu'une armée improvisée aurait pénétré en Prusse, dans le dessein de délivrer nos troupes prisonnières. Il est certain que, autour de Paris, l'étranger redouble d'efforts et semble résolu à en finir. Qu'en décidera le Maître des événements ? Je redoute encore bien des maux, avant que ne se lève sur la France et l'Allemagne le soleil de la paix.

Soirée de grand vent et de ciel obscur. Des grondements lointains semblent vouloir empêcher notre esprit de se distraire un instant des cruelles images de la guerre. Chez mon voisin M. Bousquet, j'ai vu

un tas de livres dépareillés, échappés au sac continu de Saint-Leu. Que de mauvais livres ! Leurs pareils ont servi à allumer la flamme qui a dévoré les meubles et tout le luxe de leurs maîtres. Justice céleste !

Mercredi 18 janvier.

Le Maire. — Arrivée du capitaine von Voldeck, pour remplacer l'officier Lucke. Mauvais chef, dit-on, et détesté de ses soldats. Ordre aux habitants de Saint-Prix de ne plus sortir après neuf heures du soir, sous peine d'être arrêtés par les patrouilles et de passer la nuit au poste.

Aujourd'hui, à Versailles, proclamation de l'Empire d'Allemagne[1].

Le Curé. — Fête de la Chaire de saint Pierre à Rome... O Église, que vous êtes majestueuse dans vos proportions et dans votre durée ! Que vos lois sont sages, et vous rendent forte pour maintenir l'unité de la foi et la persévérance dans la charité ! Vous avez la plénitude de cette belle parole : *Unus Deus, una fides, unum baptisma...*

J'ai médité et écrit tout le jour sur cet admirable sujet. Le temps a été nuageux et adouci ; le vent du Sud-Ouest soufflait avec force. Les détonations ont été encore bien terribles. Nos pauvres étrangers paraissent inquiets et même consternés. La place, en effet, ne paraît plus tenable pour eux, au milieu d'une France toujours plus irritée et plus armée.

1. La nouvelle était fort exacte. Le 18 janvier, le roi de Prusse fut proclamé Empereur allemand, dans les salles du palais de Versailles, en présence de tous les princes de l'Allemagne.

J'ai été, ce soir, porter un livre au jeune enfant Jollivet. Tout paraît calme du côté de Paris, et Saint-Prix est dans un profond silence, nul habitant ne devant être rencontré dans les rues après neuf heures. Comme nous sommes toujours privilégiés ! Dans tous les villages voisins, c'est à partir de six heures qu'il faut être rentré.

Jeudi 19 janvier.

Le Maire. — Aujourd'hui, le canon gronde avec force du côté de Saint-Germain[1]. Il paraît qu'une sortie de Paris a poussé hier, par Montretout, jusque près de Versailles. A tel point que le nouvel empereur se préparait à déguerpir.

Le Curé. — Toute la matinée est perdue dans un brouillard froid et sombre, menaçant de dégénérer en pluie. Pendant ma messe, de sourdes détonations ont troublé le calme du saint lieu. La voix redoutable de la guerre interrompt la prière. Hélas ! je ne suis pas de ceux qui rompent les communications de leurs sens avec la terre, et, perdant la perception de ses bruits, de ses espoirs et de ses craintes, élèvent leurs âmes jusqu'au monde des anges, et mêlent leurs voix aux cantiques de l'éternelle Sion. O mon Dieu, quand éprouverai-je ces extatiques ravissements de la prière, qui semblent soulever le voile du temps et nous faire entrer dans

1. C'était le jour de la bataille de Montretout-Buzenval, le dernier effort de la résistance de Paris, et après lequel la guerre est partout finie. L'armée de l'Est a échoué dans son dessein de débloquer Belfort et bat en retraite. L'armée du Nord, battue à Saint-Quentin, se retire derrière les places de la région. Paris n'a plus qu'à capituler.

les quiétudes d'un jour sans heures et sans soir ? Quand aurai-je le simple recueillement des âmes fidèles qui savent parler à votre cœur ?

C'est sans doute quand je serai moins vain, moins attaché à ma volonté, quand mon cœur plus pur saura mieux, par amour pour vous, pleurer et corriger ses fautes, se montrer indulgent aux autres et plus sévère à lui-même. Souvent je m'étonne de ma profonde misère spirituelle, tandis que je crois si bien comprendre les beautés de sagesse, de justice et de miséricorde de la Trinité éternelle et la vertu des âmes saintes qui en sont ici-bas comme un doux et héroïque reflet. Oh ! lâcheté, tu es la vraie cause de mon indignité, et d'autant plus menaçante que tu pars d'un cœur qu'auraient dû fortifier la grâce sublime du sacerdoce et la science qui apprend à se conduire soi-même, en même temps que les autres.

Quelle journée encore de détonations terribles ! C'était comme un mugissement qui nous arrivait du Mont-Valérien, vers cinq heures, alors que je revenais avec l'instituteur d'une visite au cher confrère de Montlignon. La brume s'était dissipée, et laissait voir un paysage d'une beauté sévère, auquel le voisinage de la guerre prêtait une nouvelle majesté. Mais comment l'admirer avec des pensées si sombres! Pays superbe, aujourd'hui si ravagé, te voilà pour des années condamné à végéter ! Mais qu'importe, si tu recouvres le Père qui veille jusque sur les besoins du passereau des champs !

Vendredi 20 janvier.

Le Maire. — J'ai dîné chez M. Bonnamy avec

M. Leduc, maire de Saint-Leu, l'officier Schrader et encore deux de ses amis de Saint-Leu. La conversation s'est poursuivie sur des sujets politiques, d'un ton très animé. Bonnes nouvelles de Paris, qui possède encore deux mois de vivres. Des batteries prussiennes établies à Enghien, Épinay, Montmorency et Saint-Brice, ont bombardé hier Saint-Denis, toute la journée, malgré un brouillard très épais.

Le Curé. — La nature est ensevelie dans la monotonie de la brume et du silence. Le désespoir de nos maux semble s'apaiser dans la torpeur : c'est comme un sommeil. A deux heures, je n'ai encore entendu aucun bruit venant du théâtre de la guerre. Tout à l'heure seulement, deux cavaliers ont passé, montant la rude pente de ma rue, et j'en ai ressenti de l'émotion. Depuis quelque temps, le galop des chevaux m'impressionne entre tous les bruits ; il est pour moi comme le glas de l'invasion, et me fait monter soudain au cœur l'angoisse de l'esclavage et du sang répandu.

Ce soir, le pauvre père X*** est venu me voir pour se plaindre de son petit-fils, qui, en effet, ne va guère.

Samedi 21 janvier.

Le Maire. — Les Prussiens de Saint-Leu ont installé des étables, joignant la propriété de M. Casimir Leconte sur une longueur d'environ cent mètres, avec des planches qu'ils ont réquisitionnées à Argenteuil. Ils envoient paître dans mon clos six à huit cents moutons. Les conducteurs de ces moutons brisent mes haies pour passer, et mes bancs pour se chauffer.

Le Curé. — Le vent du Sud-Est souffle et le thermomètre est d'un degré environ au-dessus de zéro. La matinée, encore brumeuse, est moins sombre que celle d'hier. En revanche, depuis huit heures, ce n'est que coups de canon distincts et terribles [1]. Les nuits passent, les jours se consument, sans nous apporter rien de plus qu'une anxiété grandissante.

Un double message m'avertit qu'il me faudra demain dire la messe et conduire un convoi à Montlignon, le convoi d'une pauvre enfant de quinze ans : une fleur, paraît-il, qui n'a connu de la vie que l'étiolement et les langueurs, et va rejoindre sa mère dans le repos de la tombe, comme rappelée à la prière de sainte Agnès, la plus jeune des vierges martyres.

Le 18, qui était le jour de la fête de la Chaire de saint Pierre, la ville du grand roi, sa création, Versailles a vu, sans doute dans la chapelle du château, un nouvel astre éclipser l'ancien : Guillaume roi de Prusse, proclamé empereur d'Allemagne. Ainsi donc, tandis que les uns descendent, les autres montent. Les uns sont meurtris et tombés sur les ruines de leur grandeur écroulée ; les autres ne voient que le succès souriant à leur fortune, et le ciel sans tache au plus lointain de l'horizon. Mais souvent l'orage vient d'au delà.

Dix heures sonnent : le ciel est sombre, la nature silencieuse, dans l'intervalle des détonations qui

1. Le bombardement de Saint-Denis et des forts qui couvrent la ville commença ce matin-là. Le feu, très vif pendant la journée, redoubla à la tombée de la nuit. Plusieurs incendies furent allumés.

nous parviennent encore. Nos étrangers avaient l'air inquiets. On dit qu'ils ont essuyé de grandes pertes avant-hier[1].

Dimanche 22 janvier.

LE MAIRE. — Le bombardement de Saint-Denis continue. La Double-Couronne avait répondu hier avec énergie. Aujourd'hui, elle est silencieuse, à ce qu'il semble. Cinq Prussiens, logés à l'auberge du Gros-Noyer, me font demander des matelas pour deux jours. Je leur réponds de venir les chercher à l'ambulance.

LE CURÉ. — Belle journée, en somme, malgré son ciel souvent couvert. Quant à la guerre, il semble n'y avoir plus de relâche pour elle, plus de brouillard assez épais ni de jour assez saint pour lui imposer silence. Le matin, le soir, la nuit, son mugissement perpétuel est sonore à faire trembler les vitres. Comme vous parlez haut, Seigneur ! Ah ! si c'est folie au vaincu de braver le vainqueur qui l'a désarmé, que dire de la créature en révolte contre Celui qui la tient suspendue au-dessus de l'éternel abîme ?

Quelques personnes à ma messe. Je me suis efforcé de leur faire admirer la foi du Centenier, louée par le Christ-Dieu lui-même. J'ai annoncé la fête de notre saint patron et celle de nos jeunes gens, à cette heure soldats. J'ai remplacé mon cher confrère à Montlignon et passé la soirée avec mon maire.

1. Ils avaient eu 600 hommes hors de combat, et nous 4,000.



Lundi 23 janvier.

Le Maire. — Le matin à neuf heures, le garde champêtre a attelé mon cheval à la voiture de Dor et m'a conduit à Montlignon, où j'ai trouvé M. Monneau, le maire, qui m'attendait. Nous partons tous deux pour Écouen, afin d'y porter la part de contributions demandée par le colonel prussien von Pælnitz. Nous voyons, en passant, le maire de Domont, qui nous dit n'avoir versé que 250 francs, sur 4,000 qu'on lui réclame. Le village est rempli de dragons; une ambulance absorbe toutes les ressources de la commune. A Ézanville, toutes les maisons sont occupées par des lanciers. Le village a été bien maltraité ; les fermes sont en pitoyable état, entre autres celle de ce pauvre M. Dupille, qui a eu le grand tort de s'en aller. Toutes les meules ont été enlevées, aucune terre n'est labourée, la croix de pierre du chemin d'Écouen est renversée.

A l'entrée d'Écouen, une sentinelle nous présente la pointe de sa baïonnette. Nous montrons nos sauf-conduits. La ville grouille de soldats. A chaque coin de rue, les sentinelles nous arrêtent. Partout, les portes sont enlevées et les vitres brisées. Les habitants qui restent sont tous réquisitionnés pour abattre la forêt du côté de Paris[1]. Trois cents charrettes

1. « M. le baron de Korff, officier de uhlans, gendre de Meyerbeer, ce compositeur qui a dû à la France sa renommée et sa fortune, entend, le 13 janvier, deux coups de fusil dans le bois d'Écouen, tirés certainement par des Prussiens qui chassent. Sans prendre la peine d'instruire l'affaire, il fait à l'instant au général de Pape, commandant de la 1re division d'infanterie de la garde, un rapport concluant à l'imposition d'une amende de 10,000 francs et à la

sont employées à transporter de la poudre, des obus et des obusiers, et jusqu'à de la brique pour la confection d'un chemin. Le convoi se dirige vers Saint-Brice.

Vis-à-vis de l'auberge où nous trouvons place, habitait un boulanger, chez qui les Prussiens ont tellement chauffé le four qu'ils ont brûlé la maison. Nous avons grand'peine à obtenir à manger pour la bête et pour nous. Tant bien que mal, pourtant, nous finissons par déjeuner, au milieu d'un brouhaha infernal. La salle est pleine de gens d'ambulance avec la croix suisse et des galons, se donnant l'air important et affairé, parlant de batailles qu'ils n'ont pas vues. Nous versons nos cinq cents francs, et nous nous empressons de revenir par le même chemin. Le canon ronfle du côté d'Enghien[1]. Les batteries de Pierrefitte et celles de Saint-Denis paraissent muettes. Le garde, qui nous attendait au pont d'Enghien, me ramène à Saint-Prix, après avoir laissé M. Monneau à Montlignon.

Le Curé. — Par une matinée voilée, au bruit des échos sinistres et grandioses du canon, je viens de parcourir une lettre de l'abbé Fauvel, annonçant que, le 7 de ce mois, est mort à Amiens le très respectable vieillard M. Villet. Hélas ! il n'a pu être administré,

destruction des bois. La caisse du régiment s'enrichit de l'amende, et les habitants sont forcés de couper eux-mêmes les arbres. » G. Desjardins, *loc. cit.*, p. 52.

1. Violent bombardement sur Saint-Denis. Le fort de la Briche reçut un millier de projectiles ; il eut à supporter les feux croisés de six batteries. L'ennemi sembla vouloir établir des batteries dans les tranchées de Villetaneuse et d'Épinay.

tant son passage du temps à l'éternité a été prompt et inopiné. Faut-il avoir vécu quatre-vingt-dix ans, et être surpris sans avoir réglé la chose la plus importante d'une vie humaine! Cette pensée effraye et consterne. Oh ! les misérables intérêts, les misérables pensées de ce monde, auxquels on sacrifie Dieu et un avenir sans fin !

Aujourd'hui l'Église honore l'angélique union de la future Mère de Dieu avec saint Joseph : deux rejetons glorieux de l'illustre famille de David. Oh ! la plus pure des vierges, aujourd'hui vous commencez à être la plus sublime des épouses, demain vous serez la splendeur des mères... Et vous, saint Joseph, doux et puissant protecteur de l'agonie, secourez la France! On veut qu'elle meure, on a jeté sur son front le voile des agonisants ; obtenez-lui pénitence et résurrection.

Là-bas, les grandes détonations roulent à travers l'espace. Je ne sais quelle agitation fébrile passe de l'étranger aux débris de notre population consternée.

Je suis sorti un instant, et j'ai dit mon rosaire en longeant le mur d'en haut de la propriété Villet. Le pauvre vieillard ne croyait pas la quitter pour jamais. Oh ! néant de la vie et des biens de la fortune ! Il a vécu quatre-vingt-dix ans, et rien de lui ne reste là ! Les beaux ombrages, la belle demeure, le confortable au sein duquel il se complaisait iront à d'autres. L'infirmerie de Marie-Thérèse de Paris va en prendre possession.

Mardi 24 janvier.

Le Maire. — Le jardinier de la Maison-rouge

rentre à Saint-Prix, ayant passé par Amiens. Il y a appris la mort subite de notre excellent ami M. Villet. Il a entendu dire qu'une bataille avait eu lieu, ces jours derniers, où les Prussiens auraient essuyé de grandes pertes. Quarante chariots rapportaient des blessés à Amiens. Les généraux des deux armées combattantes étaient Faidherbe et Manteuffel[1].

Le bombardement de Saint-Denis recommence.

LE CURÉ. — La matinée est assez calme, peut-être à cause du brouillard. Des cavaliers viennent de passer, qui mêlaient des chants au bruit du pas de leurs chevaux : sans doute quelques chants guerriers, jetés à cette sombre atmosphère autant pour relever le moral du soldat que pour en imposer à la population. Cependant l'harmonie en était primitive, et se rapprochait plutôt d'un cantique religieux, d'un choral luthérien. Mais des chants, quelle dissonance ! Pourquoi des chants sur une terre où le vainqueur a, depuis de longs mois, les poignantes tristesses de l'exil, et le vaincu, l'anxiété du sort que lui réserve la défaite ? A deux heures, des bruits de guerre nous parviennent encore, travers l'épaisseur de la brume.

Que pourrai-je dire demain à la messe de saint Prix ? Cette solennité nous rassemble au sein du deuil. Ordinairement, nous l'environnions de plus de pompe extérieure et de plus de joie : la célébrions-

1. Il est fait allusion, sans doute, ici à la bataille de Saint-Quentin, qui eut lieu le 19 janvier, le même jour que celle de Buzenval. Le général von Gœben avait remplacé, à la tête des Allemands, le général Manteuffel, qui avait été opposé à Bourbaki dans l'Est.



nous, au fond, avec plus de piété ? En sortions-nous meilleurs ? Les réunions qui venaient après respectaient-elles toujours la sobriété, la simplicité, la modestie, qui doivent être la règle parmi des chrétiens assemblés ? Hélas ! ce que j'ai entendu ou appris de ces fêtes m'a plus d'une fois effrayé. L'écho de chants désordonnés m'a fait prévoir l'orage. Célébrer la fête des saints sans songer à les imiter, et même tourner cette fête en occasion de faute, quelle plus coupable folie ! Voilà pourquoi nous avons été brisés, pourquoi ce jour est d'une tristesse mortelle. Mieux que par le passé, méditons les exemples de vertu que nous ont laissés les saints, afin que leur vie serve à la sanctification de notre âme, et que leur aide, s'étendant aux maux présents, les allège et nous en délivre. Vous savez que c'est aussi la fête de nos jeunes gens. Ils sont au péril, ils combattent, souffrent, s'exposent pour un devoir. Le nôtre est de prier pour eux.

Mercredi 25 janvier.

Le Maire. — Le bombardement redouble[1]. Les officiers disent qu'ils ont avancé leurs batteries, et que demain ils entreront dans Saint-Denis.

Ce soir, à huit heures, la sentinelle devant la mairie m'arrête et me montre sa guérite. Je crois que quelque chose l'y gêne ; j'y entre et, n'y voyant rien d'extraordinaire, j'en veux ressortir. Mais

1. Le bombardement des forts continue. Le feu est plus nourri sur les forts de la Briche et de l'Est. La population de Saint-Denis, mal protégée contre les projectiles, a dû se replier vers l'enceinte de la ville.

l'homme me présente sa baïonnette et m'en empêche. Je remarque alors qu'il est en ribote, et je crois prudent de ne pas le brusquer. Cependant j'appelle ; mais les soldats du poste ne se dérangent pas. Le grainetier, qui demeure en face, ouvre sa fenêtre, en bonnet de coton et en chemise, et, ne voyant rien, la referme, se recouche et éteint sa lumière. Impatienté, je veux repousser la baïonnette ; mais mon gaillard tient bon, et m'appuie sur la poitrine une pointe que je sens fort aiguë. Enfin, un officier vient à passer et répond à mon appel. Étonné de ma situation, il demande le caporal du poste, et lui reproche vivement de mettre en faction un homme ivre. Il le fait remplacer et me ramène chez moi.

Le Curé. — Des flocons de neige voltigeaient dans l'air, durant cette sombre matinée, si traversée de lugubres détonations. Leur bruit se mêlait aux harmonies de notre fête patronale, et causait une émotion qui exaltait l'âme plus qu'elle ne la décourageait. J'avais un certain nombre d'assistants. Je les ai excités à la prière, en leur faisant espérer des jours de grande consolation.

La soirée est sombre et humide. L'orage de la guerre continue de gronder terrible du côté de Saint-Denis.

Jeudi 26 janvier.

Le Maire. — Des coups de canon sont tirés du côté de Pierrefitte et de Stains. Vers quatre heures, grand fracas de mitrailleuses, semble-t-il. Puis, plus rien[1].

1. Le tir de l'ennemi, qui se ralentissait partout ailleurs, continuait avec force sur le front du Nord.

Le 27e d'infanterie est parti de Saint-Leu ce matin, à onze heures, pour aller occuper Montmorency. Des fourgons emportent quantité de matelas. Les soldats doivent se loger dans les caves, à cause des obus qui pleuvent sans cesse par là. Le 27e est remplacé à Saint-Leu par des troupes de la landwehr.

Le Curé. — Bruits de canon le matin, puis silencieuse monotonie de la terre et du ciel, parmi les horizons voilés et la campagne couverte de frimas. J'ai jeté quelques pensées sur le papier, les mêlant à des extraits des *Parfums de Rome*. Il y a des moments, en effet, où l'on a besoin de lire, pour ouvrir en soi de nouvelles sources de méditations.

Je viens de finir ma petite classe : ce qui m'a donné l'occasion de faire un peu de morale, rappelant de moi-même à mes élèves bien des heures gaspillées, regrettées vainement, et que le temps a emportées, après me les avoir offertes si généreusement. Ah ! si l'on pouvait réparer ces déprédations sacrilèges faites à des durées qui ne sont plus ! Mais la vie n'a pas de ces retours. Elle fuit, ne nous laissant qu'un vague souvenir des bons et des mauvais jours, des heures de rayonnante piété ou de débilité morale...

Comme je laisse courir ma plume sur le papier, tandis que je ne sais quelles réminiscences entraînent ma pensée vers les paysages variés et lointains où a erré ma jeunesse, et dont je ne suis plus que vaguement les contours, avec mon œil de vieillard ! Ce sont là encore des instants perdus. Pauvre arbre dépouillé de tes fleurs et de ton ombrage, songe plutôt qu'il est une autre terre où ni le soleil ne dessèche,

ni la brume ne dépouille les forêts, où tout ce qui fut saint fleurira d'une éternelle beauté. Laisse ce monde à ceux qui ne rêvent que d'éphémères satisfactions, parmi la poussière des morts. Quel regret ils auront de la perte des jours avec lesquels ils eussent pu acheter des joies sans fin !

Tout bruit semble avoir cessé autour de Paris. Et dire que nous ne savons toujours rien, et que tout nous étonne ou nous effraye ! La monotonie est un accablement dans cette journée. Ce temps ne donne pas de larmes au cœur ; il ne fait que le serrer.

Vendredi 27 janvier.

Le Maire. — Aucun bruit aujourd'hui[1]. Il paraît que Jules Favre s'est présenté à Versailles et a traité d'un armistice, pour arriver à une capitulation. Trochu avait donné sa démission.

Le Curé. — Le thermomètre est tombé à cinq degrés au-dessous de zéro. Le soleil nous a vainement jeté, pendant quelques heures, l'éclat de ses regards. Le ciel est resté nuageux, la terre glacée. Belles heures d'un été polaire peut-être ; pour nous, rigoureuse matinée d'hiver.

Nul bruit ne nous arrive du théâtre de la guerre. Des mutations se produisent dans le personnel de

1. Les négociations d'armistice avaient commencé dès le 23 janvier. Le général Vinoy avait remplacé le général Trochu au commandement de l'armée de Paris.

Il n'y avait plus que pour dix jours de pain et pour moins encore de viande de cheval dans la ville assiégée.

Le 26 janvier, une suspension d'armes spéciale à Paris fut signée. Dans la nuit du 26 au 27, les batteries allemandes cessèrent entièrement leur feu.

nos officiers. Elles ne vont pas sans certains regrets et sans quelque inquiétude au sujet de déménagements qui, peu à peu, vont nous mettre à l'unisson avec les communes environnantes. Le nœud de l'invasion se resserre. Cependant, voilà janvier près de son terme, après une série de mois écoulés. Le bruit du canon a beau me mettre la mort dans l'âme, le passage des cavaliers me faire tressaillir, la vue de l'étranger m'inquiéter pour moi et pour lui-même ; j'ai beau craindre la trahison et le découragement des uns, l'impatience brutale et la déception vindicative des autres, il me semble marcher avec une vitesse effrayante vers la saison nouvelle.

Je supporte, cependant, chaque jour avec plus de peine, la privation de nos cloches. Il me semble être sur une terre étrangère et infidèle. On dit que les Allemands sont très frappés du nombre et de la beauté de nos églises. Je ne sais ce que le catholicisme a laissé sous ce rapport en Prusse ; cela doit être bien nu. En voyant les cathédrales de Reims, d'Amiens, de Beauvais, de Rouen, de Chartres, comme autant de mères entourées de milliers d'enfants, les étrangers ont dû être surpris, émerveillés, et se demander si la France est aussi athée qu'ils l'avaient pensé, et qu'elle-même le proclame, car la vanité des libres-penseurs et leur jactance sont grandes.

Quel morne silence sous le ciel de cette froide et sombre soirée ! Dix heures ! Éteignons vite notre lampe. Oh ! jours de liberté incomprise !

Samedi 28 janvier.

Le Maire. — Une sentinelle veille, à la porte de la mairie, sur deux soldats enfermés dans les maisons Rajoie et Goyot. Il gèle fort. Quel est le plus puni, des prisonniers ou de la sentinelle? La conférence de Versailles n'ayant pu (suivant le dire de l'officier Pape) aboutir à une entente au sujet de l'armistice, les hostilités doivent reprendre demain de plus belle.

Hier soir, n'étant sorti de chez M. Bonnamy que vers neuf heures et demie, un soldat que je n'avais jamais entendu parler qu'allemand m'engage, tout bas, en bon français, à ne pas passer devant le poste de la mairie, parce que des soldats mal intentionnés s'apprêtent à me jouer quelque mauvais tour. Il me conseille de passer par le jardin de M. Double, dont les grilles sont ouvertes. Je suis son conseil, et je rentre chez moi sans rencontrer personne.

Le Curé. — Tout le jour encore est terne et froid, et sombre comme un faux espoir de paix, jeté à travers l'interminable série des inquiétudes d'une guerre meurtrière. Le fait est qu'on se croirait en pleine paix, tant la nature est dans un calme plat. Quand donc sortirons-nous de ce cruel *in-pace ?* Quand la mesure de l'épreuve sera-t-elle comble? Après ma petite classe, mon maire a fait une courte apparition chez moi. Et nous causions de l'appel à Versailles des principaux chefs étrangers. Chacun commente le fait à sa façon. Mon Dieu, donnez-leur la sagesse, calmez les rêves d'une ambition aveugle ou d'une vengeance antichrétienne ! Saint François

de Sales, ange de douceur, devant qui l'hérésie tombait en quelque sorte désarmée, obtenez que cesse l'effusion du sang!

Toujours des bruits de chevaux galopant! Dieu, que j'en suis importuné!

Dimanche 29 janvier.

LE MAIRE. — Le cuirassier blanc Henneberg m'annonce que Paris a capitulé, que Saint-Denis s'est rendu, et que les Prussiens vont y entrer dans l'après-midi. Il y aurait un armistice de vingt et un jours, pendant lequel une assemblée réunie à Bordeaux traiterait des conditions de la paix[1].

Quelques officiers se présentent à la Solitude et demandent à voir la cave. On m'appelle; je leur ouvre le caveau sous l'escalier, et ils s'emparent d'une quarantaine de bouteilles : champagne, frontignan, etc. ; mais je ne leur montre pas la grande cachette.

LE CURÉ. — Fête de saint François de Sales. Le ciel reste couvert et froid, avec un vent du Nord qui murmure : on dirait la plainte d'un cœur malheureux.

Nos étrangers semblent tressaillir du vague espoir de voir bientôt cette capitale qu'on appelle chez eux, parfois, comme notre chère Rome, la Babylone moderne. Pauvres êtres, ils ne se doutent pas de tout ce qu'il y a encore de vertus dans l'une et dans l'autre. Le bon n'est jamais ce qu'il y a de plus bruyant ni de plus apparent. On calomnie les justes,

1. Le 28 janvier, la capitulation fut signée, en même temps qu'un armistice de vingt et un jours, qui devait expirer le 19 février et fut prolongé.

et ils ne répondent guère. On les dédaigne pour ne pas en être humilié. Chère population chrétienne, ne t'afflige pas de l'isolement où l'on te relègue. Garde ton Dieu, ton église, ta dignité. Quand le mal sera poussé à l'extrême autour de toi, et que le monde vermoulu croulera, tu peux être appelée à la gloire de le relever de ses ruines, comme tes ancêtres ont sauvé Rome et les Gaules submergées par les Barbares.

Peu de monde à la messe de Saint-Prix, et pas beaucoup plus à celle de Montlignon. A l'une et à l'autre messe, j'ai annoncé pour jeudi la douce fête de la Chandeleur, et j'ai ajouté : « De même que Marie présenta son Fils divin à Dieu le Père, dans le temple de l'ancienne Loi, de même nous la conjurerons de présenter nos infortunes au trône de la Miséricorde céleste. »

J'ai passé la soirée chez mon maire, non sans tristesse, car on parle de la capitulation de Paris, et d'étrangers déjà dans les murs de Saint-Denis. Tout a été silence dans le jour, et semblable est la nuit qui commence.

Lundi 30 janvier.

Le Maire. — L'officier von Voldeck, alléché sans doute par le champagne qu'il a trouvé hier, revient à la Solitude pour chercher une autre cave, qu'il ne trouve pas, et, effectivement, la porte en a été murée. Il se rabat sur des bois de charpente qu'il trouve à l'orangerie, et qu'il fait enlever. Chez Mme Mulvert, le même officier fait enlever une pièce de vin et un assez grand nombre de bouteilles.

Beaucoup d'habitants de la vallée, ayant appris par des gens venant de Paris que les portes en étaient ouvertes, se sont dirigés vers Enghien et Argenteuil. Mais, arrivés là, ils ont été forcés de rebrousser chemin. Cependant, quelques-uns n'étant pas revenus, on suppose qu'ils auront pu pousser jusqu'à Paris.

M. Zhendre, le chef de gare d'Ermont, a repris son poste. Dantard, qui est arrivé hier, repart demain pour le Tréport, dans la pensée d'en ramener des voitures pour établir un service, en attendant le fonctionnement du chemin de fer. Les Prussiens font reconstruire le pont d'Argenteuil. Je fais ouvrir ma cachette, et je rends à M. le Curé les objets qu'il m'avait confiés. Tout est intact.

Le Curé. — Triste matinée, avec ses sombres silences et son ciel blafard. La température se maintient toujours à deux degrés au-dessous de zéro. La neige tombe comme à regret, et blanchit très lentement la terre, ainsi que les ans, la tête des vieillards. O neige, tombe ! Tu confonds le sol des cimetières avec le marbre des sépulcres, les cimes des monts avec les nues du firmament ; tu ressembles à notre douleur, qui enveloppe la nature entière, et ne nous laisse plus un point de l'horizon où nous ne trouvions un sujet de larmes.

Il est une heure. Pas le plus faible bruit n'a percé l'océan de brume qui nous sépare de Paris. Je commence à croire à l'armistice dont j'ai entendu parler. O ma chère France, que la dure leçon des événements sous lesquels tu courbes ta tête humiliée te soit salutaire ! Redeviens catholique ! Le catholi-

cisme sait tout raviver, embellir, embaumer. Il réveille l'énergie pour le bien, les croyances qui sourient à l'espoir et se répandent en œuvres admirables, les tendresses qui rendent jusqu'aux heures d'ici-bas sereines et chastes.

Ces pensées se répandaient dans mon cœur durant la matinée, et me faisaient mieux sentir l'éloquence des regrets de ceux qui furent témoins des grands écroulements d'empires : d'un Grégoire de Tours, déplorant les ténèbres apportées dans les Gaules par les Barbares germains, d'un saint Léon, gémissant sur le sort de son Italie bien-aimée, d'un saint Augustin, pleurant sa chère Hippone.

Allons ! il n'en faut plus douter : Paris est ouvert depuis hier, ou au moins depuis ce matin. Quels tressaillements parmi la foule des villageois, durant le parcours de leur vaste prison à la demeure si longtemps quittée! Hélas ! quel tableau s'offrira à leurs regards ? Pour beaucoup, ce sera la ruine complète, une désolation, peut-être le coup de la mort. Pour d'autres, une position remise en question, le recommencement de longs efforts. Puissent ces malheureuses victimes de la guerre faire de salutaires réflexions, une fois rendues à leurs foyers dévastés !

Je voudrais, moi aussi, avoir des nouvelles de plus d'une personne. Que sortira-t-il de l'armistice? Est-ce la fin de l'épreuve ?

En attendant, réfugions-nous dans la méditation de la touchante fête de la Chandeleur, qui tombe jeudi. Parents, songez-vous à consacrer à Dieu vos enfants? Ils lui appartiennent avant tout, rachetés par le baptême, et remis en vos mains comme un dépôt

sacré, et non comme des joyaux destinés à votre parure...

Mardi 31 janvier.

Le Maire. — M. Bonnamy est allé à Paris porter des vivres. Il a été reçu avec des transports de joie. Il a rapporté un morceau du pain que les plus riches Parisiens mangeaient : un pain noir et de très mauvais goût[1].

Ce matin, le capitaine Bœckelmann est venu obligeamment me prévenir que les soldats avaient trouvé une cachette de farine, blé, avoine, etc., dans un souterrain de la propriété Gadala. Je lui dis que ces approvisionnements appartiennent en majeure partie à la commune. Il m'engage à faire enlever la farine, dont on porte quarante sacs chez le boulanger. Deux cultivateurs, Manuel et Touilliet reprennent l'avoine, qui était leur bien. Les soldats, qui se l'étaient déjà partagée, acceptent en compensation et en remerciement vingt bouteilles de vin. Nous voyons revenir plusieurs familles qui s'étaient réfugiées à Paris.

Le Curé. Le soleil flotte dans un azur pâle. J'aperçois au loin Saint-Denis, qui, lui aussi, dit-on, est ouvert aux étrangers. Ils foulent en maîtres la dalle de la basilique sépulcrale de nos anciens rois. Ils contemplent, avec une curiosité de Barbares, leurs effigies couronnées, étendues sur leurs grands lits de pierre ou de marbre. Oh ! Saint-Denis, ne te plains pas. Tu n'étais plus digne de tes martyrs ; tu

1. Le pain de siège était fabriqué avec du blé, mélangé de riz et d'autres grains.

étais toute dans l'usine et dans la caserne, et ta religion n'était plus que l'ombre de l'ancienne foi.

Les étrangers, nous dit-on, traverseront en triomphe Paris même!..

Je consacre le reste de ma journée à écrire les réflexions que m'ont suggérées les leçons de saint Ambroise sur la solennité de demain.

Mercredi 1er février.

Le Maire. — M. Grenouillot, mon adjoint, prête trois cents francs à la commune, pour payer leurs appointements à M. le Curé et à l'instituteur. Plusieurs de nos habitants ont voulu aller à Paris. Ceux qui ont des voitures n'ont pu passer à Saint-Denis, où on les a forcés à vendre les provisions qu'ils portaient à leurs parents ou à leurs amis. On menaçait ceux qui voulaient vendre à trop haut prix de leur prendre tout pour rien. Les nôtres reviennent pour la plupart à vide à Saint-Prix.

Les réfugiés continuent à rentrer. Le facteur recommence son service; il est revenu de Paris hier. J'ai eu la visite de M. Delatouche, qui a pu aller en chemin de fer jusqu'à Pontoise. D'autres personnes m'arrivent. Je les fais déjeuner avec moi ; elles retournent à Paris, munies de provisions de bouche.

Le Curé. — Le vent du Sud-Est fait monter le thermomètre à deux degrés au-dessus de zéro; c'est une matinée de sombre dégel. Vers onze heures, au-dessus de la grande cité consternée, le soleil a brillé un instant et tracé un sillon d'or, bientôt

évanoui dans la brume. N'était-ce pas un furtif regard de la ville malheureuse, sondant la France jusqu'à ses derniers confins, et cherchant à voir si quelque secours ne vient pas enfin mettre un terme au long enchaînement de ses malheurs ? L'adversité est crédule ; elle se plaît à interpréter tout ce qui sourit à son imagination comme un pronostic de délivrance.

Il est plus de deux heures. Le temps est moins sombre et moins pluvieux. Puisse notre malheureuse armée, prisonnière en Prusse, ne pas trop souffrir de l'inclémence du ciel, des regrets de l'absence et de la rigueur des privations inévitables !

Jeudi 2 février.

Le Maire. — Montlignon compte dix-huit morts parmi ses exilés. Saint-Prix n'a perdu que trois vieillards. La fille d'anciens serviteurs et son mari, ne pouvant s'installer au chemin de fer où ils sont employés, se réfugient chez moi.

Le Curé. — Cette matinée est d'un aspect tout printanier. Dans un ciel quelque peu nuageux, paraît un tiède soleil.

Vers la fin de la journée, je suis monté à la Croix-Jacques avec l'instituteur. Quel silence après la bataille ! La brume nous cachait Paris. Il valait mieux ne pas voir ces murs où l'on désarme six cent mille hommes. Qu'on est faible quand on est sans Dieu ! On devient vraiment un peuple d'enfants hébétés.

Je reviens de Saint-Leu ; le pasteur était absent. Quels chemins par ce dégel !

Vendredi 3 février.

Le Maire. — Je retourne avec M. Monneau à Écouen, pour porter 400 francs, complément de 1,035, un douzième de contributions. Nous traversons Saint-Brice, Sarcelles, Villiers-le-Bel, qui sont aussi bien dévastés. Plusieurs maisons n'ont que les quatre murs. Nous rencontrons beaucoup de gens sortis de Paris, et d'autres qui y vont, bien qu'on n'y entre que très difficilement. Mon pauvre cheval fait son long trajet sans trop de fatigue. Nous revoyons enfin les locomotives circuler de Paris jusqu'à Pontoise. A mon retour, on m'a dit que les Prussiens logés chez Mme Veyrac ont fait un trou dans le mur du cellier et ont bu deux pièces de cidre.

Le Curé. — La matinée, sombre, semble oppressée, comme tout cœur français. Le ciel est un ami discret, qui comprend que, devant certaines douleurs, la prudence est de demeurer muet, et de contenir les larmes dont on a plein le regard. Et moi, je ne fais nul effort pour l'interroger, dans cette passe cruelle. Je songe, anéanti, que tout se tourne contre nous; le courage de nos défenseurs peut devenir une aggravation de malheur, nos remparts un écueil, nos forts un danger.

Seigneur, maître des tempêtes, détournez ce déchaînement. Vous pouvez nous donner un rôle que j'envie. Sur les décombres où les invasions barbares faisaient sombrer le monde ancien, Dieu destinait aux Gaules une grande gloire : la mission d'humaniser, d'éclairer, de sanctifier l'envahisseur, peuple enfant, d'une ignorance superbe, d'une cupidité sau-

vage, d'un sensualisme brutal. Et nous aussi, payons à l'étranger plus qu'il ne nous demande, un tribut qui l'améliore. Il veut notre humiliation, donnons-lui notre humilité ; il veut notre territoire, notre or› donnons-lui notre foi.

Vers quatre heures, j'ai été avec M. Julien chercher des nouvelles du cher confrère de Montlignon. Il va mieux. J'ai trouvé au presbytère la veuve de l'ancien garde du château de la Chasse, qui revient de la ville d'Orléans, si éprouvée, et qui m'en a rapporté une photographie.

En remontant à Saint-Prix, au sein de l'humide atmosphère, en face d'un horizon plein de douce et sublime mélancolie, nous apercevions, avec des teintes à demi effacées, le fort du Mont-Valérien, un roi redoutable autrefois, maintenant dépouillé de sa puissance, mais non de sa majesté. Nos marins n'y sont plus ! Ils avaient quitté leur patrie des flots pour défendre la capitale. Ils avaient apporté là leurs plus terribles armes de combat. Et voilà que, après cinq mois de luttes, de veilles sans trêve, ils reçoivent l'ordre de quitter le fort et d'y laisser leurs canons. Voyez-vous les rudes enfants de l'Océan, le visage sombre, le cœur déchiré, descendre la pente que l'étranger s'apprête à monter ? Nous n'avons jeté qu'un furtif regard du côté de cette scène, dont la pensée nous désolait ; naguère un peu d'espoir restait, malgré tout ; aujourd'hui l'amertume est complète.

Il est plus de dix heures. La lune, perdue dans les nuages, leur prête quelque clarté. A de certaines heures, le chemin de fer fait entendre ses sifflets

d'autrefois. La première partie du drame est jouée. De quelle durée sera le laborieux entr'acte ? De quelles sombres tentures se drapera le dernier tableau ?

Samedi 4 février.

Le Maire. — De nouvelles familles rentrent à Saint-Prix. J'envoie, par le grainetier, à la famille Gadala du pain, de la viande et des pommes de terre. Les voitures entrent aujourd'hui très facilement dans Paris. C'est la première belle matinée que nous ayons depuis longtemps.

Le Curé. — Tout est beauté, calme et douceur dans la matinée. Il y a quatre mois, le soleil éblouissant de septembre était impuissant à calmer dans l'âme de l'étranger la secrète terreur de se trouver en plein inconnu, au cœur de la France, sous les murs de la capitale la plus forte de l'Europe. Dieu s'est joué de tous les courages, de toutes les forces, de toutes les puissances. Les obstacles se sont évanouis sous les pas de l'étranger, qui retrouve, à la fin, le même ciel d'une douceur sereine.

Dans l'après-midi, je suis allé à Andilly, dont le cher pasteur a bien voulu m'entendre. Et moi, en reconnaissance, je me suis efforcé de lui redonner du courage. Il est comme brisé, au physique et au moral, de la capitulation de Paris. C'est un fait sans précédent, je crois, dans les annales du monde. Oh ! trois fois malheureux le peuple pour qui Dieu est comme s'il n'existait pas, tant la prière est loin de son âme, la justice de ses actes, la morale de sa vie !

Dimanche 5 février.

Le Maire. — Il nous arrive encore vingt-cinq soldats avec des chevaux. J'en ai quatre pour ma part ; on met mon cheval dehors. Le soir, j'étais chez M. Bonnamy. On m'envoie chercher de ma maison, où je reviens avec M. Bour. Ma salle était pleine de Prussiens, qui, furieux, voulaient pendre le beau-frère d'Henry Fournier, pour avoir battu et assez fort maltraité le sieur Caffin. Déjà ils lui avaient passé une courroie au cou ; le malheureux était pâle et très effrayé. Nous obtînmes qu'on le mît au poste, où il passera la nuit.

Le Curé. — Vent du Sud-Est et sept degrés au thermomètre. C'est le printemps, avec une terre détrempée profondément et un ciel humide de nuées. Il n'y avait pas assez de monde à la sainte messe, surtout après une incarcération de plus de quatre mois dans la grande ville, et après qu'on a senti les ongles de l'étranger dans sa chair.

A onze heures, j'ai dit à Montlignon la messe de convoi d'une pauvre octogénaire. Comment a-t-elle fini?.. Qu'on se gênait peu pour parler dans le trajet au cimetière ! Et nous passions sous les yeux d'étrangers ! Ils n'ont pas songé à se découvrir ; ils n'y étaient pas engagés par la tenue des assistants. L'absence de foi rabaisse l'homme jusque dans ses attitudes. J'ai déjeuné au presbytère de Montlignon, avec le capitaine prussien qui y est logé depuis quatre mois. Sérieux et aimable, il se préoccupe du catholicisme. Que la grâce touche ce peuple !

Le Chemin de la croix, retardé d'une heure, a

réuni peu de fidèles. Quelques-unes de nos jeunes filles revenues de Paris n'en ont pas moins trouvé le temps de monter à la Croix-Jacques. Elles voulaient sans doute revoir un panorama aimé, et l'aspect de la ville qui vient de les tenir si longtemps captives. Quant à la sainteté du dimanche, à la messe, à l'église, c'est à l'occasion des grandes fêtes qu'on se souvient de ces choses-là. Jeunesse chétive et pleine de contentement de soi, fanée comme une fleur de bal, on ne retrouve plus rien en elle de la simple et robuste fille des champs. Elle est peut-être plus digne de pitié que de blâme ; elle a végété dans une atmosphère où ne pénétrait que difficilement le rayon d'en haut, et où l'âme n'a pu ennoblir ni sa pensée ni sa volonté. Que les lueurs divines viennent donc, un jour, tirer de leur léthargie les inertes semences du bien !

J'ai dîné chez M. Bonnamy, où était son jeune officier, tout pétulant de la joie du départ prochain. Il m'a dit être enchanté de dîner avec un desservant de village. Il a la politesse ; je lui souhaite la grâce.

Le temps est toujours très doux, malgré le vent violent qui emplit la nuit de son murmure et comme d'un bruit d'océan lointain. La lune, fondue dans les nuages, enveloppe toutes choses d'une lueur tempérée.

Lundi 6 février.

Le Maire. — Le capitaine Bœckelmann étant rentré dans l'après-midi, on lui présenta le prisonnier auquel les hommes voulaient, au moins, administrer la schlague. Il s'y opposa pour le moment, et le fit

mettre en liberté provisoire, promettant une punition après nouvelle enquête.

Arrivée de quelques émigrés. Deux officiers dînent chez moi avec M. Bour. Hier soir, les soldats logés chez Mme Veyrac ayant, dans l'encoignure des écuries, senti le sol fléchir sous leurs pas, ont fouillé et trouvé enfouies la vaisselle et la verrerie de la maison. M. Hoffmann a fait transporter et enfermer le tout dans le petit salon. Le soir, les soldats alléchés par cette découverte, ont sondé en divers endroits du potager, et fini par mettre la main sur une cachette de vin, qu'ils ont vidée.

Le Curé. — Le vent d'Ouest souffle presque en tempête, par six degrés de chaleur.

Tristes et interdits dans le présent, anxieux sur l'avenir, nous ne savons que désirer et qu'attendre. On rumine cette capitulation de Paris ; elle reste une transaction ténébreuse, dont on s'effraye pour la mémoire de ceux qui s'y sont prêtés, et de ceux-là mêmes qui sont appelés à en recueillir le profit. L'Allemagne, qui n'est pas sans reproche, se montre dure pour la France, quelque coupable qu'elle soit, au jour où le Très-Haut la jette à ses pieds. L'occasion de la grandeur miséricordieuse était belle.

Chaque jour nous amène de nouveaux fugitifs. Cela cause quelque surprise, donne une certaine animation, et finit par tourner en tristesse. On rêvait des retours moins sombres et moins chargés de menaces. Mon jeune élève paraît s'éloigner de moi ; je ne l'ai pas vu aujourd'hui. En revanche, j'ai rencontré M. le Curé de Saint-Leu sur la route, venant chez moi avec sa sœur. Nous sommes remontés ensemble

à Saint-Prix. Il a l'esprit plein de sombres prophéties, jusqu'à se croire sous le coup de l'approche de la fin des temps.

Au fond, qu'importent les événements, et aussi bien qu'importe la vie ! Que ne va-t-on consulter les morts pour apprendre la sagesse ! Autour d'eux, tout est silence et immobilité. Combien paraît futile ce qui était la grande préoccupation, parfois l'unique passion des vivants ! Révoltes, ambitions, désespoirs, tout est apaisé. La terre n'est rien, et tout y repose.

Ce soir, terre et ciel sont pleins d'une humidité tiède. Les fonds brumeux suintent l'eau, et, nulle part dans le lointain, n'apparaît quelque lumière. Les âmes graves aussi sont baignées de larmes et de sombres pensées.

Mardi 7 février.

Le Maire. — La journée n'a été marquée que par une grande bataille au cabaret. Un habitant de Saint-Denis s'est irrité de plaisanteries au sujet de la reddition de cette ville. Il a asséné un coup de queue de billard à Richardière, qui avait la figure ensanglantée. J'ai arrangé l'affaire, à la prière des femmes, et condamné le coupable à une amende de dix francs au profit des pauvres.

Je fais passer des vivres à quelques Parisiens, qui les accueillent avec une grande joie.

Le Curé. — Journée toute de brume sombre et humide. Vrai temps d'armistice, décourageant, et troublé aussi bien par l'énervante incertitude des élections de demain. J'ai pu écrire à un pauvre ami parisien. Le jardinier de M. Double s'est chargé

de ma lettre, et, quelques heures après, j'avais une réponse. Ainsi, de part et d'autre, nous savons que nous sommes vivants, et nous nous demandons si nous ne sommes pas destinés à regretter de n'avoir pas été emportés dans la première tourmente.

La fête de ce jour honore la prière du Christ au mont des Oliviers. Beau sujet de méditation...

Mercredi 8 février.

Le Maire. — Grande alerte! Ordre est donné aux soldats, de se tenir prêts à partir, paraît-il, pour Orléans. Y a-t-il donc encore une armée de la Loire à combattre ?

Élections à Saint-Leu pour l'Assemblée constituante. Seine-et-Oise a onze députés à nommer. Des boutiques de marchands de tabac s'ouvrent de tous côtés, à Saint-Leu, à Montmorency, etc. Elles sont tenues par des Prussiens, avec un certain luxe et de grands approvisionnements. Ces jours derniers, il nous arrivait une voiture à deux chevaux, dont le conducteur débitait du tabac à douze sous la livre et des cigare magnifiques à un sou.

Le Curé. — Par une matinée tiède et pluvieuse, tout à coup le tambour bat. C'est afin, sans doute que, sur son appel, on se dispose à aller voter. Le découragement est si grand qu'on y aura peu de goût. Mais, d'autre part, la tutelle de la France livrée doit commencer à paraître lourde au nouvel empereur Guillaume de Prusse. Il a pu se flatter de remettre Napoléon III sur le trône. Mais combien d'obstacles et quelles compétitions! Seigneur, quand dé-

brouillerez-vous ce chaos, où vont s'égarer les conseils les plus habiles et les âmes les plus droites?

J'ai été à Saint-Leu vers trois heures. J'ai jeté je ne sais combien de noms inconnus dans la boîte aux votes de la mairie. Me voilà donc au nombre de ceux qui auront prêté la main à la formation d'une sorte d'assemblée qui se réunira à Bordeaux. J'ignore si j'aurai nommé un représentant qui sache son catéchisme et se souvienne d'une prière. On dit qu'il y aura dans cette assemblée de nombreux fils de vieille, pieuse et noble lignée. Ne seront-ils pas indignes de la gloire paternelle, tristes épaves d'une société qui a rangé la foi chrétienne parmi les mythes et les curiosités de la superstition? Si, après deux mille ans, la grande ombre de l'apôtre de l'Inde se dressait au milieu de nos députés, à combien pourrait-il dire : *Subintroïerunt quidam homines impii, Dei nostri gratiam transferentes in luxuriam, et solum dominatorem et dominum Jesum nostrum negantes !*

En traversant Saint-Leu, je remarquai, sans pouvoir m'en expliquer la cause, une sorte d'effervescence agressive des étrangers contre nous Français, et en particulier contre moi prêtre catholique. Pauvres gens! J'apprends à la mairie qu'ils viennent de recevoir l'ordre de marcher contre l'armée de la Loire, qui se réorganise et ne laisse pas d'être une menace. Autre complication : la marine prussienne aurait coulé six navires anglais qui nous apportaient du charbon. Que de sujets d'inquiétude et dans quelle conflagration l'Europe pourrait se trouver engagée!

Qu'en penses-tu, pauvre prêtre, tandis que tu chemines sous la pluie, gagnant ton presbytère? Auras-

tu toujours une demeure? Y trouveras-tu toujours un morceau de pain pour te nourrir, de la paille pour te reposer? Aux jours d'angoisses peuvent succéder des temps de privations rigoureuses : époques amères, où nous souffrirons tous, parce que tous nous avons été sans prévoyance. Le souvenir de ceux qui ne sont plus nous fait envier leur repos. Oh ! le long hiver, le long état de frigidité ! Oh ! quels sombres chants peut moduler la harpe que nous avons dans le cœur !

Jeudi 9 février.

Le Maire. — Plusieurs de nos mobiles, arrivés à Saint-Leu, se demandent s'ils doivent retourner à Paris, où ils craignent, en cas de résistance de l'assemblée de Bordeaux, d'être faits prisonniers et emmenés en Prusse. Je n'ose leur conseiller de rester, car, s'ils n'ont plus d'armes, ils ont encore des chefs.

Les soldats prussiens, qui doivent partir demain, font leurs adieux. Il est parmi eux quelques braves gens, qui nous ont rendu de réels services, et que nous ne saurions oublier.

Le Curé. — Il y a un peu de tempête dans le ciel. Il n'est pas plus sûr que cette terre d'anxiétés, de commotions et de désastres. De toutes parts, on ne voit qu'abîmes où l'âme flotte éperdue. Doux calme, fleurs enchantées, quand renaîtrez-vous sous le soleil? Quand notre âme reposée pourra-t-elle méditer librement?

J'ai eu quelques visites de nouveaux arrivés. La soirée a été calme et étoilée.

Vendredi 10 février.

Le Maire. — Dès le matin, la 3e et la 4e colonne sont parties, se dirigeant sur Versailles. Nous ne nous sommes pas quittés en ennemis. Deux officiers, MM. Warckmaster et Bœckelmann entrent dans ma cour, à cheval, pour me faire leurs adieux. En remerciement de la protection efficace qu'ils ont si souvent accordée au village, je leur fais cadeau de quelques bouteilles de vin fin, que j'avais tenues cachées pendant leur séjour. Tous les soldats de Saint-Leu et de Taverny sont également partis. Ceux de Montlignon, partis dès hier, sont déjà remplacés par deux cent cinquante soldats de la landwehr.

Plusieurs personnes d'ici, qui s'étaient mises en route pour Paris, sont revenues, n'ayant pas pu passer à Saint-Denis, à cause de l'encombrement et de la difficulté de faire viser leur laissez-passer par l'autorité allemande.

Le Curé. — Le vent du Sud-Ouest souffle dans un ciel sombre ; la pluie n'a guère de relâche dans cette journée. C'est triste au possible. Je songe à sainte Scholastique, qui, pour retenir durant quelques heures encore un frère qu'elle ne devait plus revoir, obtint de Dieu que la sérénité du ciel fût changée en un épouvantable orage. Je la prie, maintenant qu'elle est plus près du souverain Maître, de lui demander le miracle inverse, et de faire qu'il mette un terme à la tourmente qu'il a déchaînée sur nous.

Après une nuit de mouvement, notre garnison étrangère nous a quittés tout entière ce matin, vers sept heures. Nous connaissions ces hommes ; le vide

laissé par leur départ est presque pour nous effrayer. Auront-ils des remplaçants ? Allons-nous servir de gîte d'étape à des colonnes de passage ?

De la Croix-Jacques, j'ai revu notre vallée, si florissante avant la guerre, d'aspect si morne aujourd'hui, ce Paris immense livré, et dont on a énervé les forces par la famine, les bras par l'inaction. Seigneur, vous avez dit : Quand deux ou trois personnes sont réunies en mon nom, je suis au milieu d'elles. Nous étions quatre au Chemin de la croix !

Je ne puis me figurer que nous allons passer la nuit sans un seul étranger parmi nous. Ce bruit des chevaux, ce rude accent guttural de l'Allemand, nos oreilles vont donc s'en reposer !

Samedi 11 février.

Le Maire. — Quel calme hier soir ! Plus de soldats dans les rues ni dans les cabarets. Plus de sentinelle devant la mairie, où brillait toujours dans l'ombre sabre ou baïonnette, où une voix sinistre lançait à tout passant retardataire le fameux: *Wer da ?* Les habitudes d'autrefois vont renaître.

Le Curé. — Le vent s'est remis au Nord et à la froidure. De grandes nuées, qui semblent chargées de neige, laissent difficilement arriver les rayons du soleil à cette fraîche matinée et à tant d'êtres blottis dans leurs villages dévastés. La sérénité de la paix a autant de peine à luire. Plus d'une vague meurtrière se brisera encore sur notre sol.

Cependant nous avons moins de motifs que beaucoup d'autres pour nous plaindre. Des officiers se sont installés dans les maisons bourgeoises, séduits

par le confortable des intérieurs, la beauté du site et la tranquillité dont ils espéraient jouir, car le village, après cette première occupation, ne pouvait plus guère fournir de logement à la troupe. Notre esclavage a été pénible, sans doute, mais non pas trop rigoureux, au fond. Je dois même ajouter que nos envahisseurs, — et Dieu les en récompense ! — ont agi envers nous souvent en maîtres, parfois en protecteurs. Les soldats eux-mêmes finirent par ne pas nous témoigner trop d'hostilité ni de méfiance. Malgré tout, la communauté de la souffrance rapproche, et ils n'ont pas été plus heureux que nous. Ils m'appelaient « le pastour » ; ils me trouvaient chétif, et bien en rapport, sans doute, avec le maigre troupeau que le Ciel m'avait laissé.

Je me suis trouvé aujourd'hui plus libre d'esprit, moins désolé de cœur, sans toutefois avoir beaucoup travaillé. Et j'aurais tant de choses à faire ! N'est-ce pas ma vanité qui me rend indigne de travailler à votre gloire, Seigneur, et de fournir à ceux qui vous ignorent les moyens de vous connaître ?...

Mercredi 15 février.

Le Maire. — J'ai rencontré tantôt, dans Montlignon, le maire provisoire du Plessis-Bouchard et l'adjoint d'Ermont, qui revenaient de Chantilly, où ils avaient été retenus prisonniers, couchant sur la paille et nourris au pain et à l'eau pendant cinq jours, pour n'avoir pas complété en temps voulu le douzième des contributions demandé. C'est M. Chenel, maire de Franconville, qui, en l'absence de M. Gail-

lardet[1], maire du Plessis, a fait relâcher les deux prisonniers, en avançant les sommes réquisitionnées.

Je suis allé voir, avec M. Monneau, le maire de Montlignon, les tombes des Prussiens morts aux ambulances. Elles sont rangées en dehors et le long du mur du cimetière de ce village. Il y a là vingt-huit tombes numérotées, avec un tableau indiquant les noms et les grades de ces malheureux, que leurs familles attendent là-bas.

Le Curé. — Dans l'après-midi, par un ciel légèrement voilé, j'ai gagné Herblay, songeant à placer mon jeune élève chez le cher confrère de ce village. Il ne peut pas le recevoir en ce moment. Encore des ambulances dans le Plessis-Bouchard dévasté. J'ai suivi pendant un certain temps la voie du chemin de fer : quelle solitude, quelle tristesse, quel châtiment! Néanmoins, je n'ai pas vu sans plaisir l'église d'Herblay transformée, avec ses bas-côtés recouverts de voûtes nouvelles. Il y a là un ange, qui orne le temple, en même temps qu'il réconforte les âmes. J'ai prié le Ciel qu'il me donne une ombre de sa vertu.

Je suis rentré seulement vers sept heures. C'était bien tard, et j'étais las. La soirée était belle; je n'ai pas rencontré d'étrangers.

Jeudi 16 février.

Le Maire. — Frédéric Larivière, à qui j'ai fait savoir que ses parents étaient à Dunkerque, a passé

1. Un des auteurs de *la Tour de Nesle*.

la nuit ici. J'attelle, ce matin, mon bidet à la voiture de Cordier, et nous allons, avec M. le Curé et M. Julien, le conduire à Pontoise. Le pont du chemin de fer est toujours dans l'eau.

Cinq cents hussards occupent la ville. Nous parvenons à la gare de Saint-Ouen-l'Aumône, gardée par les Prussiens, qui ont l'ordre exprès de ne prendre ni voyageurs ni marchandises. Cependant, un train arrive et s'arrête ; des officiers en descendent. M. Julien pousse Frédéric Larivière, qui se jette dans le compartiment ouvert; le train part et voilà notre ami en route, à la grâce de Dieu !

Mon cheval, Coco, que j'ai acheté trente francs, nous mène et nous ramène avec un entrain digne de sa jeunesse, qui est loin.

Le Curé. — Quelle journée splendide et douce ! Vrai temps d'excursion printanière. Le jeune Frédéric Larivière nous en a fourni l'occasion. Arrivé de Paris la veille, M. le Maire, M. Julien et moi, nous l'avons conduit à Saint-Ouen-l'Aumône, d'où il voulait se rendre à Dunkerque. Il a fallu user de hardiesse pour l'embarquer, contre toute défense, dans le train désiré.

L'âme un peu remise, nous avons monté à Pontoise, puis à Saint-Maclou et à Notre-Dame. Le chœur de cette dernière église laisse vraiment à désirer sous tous les rapports : la construction est lourde, l'ornementation mesquine, les règles du goût semblent partout oubliées.

Il faisait quelque peu frais au retour; mais le temps était si beau, les lignes des paysages si grandes, les mouvements du sol si amples et si va-

riés ! Il ne faut pas à de certaines campagnes de trop grandes largesses de soleil, et la lumière discrète d'un ciel un peu voilé convenait admirablement à celles que nous traversions pour revenir. Le cher maire m'a retenu à dîner, pour que nous finissions ensemble ce premier jour de liberté retrouvée. Je l'ai quitté un peu tard, alors que les étoiles étaient depuis longtemps allumées.

Vendredi 17 février.

Le Curé. — J'ai été appelé auprès d'une jeune femme qui venait de mourir. Quel sombre tableau ! La mère tenait le cadavre de sa fille sur ses genoux, comme une tige d'aubépine épanouie le matin, et qu'un coup de vent a brisée avant midi.

La religion est riche en baumes pour le soulagement de toutes les douleurs ; elle s'est réservé celui qui peut adoucir le deuil d'une mère dont la mort a frappé l'enfant. Au Christ seul il appartient de dire aux veuves de Naïm : « Ne pleurez pas ! » Tout autre doit se taire devant de si justes larmes et incliner la tête, de peur d'en troubler le cours.

Samedi 18 février.

Le Curé. — Qu'on gagne peu à vieillir ! L'énergie s'affaiblit, la pensée se trouble ; tout ce qu'on voit passer de misères morales émousse le cœur, à force de le désenchanter. Où sont les jours de ferveur efflorescente et de candeur timorée où je me croyais une des plus indignes créatures de Dieu ? Faut-il en être réduit à regretter le passé, pour moi et pour les autres ? O temps d'ignorance, où êtes-vous ? O triste

expérience de moi-même et de l'humanité, vous avez déchiré le voile où j'aurais voulu être enseveli !

Et je poursuis ma rêverie.

Quelle épreuve que la longévité ! L'esprit s'hébète en même temps que le corps se ruine. C'est surtout chez les vieillards qu'on peut saisir ce qu'a d'affreux pour l'âme humaine l'absence de vertu. Rien ne pare ni ne dissimule plus le penchant au vice : l'homme incline au singe, la réalité à la caricature. On respire, à la fin, la décomposition anticipée du cadavre. Oh ! vraiment le péché originel poursuit l'homme de ses plus humiliants ravages jusqu'au bord du tombeau. La religion seule relève de telles détresses.

Dimanche 19 février.

Le Curé. — Enfin, les trois coups de la messe ont été sonnés, et la messe chantée ! Mon âme s'est remplie de l'espoir d'un retour de la France à la foi religieuse.

J'ai donné lecture d'un mandement de Mgr Mabile. Avec toutes sortes de précautions, il parle de nos malheurs. Il est brisé, et non sans motifs, au sein de sa ville épiscopale si grandement envahie depuis plus de cinq mois.

Il est question d'un ministère dont M. Thiers serait le chef et l'âme. C'est un groupement d'hommes honnêtes, respectables et de bon vouloir, mais des adorateurs de Paris, et aveuglés par l'illusion du parlementarisme. Ils ne voient pas que l'État est un édifice à reconstruire de fond en comble, le sol même étant miné.

Et que feront-ils? Ils boucheront les lézardes et mettront des étais. L'œuvre de ruine, moins visible aux regards du commun, ne s'en poursuivra pas moins. C'est tout ce que l'on peut attendre du concours d'efforts auxquels on s'est confié ; c'est tout ce que l'on peut demander à ces hommes, à leur passé sans couleur, à leurs prudences mortelles. Ils ne sont pas à la mesure du malheur des temps, à la hauteur des sacrifices qu'il exige. Ils rêvent de leur jeunesse, d'une époque dont la prospérité ne fut qu'un leurre, et préparait la catastrophe qui a tout pulvérisé en France. Projets caducs ! Je vois ces honnêtes gens dans leur hôtel confortable, dans leur cabinet encombré d'objets d'art, nous préparer des lois de transaction et de juste milieu. Ils combineront de nouveaux systèmes de centralisation, de conscription, d'éducation universitaire. Ils ne sauront pas relever la force et le moral des masses, désarmer les révoltes, ouvrir les voies du retour à la religion. Ils ne sont ni théologiens, ni moralistes, ni philosophes, ni soldats ; ils ne savent tenir ni la croix ni l'épée.

Ils ne savent pas pourquoi Paris a été pris, et le roi-prophète leur dit : « Si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain que veille celui qui la garde. » Ils ne savent pas pourquoi l'étranger s'est rendu si facilement maître de la France, et le saint prophète Isaïe leur crie : « Je lui enlèverai son royaume et je le donnerai à un autre, et il s'en saisira avec la facilité d'un berger prenant son manteau, pour s'en couvrir et se protéger contre la fraîcheur du soir. » O divines paroles !

Mais il est tard, et j'économise bien peu ma lumière. Adieu ! magnifique soir, tu es impuissant à me donner la sérénité. Du moins que le sommeil, après la prière, vienne suspendre le cours des inquiètes pensées qui m'oppressent.

POSTFACE

J'arrête là mes citations, quoique le journal du maire se poursuive jusqu'à la fin de la Commune, et celui du curé jusqu'au terme de sa vie. Une raison de convenance littéraire m'a fait prendre pour sujet la guerre, et la guerre est terminée. Les hostilités sont, depuis quelques jours, suspendues ; les préliminaires de paix seront signés le 26 février, et acceptés par l'Assemblée nationale le 1er mars.

Je n'ajouterai que quelques mots, pour montrer de façon sommaire comment Saint-Prix pansa ses blessures et reprit sa vie.

Il est bientôt réoccupé par ses habitants. Le chemin de fer du Nord recommence son service ; le maire trouve que les coups de sifflet des locomotives ressemblent à des cris de joie. Cependant ses tribulations ne sont pas finies. Il est inquiété pour le payement de la part de son village dans une contribution de guerre de dix millions, imposée à la dernière heure au département de Seine-et-Oise.

Le canton se voit chargé d'une lourde somme de 400,000 francs. M. Carlin se rend à Montmorency, pour assister à une réunion des maires, qui, pendant

13

leur délibération, sont cernés par la troupe et sommés insolemment de ne pas se séparer sans avoir pris les mesures nécessaires à l'acquittement de leur contribution. M. Rey de Foresta finit par signer un bon de 300,000 francs, payable le 31 mars, à l'ordre du préfet M. de Brauchitsch. Saint-Prix était taxé à 7,000 francs. M. Carlin, personnellement sans ressources disponibles, s'assure de prêteurs éventuels parmi les fournisseurs, ses voisins, qui n'avaient point perdu à la guerre. Au moment de réaliser la somme demandée, il reçoit contre-ordre. Le traité de paix affranchit les communes de tout sacrifice individuel. Mais M. de Brauchitsch garda le billet du maire de Montmorency. En d'autres parties du département, on avait pressé davantage l'exécution de la mesure; l'ennemi vola de la sorte deux millions, sur les dix que son préfet avait imposés.

Le 10 mars, le prince royal de Saxe quitte Margency.

Le 18, la Commune éclate. Le mouvement de retraite des Prussiens s'arrête; même ils reviennent sur leurs pas en grand nombre. Montlignon, Margency, Eaubonne regorgent de soldats. Le colonel d'Arnim s'installe à la Tour et occupe ses loisirs à chasser chez M. Double.

Au commencement d'avril, nombre de Parisiens, inquiets des événements, viennent chercher un refuge à Saint-Prix. Le 29, l'excédent de la garnison des villages voisins s'y déverse : 250 chasseurs de la

garde et, peu après, 90 cavaliers y prennent leurs cantonnements.

Le 25 mai, la Commune agonise au milieu des incendies qu'elle a allumés. Le 4 et le 5 juin, les Allemands quittent le village pour n'y plus revenir. Alors, tous les jeunes soldats qui en étaient partis, à l'automne précédent, pour rejoindre l'armée ou la garde mobile, rentrent dans leurs foyers, à l'exception d'un seul, disparu à la bataille de Champigny.

La charité locale s'exerça pendant et après la guerre. Au cours du siège, M. Touzé, maire d'Enghien, ouvrait à Paris un bureau de secours pour les réfugiés de la vallée de Montmorency. M. R., détenteur de fonds réunis pour l'ambulance projetée à Saint-Prix et dont on a vu l'abandon, remit à l'œuvre de M. Touzé 600 francs, sur les 2,300 qu'il avait recueillis. Le reste fut, avec l'agrément des donateurs, joint à d'autres ressources votées par le conseil municipal, pour la reconstruction de la fontaine communale, l'ancienne fontaine du pèlerinage.

Un comité, formé dans le village pour seconder l'action de la « Société des Dames de France », obtint une somme de 3,300 francs.

Le représentant d'un comité anglais distribua aux cultivateurs un certain nombre d'hectolitres de grains, pour les aider à faire leurs semailles.

Saint-Prix réclama 85,000 francs d'indemnité pour les dommages de la guerre; il en obtint assez promptement 8,000. C'était la seconde fois dans ce

siècle qu'il subissait le funeste contact de l'étranger. En 1814, il avait eu à fournir logements et vivres à un escadron de chasseurs polonais stationnés sur son territoire ; on lui fit attendre pendant onze ans une indemnité de 800 francs. Il n'eut pas, de nos jours, de ruines à relever ; il reprit vite son ancien aspect. Son budget a plus que doublé de 1869 à 1899, sans qu'on veuille répondre que ce soit le meilleur signe de sa prospérité.

Le curé de Saint-Prix contemporain de la guerre, en revoyant la vallée pacifiée et florissante, reconnaissait qu'il s'était exagéré le dommage infligé à sa richesse ; mais il ne cessa pas de gémir sur d'autres ruines, qu'il croyait aggravées. Il entra en possession de l'ancien presbytère, — la maison qu'on a vu qu'il appelait l'ambulance, — avec une joie qui venait autant du rétablissement de l'ordre traditionnel que des beaux horizons dont il aurait désormais la jouissance à toute heure. Le haut bâtiment, construit au XVIIe siècle, et planté au pied du terre-plein de l'église comme pour le consolider et le défendre, domine encore au loin le paysage. Un vœu du prêtre avait été de restaurer son église ; l'inclinaison du clocher vers l'Ouest l'inquiétait, à la vérité plus que de raison. Des dons lui avaient été faits pour subvenir à des projets qu'il médita longtemps, et jusqu'à un âge où, disait-il lui-même, il ne savait plus vouloir : il n'avait que la force de se maintenir dans le courant de sa vie. Il n'aboutit à aucune entreprise.

Après sa mort, la provision transmise à son successeur fut sensiblement accrue. Des travaux importants viennent à peine d'être terminés : un fronton, construit, vers 1830, en matériaux inconsistants et avec le mauvais goût d'une époque célèbre par l'éclipse de l'art, a disparu ; il a été remplacé par une façade de sobre élégance, digne du monument et de l'architecte auquel la vallée doit l'église d'Ermont et la restauration de celle de Montmorency. Le paysage, alentour, reste celui que l'abbé de Gesne croyait, à chaque instant de la guerre, près d'être ruiné sans retour, et qu'il essayait de décrire en ces termes, pour ceux qui ne l'auraient pas connu et s'informeraient du passé : « Sur la lisière d'une délicieuse forêt, s'élevaient d'opulentes villas, ceintes de fleurs et d'ombrages, et qui souriaient à une belle église et au soleil de midi. »

TABLE

CHALON-S-SAONE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE, L. MARCEAU
E. BERTRAND, SUCC[r]

